

**Voyageur
chez les
Hommes bleus**



Noël Laflamme

La Plume d'Or

Table des matières

Mot de l'éditeur	9
PARTIE I	11
PARTIE II	43
PARTIE III	54
PARTIE IV	64
PARTIE V	85
PARTIE VI	94
PARTIE VIII	104
PARTIE IX	114
PARTIE X	126
PARTIE XI	131
PARTIE XII	142
PARTIE XIII	152
PARTIE XIV	157
PARTIE XV	162
PARTIE XVI	173
PARTIE XVII	180
PARTIE XVIII	183
PARTIE XIX	192
PARTIE XX	193
PARTIE XXI	198

Voyageur chez les Hommes bleus

Noël Laflamme



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Voyageur chez les Hommes bleus / Noël Laflamme.

Nom : Laflamme, Noël, 1950- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220017662 | Canadiana (livre numérique)
20220017670 | ISBN 9782925178569 | ISBN 9782925178576 (PDF) | ISBN 9782925178583
(EPUB)

Classification : LCC PS8573.A35134 V69 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Noël Laflamme, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2022

Mot de l'éditeur

Vous trouverez dans cet ouvrage des mots et expressions issus de l'ancien français, que l'auteur tenait à conserver et qui peuvent laisser croire à des erreurs grammaticales. Soyez assuré que ce n'est nullement le cas, et que le tout a été méticuleusement vérifié.

PARTIE I

On lui permet enfin de diriger seul le méhari. Il s'exerce à la patience et apprend à s'accommoder de la lenteur de ses déplacements. Bon élève, jeune homme de bon cœur et de bonne volonté, le voyageur s'astreint maintenant depuis plusieurs jours à maîtriser l'art de monter un chameau d'Arabie. Le moment est venu de mettre en pratique tous ces judicieux conseils que lui a patiemment prodigués le chamelier. Il se sent prêt à défier les vastes espaces du désert torride, tout en s'exhortant à faire preuve de retenue dans ses espoirs, et de ne pas présumer de ses capacités.

Il est en tout cas parvenu à se détacher du calendrier. Il ne saurait dire, à cette heure, même approximativement, depuis combien de temps il séjourne dans cette contrée, où vit un peuple à la fois avenant et énigmatique, et dont il accepte à l'avance de n'en découvrir la mentalité, la langue et la culture que peu à peu. En tout cas, il est ici depuis plusieurs semaines. Mais ça n'a guère d'importance. Ça n'a plus d'importance. Le rapport qu'entretiennent les gens d'ici envers le temps est simple : le *carpe diem*. C'est-à-dire qu'ils se contentent de mettre à profit le jour présent. Leur existence est essentiellement bercée par le rythme alterné de la lumière et de l'obscurité, ou encore par celui du déplacement de leur monture.

L'amble adopté comme allure par le chameau imprime au corps du méhariste un balancement de gauche à droite, hypnotique, assoupissant, qui l'invite à la rêverie. Le gibbeux quadrupède, d'un pas mesuré, et un peu à contrecœur, semble-t-il au voyageur, le rapproche de la ligne au-delà de laquelle disparaît l'ombre rafraîchissante des palmes des dattiers, là où règne la chaleur de fournaise d'un désert dardé par les traits de feu d'un ciel toujours veuf de nuées. On appelle *chameau*, ici, et non *dromadaire*, cette bête de selle à une seule bosse. Le voyageur ne s'en formalise plus, maintenant. Chameau on l'appelle, chameau il l'appellera ; à Rome, on fait comme les Romains.

Le voilà à la limite de la palmeraie. Téméraires, lui et sa monture franchissent sans hésitation le périmètre marquant le début de la formidable contrée désertique. Tout de go, ils pénètrent dans une incandescente lumière, sous une impitoyable averse de soleil. Comme pour signifier leur soumission et demander l'aman, les deux intrus fer-

ment les yeux ; le chameau d'abord, son conducteur ensuite. La force des rayons solaires donne au voyageur l'impression que ses paupières sont transparentes. La main en visière pour protéger ses prunelles, il se risque à soulever une paupière. Son chameau blatère, mais ne continue pas moins d'avancer de son pas monotone sur le sable enflammé en dodelinant de la tête, qu'il porte haut. Le jeune voyageur, un peu fébrile, ajuste son blanc *taguelmoust*, longue écharpe aussi appelée *chèche*, qui lui enveloppe complètement la tête et le visage, à l'exception des yeux.

Faisant corps avec sa monture, qu'il souhaite obéissante, le voyageur se sent tout à coup invulnérable et capable de traverser le désert de part en part. Son outre gonflée d'une eau tout à l'heure recueillie dans l'oued de l'oasis a de quoi le désaltérer pour longtemps. Il y a de ces jours bénis pendant lesquels il lui semble que rien ne pourra l'arrêter. Il se sent fort, tant sur le plan physique que sur le plan moral. Il consentirait à ce que son infatigable monture le conduisît d'une traite jusqu'au cap de Bonne-Espérance en Afrique australe.

C'est dans un état d'euphorie que, naguère, il a quitté son patelin, puis traversé l'Atlantique à bord d'un vraquier, après avoir enfin succombé à son envie, à ce besoin qu'il ressentait d'aller dans un lointain ailleurs. Ses séjours touristiques au pays de l'Oncle Sam l'avaient frustré dans ses attentes. Le vide qu'il éprouvait en lui n'avait alors pu être comblé, malgré ces centaines de kilomètres avalés sur le vaste territoire de la Nord-Amérique, malgré la diversité des régions visitées, malgré les multiples conversations tenues avec quantité de gens, dont la plupart s'étaient montrés sympathiques. Il s'était cependant plu lors de ses séjours à La Nouvelle-Orléans, à San Francisco et à Denver. Le chant strident des centaines de milliers des cigales l'avait empêché de dormir alors qu'il passait la nuit dans une auberge de jeunesse d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Leurs stridulations et leurs craquettements, qui ne cessaient ni le jour ni la nuit, l'avaient presque rendu fou.

C'est en Arizona qu'il avait eu la révélation de l'inanité de ses occupations et de ses déplacements sur cette partie du Nouveau Monde. Il était descendu à pied au fond même de la profonde et célèbre

gorge persévéramment creusée par le fleuve Colorado ; à pied, alors que d'autres, pour ce faire, avaient loué, et ce, des mois à l'avance, un âne. Devant le grandiose du site, il avait ressenti un choc, suivi d'un sentiment d'exaltation. Il était resté plusieurs minutes dans cet état de béatitude. Puis c'est nu comme au jour de sa naissance qu'il s'était prudemment baigné dans l'eau extrêmement froide du puissant cours d'eau, en restant tout près de la rive. Il s'était ensuite allongé à plat dos sur une surface rocheuse, avait fermé les yeux, content. Par brusques éclairs, des pans de sa vie avaient reflué à sa mémoire. Il avait compris clairement que le genre de vie qu'il menait ne satisfaisait pas ses aspirations profondes. Pour être rempli, le creux gisant au fond de son âme avait besoin d'une nourriture plus substantielle, qu'il lui fallait aller chercher en d'autres lieux moins familiers, en ayant le cran de consentir à ce que ces derniers le désarçonnent.

Retour de voyage, il était allé faire ses adieux à son patron et à quelques collègues de travail avant d'aller se recueillir à la campagne adriennirlandoise, chez ses parents, pendant quelques jours. Peu après, il partait pour l'Europe. Ç'aurait pu être pour l'Australie ou le Brésil, ça n'avait guère d'importance, vu qu'il ne pouvait savoir à l'avance quelle pouvait être la région du globe susceptible de lui convenir. Objectif : voyager jusqu'à ce que... jusqu'à ce que son instinct lui dise qu'il était arrivé à destination, et qu'il pouvait mettre un terme à son errance, tel un sourcier découvrant sa source d'eau. Dans un premier temps, en tout cas, jusqu'à épuisement de ses ressources pécuniaires.

Au bout de ses pérégrinations, et après quelques ou plusieurs mois d'adaptation, il ne serait plus le même ; il en avait la conviction profonde. Pour la première fois, il acceptait vraiment de laisser tomber ses défenses, d'accueillir le destin, de se laisser séduire, de se mettre dans un état de réceptivité. Il ne s'était jamais senti aussi disponible, aussi généreux, à ce point capable de gratuité. On l'aurait alors invité à monter à bord d'un vaisseau spatial devant se rendre à la lointaine planète Mars, qu'il n'aurait point hésité. Il avait soif d'espace, besoin d'infini, et était désireux de coïncider avec son Soi.

En Europe, son équanimité lui avait permis de se sentir à l'aise dans des milieux très divers. Il avait habité une dizaine de jours dans

un vieil appartement d'une ville nordique, en Allemagne de l'Ouest, avec un petit groupe de pacifistes anarchistes. Il avait passé quelques jours en pleine Forêt noire chez un couple germanique quinquagénaire, amateur de schnaps, qui vivait heureux en se laissant porter par la vie, loin des distractions urbaines. Par la suite, il avait fait les vendanges dans le sud de la France, seul Nord-Américain parmi un groupe principalement constitué d'Espagnols qui venaient chaque année travailler chez le même viticulteur pour un salaire modeste. Deux Marocaines faisaient aussi la cueillette des raisins avec eux. Là, le voyageur avait eu le privilège, en tant que *cousin* d'Amérique, de prendre ses repas avec la famille du vigneron, qu'il avait trouvé un brin *pater familias*.

Il avait également vécu plusieurs jours dans l'insouciance la plus totale à Christiana, une *communauté libre* ayant ses quartiers en plein centre de Copenhague, où l'on tentait de créer une manière de vivre exempte de tout rapport hiérarchique, sauf que le résultat était plutôt... anarchique : les immeubles menaçaient ruine, et la petite place principale était jonchée de déchets...

Le voyageur avait pu séjourner gratos en Suisse, chez un couple alémanique rencontré deux mois plus tôt dans une auberge réservée à la jeunesse française. La cueillette des pommes chez un pomiculteur helvétique lui avait permis de regarnir sa bourse, ce qui lui avait ouvert de nouvelles perspectives de voyage. Là, il s'était lié d'amitié avec un Maghrébin qui lui avait enseigné quelques rudiments de la langue arabe, notions qui allaient par la suite s'avérer fort utiles, ce dont il n'avait alors aucune idée.

En Grèce, il était allé méditer près du séjour des dieux des Grecs anciens, au pied du mont Olympe. Il avait fait une tournée dans le Péloponnèse, où il avait pu soulever un peu sa carapace d'Occidental pour laisser filtrer en lui quelques effluves levantins. Il avait mis plusieurs semaines, sur l'île de Crète, à apprivoiser non pas le Minotaure, mais le farniente. Une voyageuse compatriote, par hasard là rencontrée, lui avait fait découvrir les champignons *magiques*, mais ceux-ci ne réussissaient qu'à le conduire dans le monde des migraines. *Sur la route*, roman de Jack Kerouac qu'elle lui avait prêté, lui avait autrement plu. Il avait appris à vivre sans horaire, sans échéances, sans jamais se soucier de la place des aiguilles sur le cadran des montres et des pendules. Il dormait dans une grotte (peut-être était-ce la caverne de Platon) et à deux pas de la plage. On lui avait appris à se délasser

et à tirer sa flemme en jouant au *tavli*, jeu similaire au jacquet et au trictrac. Il avait bradé sa montre au moment de quitter la contrée qui avait vu naître le sage Socrate.

Quand il avait mis les pieds dans la région septentrionale du continent africain, il avait tout de suite eu le sentiment qu'il approchait du but et, tel un cheval sentant l'écurie, il avait voulu presser le pas. Il n'arrivait cependant pas à définir le but qu'il poursuivait. En tous les cas, il se retrouvait soudain en terres nouvelles, au milieu de gens d'une tout autre culture que la sienne, et dont l'aspect singulier le sortait heureusement de son ordinaire. Ce dépaysement allait lui être bénéfique, il le subodorait.

Le méhariste novice décide que le moment est venu de faire une pause. Il commande donc à sa monture de baraquier. Docile, celle-ci s'agenouille. Le mouvement brusque qu'elle effectue pour ce faire manque de désarçonner son conducteur. Ce dernier a beau savoir et s'y préparer mentalement, chaque fois le coup le surprend. Il cligne des yeux à cause de l'ardente réverbération des sables. Il fait quelques pas sur un sol bossué par des centaines de barkhanes, dunes miniatures d'une hauteur allant de 20 à 30 centimètres, très compactes, qui ne s'effondrent pas sous son poids. Il s'arrête un moment afin d'esquisser quelques mouvements d'assouplissement pour se désengourdir les muscles des jambes et des bras. Il reste un instant planté là, paupières closes, les pieds protégés du sable brûlant par ses *nails*, semelles de cuir de chameau à lanières. De petites et soudaines bourrasques d'un vent desséchant font pénétrer des grains de sable sur son visage par la fente de son taguelmoust à la hauteur de ses yeux.

L'animal se met à blâter, sans raison apparente ; pour exercer ses cordes vocales, peut-être, si tant est qu'il en ait. Le voyageur ouvre alors les yeux, puis, la main en auvent au-dessus de la fente dans son écharpe, va se placer en face du chameau. Le long cou souple de la bête au pelage laineux, et dont la tête est animée de deux grands yeux aux paupières lourdes et frangées de longs cils, lui fait songer à un crotale dressé et paré pour l'attaque. Parce que divisée par un profond sillon, la lèvre supérieure du ruminant est faite de deux parties mobiles et indépendantes, ce qui lui permet de happer sans difficulté des

feuilles entourées d'épines. En outre, sa muqueuse buccale est assez résistante pour qu'il puisse mâchouiller sans se blesser branchettes et épines. Tant ses yeux que ses oreilles sont par de longs poils protégés contre les sables charriés par les vents, tandis que ses grandes narines ont la propriété de pouvoir s'obstruer complètement. Le respect que le voyageur porte à sa monture n'est pas tout à fait réciproque. C'est du moins ce qu'il croit lire, mais peut-être à tort, dans le regard apparemment méprisant et hautain de l'animal. Il fait le tour de ce dernier pour s'assurer que son harnachement est bien en place. Il se frotte les yeux pour chasser les grains de sable qui s'agglutinent entre ses cils. Ensuite, il s'éloigne du méhari, toujours accroupi, qui mâchonne quelque invisible aliment - ou serait-ce quelque rancune ?

Le voyageur s'arrête, puis contemple l'horizon, lentement, en faisant un tour complet sur lui-même pour obtenir une vue panoramique. Décidément, sa monture a bien du mérite à franchir en une seule journée des kilomètres et des kilomètres de terrain à la surface si instable. Ces étendues de sable, ces espaces plats lui plaisent. Il se sent bien dans cette contrée sans barrières, ouverte sur l'ailleurs, sur l'infini. Immobile. Nue. Ici, veuve de végétation. Silencieuse. Il aimerait se fondre dans ce paysage, que son corps se décompose en ses milliards de molécules qui s'ajouteraient aux myriades de grains de sable. Ne plus être un simple visiteur qui se balade à la surface des lieux, mais en faire partie, s'y fondre. Voilà à quoi il aspire. Il envie son chameau qui, lui, participe spontanément de ces espaces démesurés ; qui parcourt avec aisance ces étendues sablonneuses ; qui ne craint ni les voyages au long cours ni cette boule de feu menaçante qui, le jour, ne lâche jamais sa surveillance, postée dans un ciel éternellement dépourvu de nuées, et qui arrose sans cesse l'incommensurable nappe de sable de ses traits ignés. Depuis qu'il pratique les Hommes bleus, le voyageur a eu le temps d'apprendre que, à sa grande surprise, la partie constituée de sable de cet immense désert - lequel s'étend d'outre en outre sur toute la partie septentrionale de l'Afrique, et plus encore - n'en couvre que 20%. La majeure partie de cette plaine aride est, en effet, couverte de surfaces pierreuses, de plateaux rocailleux et de montagnes.

Le voyageur éprouve soudain une sensation de chaleur bienfaisante dans son corps ; cette sorte de réconfortante douceur que procure l'absorption d'alcool. Le vent souffle plus fort. L'air autour du visiteur

devient diaphane, comme empli de fines particules de poussière. La ligne de l'horizon s'estompe. L'homme se sent léger, grisé, et éprouve un sentiment jubilatoire. Il lui vient une folle envie de léviter, d'être délesté du fardeau de son corps. Comme un pur esprit. Une image floue se compose tout juste en face de lui. Il n'a plus d'yeux que pour cette apparition étrange. Les contours se précisent peu à peu, puis une forme nette naît, telle Vénus dans un coquillage... Un ange. Ou plutôt un archange. L'archange Jibril. Quand il était dans le nord du Maghreb, plus d'un avait parlé au voyageur de cet archange dont le nom signifiait *force de Dieu*.

Le brouillard s'intensifie et les délinéaments de l'apparition s'estompent. Celle-ci s'éloigne lentement du témoin de la scène, qui constate avec regret qu'elle est sur le point de s'oblitérer. L'homme est pris d'une envie de s'en approcher et de la suivre. Il fait quelques pas en sa direction et l'atteint au moment où l'archange commence de s'élever au-dessus du sol. Au tout dernier moment, le voyageur s'agrippe au bas de sa robe pourpre et est soulevé de terre. Ils montent ainsi de conserve dans les airs, sous l'œil insoucieux du chameau, toujours à genoux dans le sable - prie-t-il ? - et qui ne s'émeut pas de ce que le destin ne lui réserve pas, à lui, d'aventures aussi transcendantes.

Les minutes passent. Le rêveur est surpris d'entendre le chameau grogner. Il semble reprocher à son maître de rester figé dans le sable telle une aiguille volcanique. Ce dernier retrouve ses esprits et du coup s'avise qu'il a très soif. Il retire la gourde de la sacoche appendue au flanc de son méhari, et boit. Sobrement. Il s'est convaincu, au cours des derniers mois, que l'excès est à éviter en toutes choses. Il s'assoit sur le sable, s'adosse contre la chaude, mais âpre carène de son vaisseau du désert, puis ferme les yeux. Il tente de reconstituer mentalement la vision de l'archange Jibril. Quand il rouvre les paupières, un mouvement à l'horizon attire son regard. Une grande tache blanche liquide qui, tour à tour, se gonfle puis diminue de volume. Au-dessus d'elle flotte une sorte de voile vaporeux et fluide, qui se meut à la manière d'un drap en coton blanc ondulant sous le souffle d'une légère brise. On dirait maintenant une fine brume blanche qui déferle telle une haute vague, et qui s'approche rapidement du voyageur et de sa monture.

Le chameau émet de vifs gargouillis au moment où du brouillard émerge un cavalier monté sur un gigantesque cheval blanc rap-

pelant au spectateur le cheval de Troie. L'imposant personnage mène droit sur le voyageur sa monture au galop, les deux enveloppés dans un voile de poussière. Aurait-il des intentions belliqueuses ? Si tel est le cas, il serait vain de tenter d'échapper à un cavalier si puissant et manifestement très expérimenté. Bien que le coursier soit toujours en plein élan, il ne semble plus gagner du terrain, comme s'il se trouvait sur un tapis roulant et qu'il faisait du surplace. Le soleil est avancé dans sa propre course, et se rapproche de l'horizon. Il fait déjà moins chaud. Le cavalier et son cheval sont maintenant cachés par le halo qui les entoure. Le voyageur, pétrifié devant l'apparition hypnotique qu'il voit à contre-jour, n'arrive pas à s'en détacher les yeux. Curieusement, insidieusement, sa mémoire le ramène alors à son enfance.

Il est dans son lit. Il fait nuit. Il vient de se réveiller et d'ouvrir les yeux, mais ne reconnaît pas ses entours. Pas d'erreur, il n'est pas dans sa chambre. Il a de surcroît le sentiment d'une présence dans la pièce. Il décolle un tantet sa tête de l'oreiller. Il est pris d'un léger étourdissement. Ses oreilles bourdonnent. Il lui semble entendre des roulements de tambour. Des battements ou des martèlements de plus en plus audibles et de plus en plus rapides. Entraîné par la cadence, son cœur est se met à battre à son tour de plus en plus vite. Alors que le son des tambours battus s'éteint peu à peu, le garçon qu'il est se demande s'il n'est pas tourmenté par un songe. Il ferme les paupières un moment, et quand il les relève, il baigne dans une vapeur blanche si fortement illuminée qu'il cille des yeux. Il se dresse sur son séant.

Voilà qu'il est maintenant sur un sol granuleux ; granuleux, mais confortable. L'atmosphère autour de lui est lumineuse. Il fait une chaleur agréable. Il se sent bien. Il est nu. Un doux vent l'enveloppe et lui donne l'impression de flotter dans un bain d'eau chaude ; d'être immergé dans un liquide velouté, amniotique et lénitif. Il se sent protégé, à l'abri dans une bulle. Soudain, il porte les deux mains à ses oreilles. Un formidable roulement de tambour vient d'exploser dans sa tête, aussi violent que fugitif. La douleur n'est déjà plus. Il se sent derechef plongé dans une ambiance de bien-être physique et mental. Il a l'impression d'être un fœtus protégé du monde extérieur par le liquide séreux d'une cavité utérine. Mais il y fait toujours clair. Même que la blancheur des lieux scintille comme neige au soleil. Il lui est difficile de garder les yeux ouverts. Il les garde fermés un moment, et quand il les entrouvre, à travers ses cils et ses doigts pressés contre sa face, il

n'entraperçoit que du blanc. Du blanc chaud et quasi phosphorescent. Sauf pour une fraction de seconde, alors que son regard est arrêté par une longue tunique bleue, qui passe rapidement au-devant de lui avant de disparaître. Tout cela dans un parfait silence. Il est las, tout à coup. Il s'étend sur le sol, puis se rendort. Le lendemain matin, l'enfant qu'il était a tout oublié, sauf l'image de cette grande tache bleue sur fond blanc.

Le voyageur, happé tout entier par son souvenir, découvre à cette heure que le mystérieux cavalier monté sur un énorme cheval a finalement gagné du terrain, mais qu'il se trouve encore à une centaine de mètres de lui. Il est tout de bleu vêtu. Puis, alors qu'ils se trouvent à environ quatre-vingts mètres, le cavalier et sa monture obliquent brusquement à droite, presque sans ralentir. Ils effectuent ensuite une course en dessinant un cercle autour du voyageur. Après, ils s'approchent à cinquante mètres de lui, obliquent de nouveau à droite, puis reprennent leur course giratoire. Au même moment, d'autor se lève le chameau, qui blâture un commentaire inintelligible ; un hennissement lui fait de suite écho. Le blanc cheval du cavalier bleu s'approche maintenant à vingt mètres. Il continue de galoper en rond sous les ordres, on dirait, des deux quadrupèdes dont les cris assourdissants et détonants se font de plus en plus frénétiques.

Pour suivre les évolutions de l'étrange cavalier, le voyageur gire, tel un derviche tourneur dansant au ralenti. Le cheval galope de plus en plus vite. À force de virevolter, le jeune excursionniste se sent pris de vertige. Il ferme un instant les yeux, mais sans cesser de tourbillonner. Quand il les rouvre, l'étalon file toujours à la même vitesse, mais ses rotations s'effectuent maintenant dans le sens inverse. Le voyageur, quant à lui, ne semble plus maître de ses mouvements. Il tourne, comme mû par une force extérieure.

La ronde fantastique devient hallucinante, inquiétante. le méhariste n'est plus lui-même ; il est possédé. Il pivote comme une toupie, tantôt les bras à l'horizontale, tantôt les deux mains sur les oreilles, la figure traversée d'un rictus. Il finit par perdre l'équilibre et s'effondre sur le sable, plié en deux. Il se recroqueville en position fœtale, puis cesse de se mouvoir. Des bruits de tambour de plus en plus intenses lui martèlent les tempes, si bien que le concert cacophonique des deux bêtes excitées en est étouffé. Il est exténué comme si c'était lui qui avait exécuté la course du cheval blanc. Finalement, plane-plane s'at-

ténue le bruit des tambours, puis derechef le silence accable le désert. Alors s'endort le voyageur, complètement rétamé.

Quand il revient à lui, à la noirté, le voyageur se met sur son séant. La torride chaleur s'en est allée. Ne voyant pas sa monture, le méhariste fait mouvoir sa tête comme celle d'une chouette, mais nulle part il n'aperçoit l'animal.

— Mon chameau !

Il se lève, puis, angoissé, fouille en vain la pénombre de ses yeux ensablés, tout en secouant le sable collé sur sa tunique blanche et sur son tagelmoust. Comment va-t-il pouvoir retourner à l'oasis ?

— Mille charretées de démons !

Il ferme les yeux et réfléchit. S'il doit se risquer à marcher, mieux vaut que ce soit la nuit, donc immédiatement, car le jour il mourrait vite de chaleur. Mais comment se repérer dans l'obscurité ? Il n'a pas encore assimilé totalement les notions qu'on a commencé de lui inculquer sur les constellations, et qui lui permettraient de s'orienter en fonction des étoiles... Ah ! Zut ! Il y a encore que tous les vivres sont pendus à la selle de sa monture... Si seulement il avait la gourde avec lui ! Hum... dans ces conditions, il serait probablement plus sage de ne pas faire de sortie nocturne. Quoique...

Il se souvient alors avoir déjà fait avec des amis de petits tests dits psychologiques, tel celui-ci : l'on se retrouve, hypothétiquement, seul dans le désert, égaré. Il s'agit de choisir la solution, ou l'attitude à adopter, la plus sensée et la plus efficace dans les circonstances, celle qu'une équipe d'experts en survie a élue et décrétée scientifiquement la meilleure, celle qui serait la plus susceptible d'assurer la survie du pauvre randonneur. Dans ce cas de figure, l'infortuné excursionniste n'est pas sans ressources. Il a en effet dans son bagage un miroir, un imperméable, un livre sur les animaux du désert, un canif, ainsi que quelques autres articles. Les experts concluent que sans eau, une longue marche dans le désert est complètement suicidaire, qu'il vaut mieux demeurer là où on est pour conserver ses énergies et user du miroir comme réflecteur pour signaler sa présence à quelque éventuel autre bourlingueur et...

Dans sa situation bien réelle, le voyageur n'a malheureusement ni miroir, ni canif, ni rien. S'il choisit, lui, de rester sur place, démuné comme il est, les chances qu'un hasard providentiel lui amène un bédouin samaritain paraissent plutôt minces, vu l'immensité de cet océan de sable.

—Pff!

Soudain, il songe au cavalier bleu. Ce n'était pas un simple mirage ! Il l'avait bien vu dessiner ses cercles autour de lui sur le sable. Il jette alors un autre regard panoramique et cette fois, dans l'obscurité relative, il aperçoit, à quelques mètres derrière lui, son chameau ! L'animal est agenouillé. La couleur de son pelage se confond avec celle du sable. Il s'en approche. Entre autres effets pendouillant à la selle à pommeau cruciforme, il avise une sacoche en cuir. Ému et reconnaissant, il se précipite sur la bête, la prend par le cou et l'embrasse. Surpris, le chameau, qui somnolait, se met à blatérer, puis d'un coup de tête brise l'étreinte de son assaillant. D'une manière inélégante, il entreprend ensuite de remettre sur ses quatre hautes pattes son être d'environ 500 kilogrammes. Il ne manifeste heureusement aucune velléité de vouloir s'enfuir, et le méhariste inexercé, qui n'avait pu attraper la bride, pousse un soupir de soulagement.

Après un léger repas, le solitaire pérégrin entreprend d'organiser un sommaire campement pour passer sa première nuit en solo dans le désert. Déjà, l'air est plus frais. La nuit s'annonce froide, comme elle l'est toujours en ces lieux. L'écart de température entre le jour et la nuit oscille souvent entre 45 degrés Celsius le jour, et 5 degrés Celsius la nuit. Le jour, on a même déjà enregistré, quelque part dans cet immense désert, une température diurne de 70 degrés Celsius ! Le voyageur prévoit qu'il lui faudra dormir quatre nuits à la belle étoile avant d'arriver à sa destination. Il n'entend pas séjourner longtemps aux grandes dunes. Mais il n'a aucun programme préétabli à suivre, et aura tout le loisir de modifier à volonté ses plans, selon ce que lui dicteront les circonstances.

Il décroche une lourde couverture du dos de son chameau, ainsi qu'un petit rouleau de corde et une paire de bas de laine. À mains nues, il commence de fouir dans le sable. Une sorte de fosse étroite, longue d'un peu moins de deux mètres, prend bientôt forme.

—Me voilà à creuser ma tombe, comme si je m'attendais au pire, prononce-t-il à la cantonade.

Il y dépose son plaid, puis se dit :

— Pourvu que le vent ne se mette pas de la partie.

Il gratte une allumette ; la faible lueur est suffisante pour vérifier l'état de la couche de fortune. Satisfait, le méhariste s'empare ensuite de la corde. Il la déroule, puis en assujettit un bout à la selle du chameau, avant d'attacher l'autre à son plaid. La confiance entre l'animal et son maître n'est pas encore un fait accompli, peu s'en faut. Le pérégrin va décharger sa vessie à quelques mètres du campement et revient s'installer dans sa fosse. Il ôte ses naïls, et enfle ses bas de laine. Il déroule son chèche, le déplie pour en faire un drap, dont il pose la plus grande partie sur lui et une extrémité sur son visage. Enfin, il s'enroule dans sa lourde couverture. Si au cours de la nuit la température ne descend pas plus bas que celle qu'il fait maintenant, elle sera idéale pour dormir confortablement. Mais évidemment, c'est trop demander à ce vaste désert, tantôt pierreux, tantôt de sable ; tantôt chaud, tantôt froid.

— Bonne nuit, Chameau !

Le cavalier bleu... C'est la première image qui vient à l'esprit du dormeur, qui revoit l'étrange cavalier tourner autour de lui. Et, alors, il se voit, lui, tourner pour le suivre des yeux. Étourdi, les jambes en coton, il s'effondre sur le sable. Les tambours se mêlent aux intempestives vocalises des deux animaux. Puis, *pianissimo* s'établit le silence.

Dans son demi-sommeil, le voyageur éprouve soudain la sensation d'une présence. Il n'arrive cependant pas à soulever ses paupières. Le battement des tambours reprend. Ou peut-être s'agit-il des pulsations de son propre battant ! Il entend de nouveau le cri de son chameau auquel se mêlent, lui semble-t-il, les hennissements du cheval. Curieusement, il n'a pas peur, bien qu'il ressente une vague appréhension. Grain à grain cesse le roulement de tambour. Le silence reprend ses droits. Mais pas pour longtemps, car voilà que l'ouïe du voyageur capte un bruit de pas feutrés sur le sable. Il se réveille tout à fait, et soulève ses paupières. Alors, il voit son chameau s'affaïsser sur le sol...

La bête de selle, comprenant que son maître ne partira pas de sitôt, s'installe tout simplement pour la nuit.

Au petit matin, perclus de froid, le pérégrin prend le temps d'allumer un petit feu de bois pour faire bouillir de l'eau dans la théière, car il a tout ce qu'il lui faut dans ses bagages pour se concocter un thé, ainsi qu'un déjeuner. Il s'exerce à faire couler le jet de sa chaude boisson dans son petit verre en verre en tenant sa théière le plus haut possible, à la façon des Touaregs. Le chaud cordial le réconforte et le requinque absolument.

Est venu le moment de lever le camp. Le voyageur ôte ses bas qu'il secoue pour en détacher les grains de sable, et du pied, en pousse sur les braises de son feu. Après quoi, il ramasse tout son barda, qu'il remet en place sur son chameau ou qu'il accroche à la selle. Il enfourche alors sa monture avant de la faire se relever, puis, fouette cocher, met le cap sur les grandes dunes.

Il a la tête un peu lourde. S'il a les muscles reposés, il a, par contre, le cerveau encore agité par les images qui n'ont cessé d'affluer à son esprit pendant son sommeil. En particulier cette vision d'un grand nombre de chevaux, immobiles, disposés en un grand cercle autour d'un puits d'un très grand diamètre. Une sorte de bassin circulaire à la paroi verticale, vide, creusé dans une terre sèche, friable et sablonneuse. Des gradins, sculptés à même la terre blanchâtre, ornent la paroi de la profonde cavité, depuis le bas jusqu'en haut. Les mammifères ongulés, figés dans une parfaite immobilité, se ressemblent comme des clones ; on dirait qu'ils attendent le signal pour entamer un carrousel. Le pérégrin s'arrête à quelques mètres du puits, fait baraquier son chameau, puis met pied à terre. Il reste là, n'osant s'approcher du bord de la cavité.

Une tête enturbannée d'un taguelmoust bleu finit par surgir des gradins. Le cavalier bleu ! Il sort du puits, ignorant parfaitement le visiteur, se dirige vers un cheval à la crinière abondante, qu'il monte dextrement. Il se met alors à faire galoper sa monture à l'extérieur de l'anneau formé par les autres quadrupèdes. Peu après, du puits sort un autre cavalier bleu. Il chevauche lui aussi un cheval et le fait galoper à son tour à l'extérieur du cercle des autres chevaux restés immobiles. Un troisième cavalier bleu émerge de la cavité circulaire. Comme les autres, il enfourche un cheval, qu'il fait courir de semblable manière.

Un nouveau cavalier bleu, d'apparence identique aux précédents, gravit les gradins à des intervalles de plus en plus réduits ; il va se chercher une monture et se joint aux autres cavaliers. La procession

des Hommes bleus émergeant du puits finit par se tarir. Le dernier monte le seul cheval qui reste, puis s'intègre à la folle ronde qui soulève des nuages de sable autour d'elle. La chevauchée fantastique se poursuit à un rythme rapide, sans donner aucun signe d'essoufflement. Bientôt, les bêtes et les hommes disparaissent complètement dans le nuage de sable et de poussière jaunâtre. On ne voit plus qu'une immense auréole sablonneuse tourner.

Soudain, du centre du puits émerge, lévitant, cet être venu d'un autre monde, et que reconnaît le pérégrin : l'archange Jibril. Il déploie ses grandes ailes, et se tourne vers le voyageur qui, subjugué, secoue sa torpeur avant de s'approcher du puits. Il espère, hardi, pouvoir communiquer de quelque manière avec l'apparition, mais celle-ci poursuit son ascension sans lui porter davantage d'attention. Médusé, le méhariste contemple les ailes de l'Archange. De la droite émane une lumière pure, tandis que la gauche est enveloppée dans la pénombre.

La montée de cet être spirituel au-dessus de l'anneau de poussière blanche a pour effet d'entraîner celui-ci avec lui dans les airs par un effet d'aspiration. En même temps que les nuages de sable et de poussière sont comme pompés vers le ciel, leur mouvement giratoire s'accélère. La bourrasque en tourbillon se transforme en un véritable cyclone. Bousculé par les sautes de vent, le voyageur s'allonge sur le sol, pendant qu'un voile opaque de poussière et de grains de sable fait disparaître le soleil, pour aussitôt faire s'installer un clair-obscur sur les lieux. La tornade s'essouffle cependant rapidement, puis réapparaît un soleil étincelant et déjà ardent. Autour de l'étranger, tout a disparu ; poussière, chevaux et cavaliers bleus ont été absorbés par l'atmosphère.

Revenu à la réalité, le voyageur se remet debout et s'approche du bord de la cavité, veuve de tout être vivant. Mais il s'agit bien d'une habitation ; des ouvertures percées dans la paroi laissent entrevoir des pièces, et sur le sol du puits, on peut voir un feu éteint et une théière. Le pérégrin se retourne, et parcourt l'horizon du regard.

Le silence qui règne maintenant dans le désert lui fait du bien. Il a le sentiment qu'il a quitté les bruits mondains depuis des siècles.

Enfin, voilà les dunes !

Des collines surgissent, en effet, là-bas, au loin, et brisent la ligne monotone de l'horizon. Depuis une demi-heure, le voyageur et son chameau montent la pente douce des abords d'un plateau, sur lequel s'élèvent les grandes dunes.

Il n'y a pas de doute, ils sont au Pays des dunes.

Arrivé devant une première colline de sable, plutôt que de la contourner, il prend au pérégrin l'envie de la gravir. La pente est assez raide. Pour faciliter les efforts de son chameau, il le fait en suivant le tracé imaginaire de lacets. À fur et mesure qu'il prend de l'altitude, il voit s'agrandir autour de lui son aire de vision. Les pattes onguées du chameau portent maintenant sur un sol moins friable. La dune est un mélange de sable et de pierres. De-ci de-là, entre les dunes, le pérégrin distingue des plaques résolument rocheuses. La région a indéniablement le privilège de recevoir quelques gouttes de pluie de temps en temps ; en effet, le voyageur voit quelques courageux petits cactus épars ayant l'air de faire sentinelle, ainsi que des broussailles épineuses.

La cime est maintenant proche. Tout ensemble pour contempler le paysage à son aise et pour donner campo à sa monture, le voyageur commande à cette dernière de faire halte. Son regard porte maintenant très loin. Sur la gauche et sur la droite, le panorama dégagé est étonnant de symétrie. À perte de vue s'étendent des dunes aux dimensions semblables, sagement disposées en rangées parallèles. D'immenses cônes reposent sur un damier géant. Le pérégrin ne serait pas étonné que du ciel surgît une gigantesque main, de la voir saisir une dune entière comme s'il s'agissait d'un pion, pour commencer une partie d'un jeu de dames ou de trictrac.

L'étranger met pied à terre après avoir fait baraquier son chameau. D'avoir à supporter son propre poids sur ses deux jambes lui révèle son éreintement. Il doit en être de même pour son méhari. Le voyageur bâille, croise et décroise les doigts, retourne la paume de ses mains à l'extérieur, étend ses bras en croix façon Christ Rédempteur sur le sommet du Corcovado à Rio de Janeiro, puis pousse contre une résistance imaginaire ses mains tenues à la verticale, tel Samson repoussant les deux colonnes du temple entre lesquelles il est enchaîné. Il laisse enfin retomber ses bras, et fait craquer ses doigts à trois reprises en expirant un bon coup. Il meut sa tête d'avant vers l'arrière, ensuite de gauche à droite et de droite à gauche. Réconforté par ce

petit exercice, il s'empare de la gourde afin d'étancher sa soif. Par la suite, il s'assied sur le sable, passe une main sous son taguelmoust pour se gratter le cuir chevelu, où le sable est parvenu à s'infiltrer, malgré l'écran de son écharpe blanche.

Le silence. Quelle belle musique que le silence !...

Le voyageur se laisse imprégner par la quiétude des lieux, en fait provision. Dans ce moment privilégié, son âme se fond dans la grande Âme de l'Univers. Cette dernière absorbe la tranquillité des lieux et se laisse absorber par le silence dans le grand silence.

Comme pour narguer son philosophe de maître égaré dans ses pensées transcendantes, le chameau émet un grognement. Le rêveur revient à la réalité. Sa bête de selle a sans doute grand besoin qu'on la sustente. Tenant la bride de sa monture, il poursuit pédestrement l'ascension de la dune.

Il arrive enfin au faite, fondu de chaleur et haletant. La vue imprenable sur le vaste paysage stérile est un baume bienfaisant sur toutes ses blessures. Il en est ému. Une buée se forme sur le globe de ses prunelles. S'il avait les ailes de l'archange Jibril, il survolerait, l'éternité durant, ces montagnes tout ensemble austères et belles, ainsi que ces sèches vallées parallèles et symétriques. Les rétines du voyageur se gavent de ces innombrables formes douces et reposantes. Fût-il hirondelle ou libellule, il s'amuserait à suivre en vol la configuration du terrain, à descendre à toute vitesse le long des versants et au fond des vallées, puis à remonter au-dessus.

Vues de haut, ces immenses dunes lui rappellent son premier voyage en avion. Quelle merveilleuse sensation il avait éprouvée la première fois qu'il s'était retrouvé à flotter au-dessus d'un moelleux tapis de nuages blancs floconneux ! Des formes veloutées qui l'invitaient à ouvrir un hublot, à se glisser sur l'aile de l'engin, et à plonger tête première dans la nuée cotonneuse. Il aurait atterri sans heurt sur une épaisse couche molletonneuse, où il se serait vautré comme un chien fou dans un champ de trèfle par une belle et chaude journée d'été adrienirlandoise.

Son estomac vide proteste de quelques borborygmes. Il extrait de sa sacoche de provisions une *taguella*, galette de semoule, dont il déchire un quignon, ainsi qu'un morceau de fromage de chèvre. Il mange en pensant que, s'il était Icare, il prendrait, lui, mieux soin de ses ailes par de la cire retenues à son corps, et ne commettrait pas l'im-

prudence de monter trop haut dans le ciel, question de rester à bonne distance du soleil. Il volerait plutôt à ras de terre, à ras de dunes. Il voudrait être condamné à voler éternellement au-dessus de ce paysage d'un autre monde.

Il imagine qu'un quartier de lune s'est détaché et qu'il est tombé là, sur cette partie du continent africain, en se rompant en fragments coniques. La terre friable et teintée de rouge a l'aspect de la lave. Peut-être que... Ah non, pas peut-être. Il semble, en effet, que les savants ont prouvé qu'à une ère ancienne de l'histoire géologique de la planète, toute cette région était remplie de vertes collines et de florissantes vallées. Un Homme bleu lui a déjà parlé de ça. Mais lui, aujourd'hui, se plaît à penser qu'un jour ces collines verdoyantes se sont muées en volcans. Une lave stérile aurait fini par recouvrir tout le plateau. Par ailleurs, ces dunes paraissent trop bien alignées pour que leur disposition soit l'effet du simple hasard. Ne pourraient-elles point être l'œuvre de créatures intelligentes venues d'un autre univers ?

Ces gros monticules de sable pyramidaux pourraient avoir été de gigantesques habitations abritant tout un peuple troglodytique. Si l'on a retrouvé sous des couches et des couches de sable la célèbre ville de Troie, quelque part dans les Turquies, ne serait-il point légitime de penser que la fameuse Atlantide gît engloutie dans les sables de ce désert apparemment sans bornes ? À ce sujet, l'Homme bleu a conté au voyageur qu'au fil des temps anciens, ce désert se changeait en contrée verdoyante, puis redevenait un désert, et ce, aussi aisément que l'eau fut changée en vin, selon ce qu'on peut lire dans le Nouveau Testament. Les dernières paroles qu'avait adressées l'Homme bleu à l'étranger étaient un poème, dont ce dernier n'a retenu que les trois vers suivants :

*Targui, ô Targui, dont le nom fluide
Me fait songer aux pillards du Sahara torride,
Touaregs du Hoggar, razzieurs de la mythique Atlantide...*

Le chameau, indifférent à ce genre d'hypothèses juste bonnes à plaire à des cerveaux humains sujets à l'inquiétude, prend les dunes pour ce qu'elles sont : des amoncellements de sable. Tout simplement. *En attendant*, aurait pu dire la bête à son maître, *je partirais bien tout de suite, moi, car j'ai hâte de boire un coup et de manger un brin.*

Comme si le méhariste avait lu dans ses pensées, il le fait baraquier, grimpe dessus, s'assoit sur *l'ouïg*, ou le tapis couvrant le fond de sa selle, puis donne l'ordre du départ, pour descendre l'autre penchant de la dune.

Ils arrivent enfin à la quatrième dune. C'est là, a-t-on dit au voyageur avant qu'il n'entreprenne cette expédition solitaire, qu'il pourra passer la nuit chez un singulier personnage. Un Touareg qui, nomade et savant de son état, habite en sédentaire cette région isolée du désert une bonne partie de l'année.

Le premier signe de vie que perçoit le voyageur s'adresse, en quelque sorte, à son méhari : le cri d'un chameau. Un blatèlement, en effet, dont l'écho ricoche sur le versant d'une dune, parvient aux oreilles de l'étranger. Un message de bienvenue, faut-il le souhaiter, une formule de civilité. Le chameau du méhariste ne tarde pas à blâter à son tour en lançant une réplique de son cru à son congénère encore invisible, mais de toute évidence pas très loin. Les deux bêtes entreprennent une téléconversation à bâtons rompus, tels des amis accoutumés à tailler quotidiennement des bavettes. Impossible de savoir ce qu'ils se disent ; sur un ton, au demeurant, peu amène, du moins pour d'humaines oreilles. Qui sait si le chameau du voyageur ne dit pas de ce dernier pis que pendre à son congénère ; il a beau jeu, en effet, de raconter ce qui lui plaît, sachant que son ignare de maître ne parle pas sa langue...

Une fois dépassée la dune, le voyageur aperçoit non pas un, mais deux chameaux qui, debout, avec force cris, leur font des salamalecs. À quelques pas des quadrupèdes, le terrain s'ouvre sur une grande cavité circulaire, taillée à la verticale dans la terre friable. De l'excavation monte un filet de fumée grise. Le méhariste en éprouve un soulagement : celui qu'il est venu voir est bel et bien dans sa désertique chaumière... Il arrime son animal à un piquet planté dans le sable aux côtés des deux autres chameaux, pour la plus grande joie des trois camélidés, qui se mettent à discuter le bout de gras fort énergiquement.

L'étranger s'approche du vaste puits. Au fond, il avise, assis à l'indienne, un homme à la robe et au taguelmoust indigo, ainsi qu'à la barbe grise et courte. Il est adossé au mur, à l'ombre. Devant lui,

un petit feu de braises jette des étincelles. L'homme, qui était à lire un grand cahier, lève doucement la tête, puis d'une voix ferme souhaite le bonjour à son invité.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

— *Indekan issalan ?*

— *War idja harate, tenemert,* répond le voyageur, en espérant qu'il prononce adéquatement ces mots touarègs.

D'un geste de la main et du menton, le maître de céans lui indique l'échelle en corde qui pend contre la paroi. Le méhariste s'y rend, puis, un chouia gauchement, en descend les mols échelons. Le voilà dans l'habitation du troglodyte. Celui-ci se lève alors, et donne au visiteur une chaleureuse accolade, puis l'embrasse sur les deux joues. Il est de haute taille. Son visage, malgré la barbe grise et toutes ces rides qui lui creusent la peau bistre, est épanoui. Ses yeux bruns brillent d'intelligence. D'un geste de la main, il invite le pérégrin à s'asseoir à la place qu'il occupait tout juste auparavant.

L'étranger s'exécute, et déroule les quatre mètres de ruban qui lui entourent la tête pour se la rafraîchir, cependant que son hôte active le feu. Le Touareg, maintenant à croupetons, dépose dans une théière vide un éclat de pain de sucre. Ensuite, à l'aide d'un gros fil en fer rigide aux deux bouts recourbés, il retire de dessus les braises l'autre théière, fumante d'eau et dans laquelle flottent des feuilles de menthe infusées. À l'aide d'un carré en tissu gris, il soulève maintenant la théière pleine par l'anse, et transvase le contenu dans l'autre récipient. Il reverse peu après le bouillant liquide dans la première théière ; après quoi, avec des gestes sûrs, il remplit les deux verres en verre disposés sur une pierre plate, en tenant haut le récipient. Les chameaux se remettent à blatérer.

Le maître de céans s'éloigne. Il se rend à l'échelle en corde, grimpe jusqu'au bord de l'habitation profonde de quatre ou cinq mètres, puis disparaît de la vue de son invité.

Alors que blatère à nouveau un chameau, le voyageur, honteux, comprend que son hôte est allé donner à boire et à manger à son méhari. Que va penser de lui ce Touareg s'il venait à constater que son visiteur ne sait pas prendre soin de sa monture ? Ah ! Peut-être ses propres chameaux avaient-ils besoin eux aussi de se sustenter et d'étancher leur soif...

L'hôte, bientôt de retour, s'assoit en tailleur près du tas de braises, face à son invité, à qui il tend un verre encore bien chaud. Du bout des lèvres, les deux hommes tâtent prudemment la brûlante boisson joliment sucrée.

Le maître des dunes n'est nullement pressé d'engager la conversation. Le voyageur respecte cette taciturnité, qu'il subodore être passagère. Il tente, par ailleurs, de cacher le fait qu'il est impressionné par cet homme qui lui paraît très présent, attentif et bien alerte, malgré son mutisme. Sous l'habillement ample du Touareg, il devine un homme maigre. Ou plutôt svelte, car il flaire également qu'il a un corps souple et musclé, capable d'endurance. À force de vivre dans l'atmosphère de cette contrée désertique, cette espèce d'ermite en a pris la couleur, voire le caractère. On le sent à l'aise et intégré dans son environnement.

Le thé est fortifiant, et le pérégrin le déguste les yeux clos. Adossé au mur, il rouvre les yeux, et contemple l'arc de cercle formé par la rencontre de l'ombre et de la lumière sur le sol couleur sable et un chouia rougeâtre de l'ancre de son hôte. Le jeune étranger remarque qu'en face de lui et sur les côtés, la paroi de l'habitation est percée de cinq ouvertures, donnant probablement sur autant de chambres. Trois d'entre elles sont creusées au niveau du sol. Dans l'une, le voyageur distingue, en effet, un matelas et des couvertures. Deux autres pièces se trouvent à l'étage. On y accède grâce à des degrés sculptés à même la terre friable.

Le maître des dunes se lève bientôt pour emplir à nouveau les verres. Une fois rassis, il commence de parler. Le méhariste se fait attentif, mais ne comprend rien à ce que lui dit son interlocuteur. Ce dernier lui parle dans une langue étrangère, probablement en *tamasheq*, langue berbère dont l'écriture s'appelle le *tifinigh*. Il se retient toutefois de l'interrompre. Après quelques minutes d'un laïus fait sans pause en tifinigh, le Touareg passe à une autre langue : l'arabe. Voilà qui est un peu mieux pour le voyageur. Même si sa connaissance de cette langue est encore bien rudimentaire, trop élémentaire pour qu'il saisisse bien tout ce qu'il entend maintenant, il comprend plein de mots et, de-ci de-là, le sens d'une phrase. Malheureusement, au total, il ne parvient pas à saisir le cœur du propos de son hôte. Celui-ci parle de désert, de purification, de l'essence des choses, de pèlerinage... Il palabre tantôt la tête légèrement levée vers le ciel, tantôt le regard

posé sur les braises, mais, de temps à autre, en surveillant du coin de l'œil son interlocuteur. Il cesse tout à coup de laisser. Il regarde alors bien en face le jeune Occidental pour la première fois depuis le début de son récit. Le voyageur s'apprête à avouer qu'il n'a qu'une connaissance sommaire de la langue arabe quand son hôte se met à lui parler... en français !

Le pérégrin a maintenant le sentiment que le Touareg sait qui il est, qu'il connaît ses antécédents. On les lui aura communiqués par le téléphone touareg, comme on dit téléphone arabe... De toute évidence, on l'a averti de sa venue. Cela expliquerait qu'il l'ait accueilli avec une parfaite équanimité. Mais le visiteur n'a pas le temps de ruminer plus avant ces idées, car le maître des dunes, disert, enfile à nouveau des phrases. Il reprend en français ce qu'il vient de dire en arabe, selon toute vraisemblance. Il entreprend ensuite un long récit sur l'origine de ses ancêtres et de son peuple.

Sa lignée remonte à plus de quatre mille ans. Ses lointains aïeux, organisés en clans multiples, auraient quitté le pays de Canaan sous la pression d'envahisseurs sémites. Ceux-ci ne prisait pas les pratiques secrètes de ses ancêtres, qui avaient sur eux, croyaient-ils, une influence maléfique. Non bellicistes, plutôt que de se battre pour des terres qui souffraient régulièrement de la sécheresse, ses aïeux élurent philosophiquement de plier bagage pour aller fixer leurs chiches pé-nates ailleurs. De longues pérégrinations les ont d'abord menés dans ce pays où naîtra, beaucoup plus tard, le Prophète. Ils s'y établirent, sur les bords de la mer Rouge, où ils vécurent longtemps, paisiblement. De génération en génération, ils maintinrent leurs traditions, dont celle dite *tradition de la Sagesse*. Depuis toujours, parmi eux, au nom de toute la nation, un groupe restreint, appelé les Initiés, a eu la responsabilité de protéger et de transmettre les *Secrets de la lignée* à la génération suivante.

Le voyageur se remémore les renseignements qu'il avait obtenus sur les Hommes bleus d'un Berbère qu'il avait pratiqué pendant plusieurs semaines alors qu'il séjournait à Casablanca. Ce Berbère polyglotte, avec qui il passait de longs après-midi à tailler des bavettes tout en buvant du thé à une terrasse toujours ensoleillée, avait

voyagé pendant plusieurs mois dans le grand désert, et avait rencontré plusieurs Hommes bleus. Il lui avait, entre autres révélations, expliqué que les Hommes bleus étaient dirigés par un groupe de Sages, un cercle restreint d'Initiés.

Sans transition, le conteur passe, cette fois, du français à l'arabe. Le voyageur pige que son maître a des visées didactiques. Il donne à son élève une leçon de langue en même temps qu'une leçon d'histoire. Le pérégrin se fait tout ouïe. Tout en discourant, le conteur fouille dans les cendres chaudes du feu de braises à l'aide du fil de fer, et leur redonne vie. Puis, d'un sac en peau de gazelle, appelé *djebira*, il sort des victuailles, qu'il a vite fait de partager avec son auditeur. Au moment où le maître des dunes tourne la tête et regarde le voyageur dans les yeux, celui-ci devine que son hôte va passer au français.

Ses ancêtres ont vécu sans trop de problèmes pendant plusieurs siècles dans la péninsule arabique. Toutefois, leurs rites religieux, ésotériques, et peut-être, aussi, leur port fier, finissent par semer l'inquiétude, sinon la jalousie, chez les peuples voisins. Devant l'hostilité de plus en plus manifeste de ceux-ci, la plus grande partie du peuple touareg décide de quitter la péninsule. Les gens traversent la mer Rouge et gagnent le continent africain. Les Initiés ont alors depuis longtemps inventé une langue écrite, le tfinagh, qui leur permet de transcrire sur un support matériel les *Secrets de la lignée*, initialement transmis oralement. Les Initiés étaient très avancés dans la compréhension des phénomènes naturels, et étaient en outre de fins observateurs de la voûte céleste. Très tôt, ils développent des méthodes de recherche basées sur l'expérience. Ils poussent très loin la réflexion philosophique sur les causes premières, et devancent même les Grecs anciens sur ce thème. Mais toutes leurs connaissances ne furent jamais divulguées hors de leur peuple.

Tout de go, le conteur enchaîne en arabe. Le voyageur, maintenant habitué à ce style, a le sentiment de comprendre de mieux en mieux la portion du récit débitée en cette langue. Peu après, le polyglotte maître des dunes reprend sa narration en français.

Pendant des années, ses ancêtres poursuivent une longue odyssée au cœur du continent africain. Ils finissent par convaincre un peuple de nomades d'accepter qu'ils s'implantent dans une région de l'immense territoire qu'il contrôlait. Ils entretiennent d'excellentes relations avec cette nation. Tant et si bien qu'au fil des décennies, puis

des siècles, les deux peuples fusionnent pour ne plus former qu'une seule nation. De là vient le peuple touareg, les Hommes bleus du désert, qui pendant encore un long moment se font à nouveau nomades. Le maître des dunes, en français, parle au voyageur d'une reine, Tin Hinan, souveraine fondatrice des Hommes bleus, qui aurait vécu à cheval sur les IV^e et V^e siècles de notre ère. On connaît même l'emplacement de sa tombe : au sud de ce Grand désert, dans la région du massif du Hoggar. Pendant très longtemps, ces Hommes bleus restent les maîtres incontestés et craints du désert. Par la force des choses, ils sont, jusqu'à un certain point, devenus guerriers. Ils contrôlent les routes commerciales permettant le transport des marchandises entre le nord et le centre du continent africain. Ces fiers nomades font ainsi la loi sur une grande portion du continent. Leur succès, pour une bonne part, réside dans les stratégies martiales savamment conçues et mises en œuvre par leurs Initiés.

Le maître des dunes s'arrête de parler, puis se lève. D'un geste de la main, il fait signe à son invité de l'attendre. Ce dernier appuie la tête à la paroi contre laquelle il est adossé et ferme les yeux, comme pour réfléchir dans son for intérieur les paroles de son hôte. Quand il rouvre les yeux, il remarque que l'habitation baigne dans une lumière crépusculaire. La lourde chaleur qui prévalait à son arrivée n'est plus. Il rabaisse le rideau de ses paupières sur ses yeux et porte son attention sur son sentiment de bien-être. Il est bien, oui. Un peu las, mais bien. Il est en paix. Si le bonheur existe, songe-t-il, il est ici et maintenant. Car, qu'est-ce que le bonheur ? C'est cette sensation qu'éprouve une personne lorsqu'elle coïncide avec son Soi, sensation tout ensemble de délicieuse quiétude et de plénitude. Puis, le voyageur se dit qu'une telle sensation de ravissement doit décupler en intensité lorsque l'âme est débarrassée de l'écale qui d'ordinaire la recouvre. Quelle chance il a de pouvoir être reçu par le maître des dunes, un érudit qui d'emblée lui a témoigné de la considération et qui sans réticence lui accorde de son temps.

L'étranger revoit en pensée l'archange Jibril s'élever dans les airs. Il lui envie la légèreté de son être ; il accourt et s'agrippe à sa robe pourpre dans le fol espoir d'aller avec lui dans l'univers enchanté qui

se cache derrière les apparences. Il sort de sa rêverie quand une main se pose doucement sur son épaule. Le maître de céans, qui tient à nouveau son grand cahier dans la main, conduit silencieusement son invité à la chambre qu'il a préparée pour celui-ci, qui se sent bien lourd, tout à coup ; il a même un peu froid. Le maître lui souhaite bonne nuit, sort, et masque l'ouverture de la pièce à l'aide d'un rideau qu'il fait glisser sur sa tringle de fortune avant de s'esquiver en souplesse.

Dans la pièce à l'atmosphère fraîche, deux longues bougies sont plantées à même le sol nu, l'une de chaque côté de la couche, sur laquelle de lourdes couvertures invitent au repos. Les mèches allumées des chandelles répandent une lumière qui rappelle au méhariste celle de l'aile droite de l'Archange. Les murs et le plafond bas de la pièce, blanchis à la chaux, reflètent fidèlement le moindre vacillement des flammes. Un petit tapis borde la couche. Le pérégrin quitte ses vêtements et, une fois les bougies éteintes, sa chambre est jetée dans une obscurité d'encre. Il s'allonge alors à plat dos sur sa couche, laisse glisser ses paupières lasses sur le globe de ses yeux. L'Archange a plongé le désert dans l'obscurité en repliant sur lui son aile droite, et en déployant au-dessus du continent son aile enténébrée.

Quand le voyageur se réveille, il ouvre les yeux sur une ténèbre relativement opaque. Aussi se méprend-il sur l'heure qu'il doit être. Il referme les yeux. L'image du maître ermite lui revenant à l'esprit, il récapitule l'essentiel du discours que ce dernier lui a tenu la veille. Il tente d'imaginer la vie de ce Touareg, tantôt nomade, tantôt sédentaire. Une vie avant tout méditative, peut-être. A-t-il une femme ? Des enfants qui l'attendent quelque part ? Ou même plusieurs épouses ? Ah non, pas plusieurs épouses, car au rebours des Arabes, les Hommes bleus sont monogames. En tout cas, le teint bis de son visage travaillé par les rides laisse deviner qu'il a bourlingué par tous les coins du désert. Son regard pénétrant est de ceux qui sont capables de sonder les consciences. Un jaugeur d'âmes. Peut-être est-il membre du groupe restreint d'Initiés dont il a parlé...

Le grognement d'un chameau ramène le voyageur à la réalité. Celui-ci ouvre à nouveau les yeux. À cette heure, la pièce baigne dans une douce pénombre. Un jour timide filtre dans la chambre à travers

les interstices de l'épais tissu qui en bloque l'ouverture. L'étranger se lève, s'étire les bras, plie les jambes à trois reprises, puis pousse un bâillement prolongé. Qu'est-ce qu'il a bien roupillé ! Une saine sensation de faim lui tenaille le ventre, et il est heureux. Il se sent d'attaque. Il lui tarde de mordre à pleines dents dans la journée qui commence.

Il fait glisser le rideau sur le fil de fer qui fait office de tringle. La lumière du ciel, déjà vive, l'éclabousse incontinent. Ébloui, il fait un pas vers l'arrière en fermant les yeux, gagné par un léger étourdissement. De sa main libre, il s'appuie sur le mur. Il pense aux prisonniers de la caverne de Platon. Il compte jusqu'à cinq, rouvre les yeux, et sort à nouveau de la chambre. Graduellement, ses prunelles s'habituent à la vive clarté. Le jour bat déjà son plein. Il est donc plus tard que l'étranger le pensait. Il revêt sa tunique, enroule son taguelmoust sur sa tête, puis descend les marches sculptées dans la terre friable. Sur les braises encore chaudes, il aperçoit la théière, qui laisse s'échapper des volutes de vapeur. Par ailleurs, il ne constate aucun mouvement dans les ouvertures pratiquées aux parois de la demeure troglodytique.

S'approchant de la théière, il voit qu'elle est pleine. À côté gît une djebira pleine de victuailles qui attendent manifestement d'être consommées : dattes *deglet en-nour*, ou doigts de lumière ; yaourt épais ; taguellas... Le pérégrin se verse du thé dans un verre, cueille le sac de victuailles, et s'en va déjeuner un peu plus loin, à l'ombre, assis dans la position du lotus. À part le sol d'une couleur pâle, mais tirant sur le rouge, tout est blanc autour de lui. Les parois du vaste puits ont été chaulées ; le blanc accentue l'éclat du soleil. Le voyageur prend plaisir à siroter son thé sucré. Cette chaude boisson lui donne une bienfaisante griserie. Il sourit d'aise et baisse les paupières.

Quand il les remonte, le soleil ne brille plus aussi fort, lui semble-t-il. Curieusement, l'atmosphère est saupoudrée de fines particules. Cette espèce de léger brouillard filtre partiellement les rayons solaires. Le contour des objets autour du visiteur lui apparaît maintenant flou. Il a l'impression d'être assis au fond d'une piscine, sous deux ou trois mètres d'eau. L'habitation flotte dans l'irréel, comme une féerie de Noël emprisonnée dans une boule de cristal où flottent des flocons neigeux quand on la retourne.

À travers la brume, l'étranger avise un Homme bleu qui sort de la chambre voisine de la sienne. Derrière l'apparition surgit un autre Homme bleu. Puis un autre, et un autre, et d'autres encore, à la queue

leu leu. Ils descendent les degrés d'un bref escalier en terre friable. Une fois au fond de l'habitation, ils se rendent à l'échelle en corde. Pendant que les premiers gravissent les échelons, d'autres continuent de sourdre de la chambre, telles des fourmis de leur nid qu'on aurait piétiné, et forment une théorie en mouvement. Les chameaux blatèrent, comme s'ils appelaient leurs conducteurs. Le témoin de la scène entend bientôt le bruit d'un quadrupède avançant d'un pas rapide, puis au galop. Ensuite, d'autres sons mats semblables, suivis d'autres encore...

— Que peut bien signifier tout cela ? murmure le voyageur.

Un léger tumulte prend place hors du logis, en même temps qu'une poudre de sable s'élève et s'étend dans les airs. À fur et mesure que s'intensifie l'agitation, le nuage de poussière s'épaissit et s'amalgame au brouillard. Le méhariste ne voit plus l'échelle, et, bientôt, ne distingue plus rien.

Tout à coup, le puits s'illumine de part en part, contraignant le voyageur à fermer les yeux. Main en visière, il se risque à les entrouvrir. Il lève prudemment la tête, et voit alors, suspendue dans les airs et au centre du puits, une longue robe pourpre, flanquée de deux grandes ailes déployées. De l'une d'elles émane la lumière éblouissante, tandis que de l'autre s'exhale une vapeur d'ombre. Les deux se partagent le fond du puits en deux parties égales. L'apparition s'élève alors lentement. Le visiteur a le réflexe d'allonger naïvement la main pour la retenir, mais l'Archange poursuit son ascension en soulevant l'épais brouillard avec lui.

L'étranger se lève, va vers l'échelle qu'il gravit à son tour, et s'extirpe du puits. Une fois hors de l'habitation, il jette un regard panoramique sur le paysage. Rien, en apparence, n'est venu troubler la quiétude du Pays des dunes... Les trois chameaux sont au même endroit, ce qui ne manque pas de surprendre le méhariste, et le soleil au panache d'empereur brille dans un ciel tout net. Pourtant, la tunique du jeune homme est pleine de poussière ; or, elle ne l'était pas à ce point lorsqu'il l'a revêtue tout à l'heure. Il la secoue en marchant vers les chameaux. Arrivé à leur hauteur, il remarque qu'on leur a donné à manger et à boire il y a peu de temps. Il tape affectueusement le flanc de son méhari, retire sa gourde d'une sacoche, remarque qu'on l'a remplie, puis en boit une rasade. La main en écran au-dessus des yeux, il fait de nouveau un tour complet sur lui-même... Personne en

vue dans les étroites vallées des dunes ni dessus aucune. Il se demande où peut bien être le maître des dunes, et à quoi ce dernier peut bien s'occuper. L'homme n'est assurément pas du genre à faire la grasse matinée.

Le voyageur marche jusqu'au pied d'une dune, les paupières presque complètement abaissées à cause de la réverbération du soleil sur le sable, et en amorce l'escalade. Pianissimo. À mi-côte, il s'arrête pour s'asseoir sur la roche sablonneuse. Son regard se perd sur une multitude de montagnes coniques sagement rangées. La démesure d'un site pareil déconcerte l'esprit. L'étranger se souvient avoir été décontenancé de la sorte, il y a quelques années, au Grand Canyon du Colorado, alors qu'il tentait de prendre la mesure réelle de la vertigineuse gorge patiemment creusée par le simple écoulement de molécules d'eau au fil des siècles. On dirait une autre planète. Un monde parallèle. On est sans doute désarçonné de la sorte quand on arrive dans l'au-delà...

Le pérégrin se relève et reprend l'ascension de l'éminence de sable et de pierres, jusqu'à ce qu'il arrive épuisé au faîte de la dune. Sans prendre le temps de contempler le paysage lunaire, il s'étend de tout son long sur la surface sablonneuse et caillouteuse, et ramène un pan de son taguelmoust sur ses yeux pour bloquer la lumière du soleil. Sans plus de cérémonie, il fait un somme.

Un songe vient bientôt l'habiter.

Dans son rêve, le voyageur est à boire du thé sous une tente. Assis, les jambes croisées, sur un grand tapis pourpre rectangulaire. Des arabesques jaunes, symétriquement répétées, enjolivent le tissu. En face de l'étranger, installé de la même manière, il y a le maître des dunes. Ils sont en train de converser, bien que leurs lèvres ne remuent aucunement. Ils communiquent par voie télépathique.

Le méhariste vient de s'engager à subir une initiation comportant plusieurs étapes. S'il les franchit toutes avec succès, il pourra sans doute avoir la chance de rencontrer assez souvent des membres du groupe restreint des Initiés des Hommes bleus. Enfin, le maître se lève et vient lui faire l'accolade. Avant de sortir de la tente, il lui enjoint de passer la nuit sur place. Il partira, le voyageur, le lendemain matin,

à l'aube, au moment où, les ténèbres combattant la lumière du jour, l'horizon s'embrase de lueurs pourpres. Le maître monte ensuite sur son méhari, puis s'éloigne dans la solitude du désert.

Le pérégrin suit les instructions de son interlocuteur. Dès le fin matin, quand du côté de l'orient l'horizon se tache d'une couleur purpurine, il enfourche son chameau et part en direction du soleil qui vient de poindre, comme si l'astre du jour lui-même était sa destination finale. Sa courageuse monture avance sans rechigner sur le sable sec et brûlant. Après deux heures de voyage, le méhariste fait un arrêt. Il pose pied à terre, sort sa gourde et s'octroie une rasade d'eau. Il ruissèle de sueur. Aucune brise ne vient le rafraîchir. L'étendue sablonneuse poudroie sous le soleil. Il s'assoit dans l'ombre dessinée sur le sol par le corps de son chameau, et sue maintenant à grosses gouttes, comme s'il venait de courir un marathon. Il déroule la large et longue bande de tissu qui enveloppe sa tête, et l'utilise pour essuyer son front et sa nuque. Le soleil sur le pays jette son haleine corrodante de dragon. L'étranger laisse tout de même passer deux minutes avant de remettre en place son tagelmoust. Ceci fait, il lui vient une envie de s'allonger sur le dos, mais il vaut mieux poursuivre sa route. S'il ne veut pas se déshydrater avant d'arriver à destination, il est essentiel de perdre le moins de temps possible.

Au moment où il s'apprête à monter sur son chameau, il est pris d'un vertige. Il tombe agenouillé, tel un chameau baraquant, et s'étend à plat dos sur le sable dans l'espoir de faire s'évanouir les étourdissements, puis ferme les yeux. Son malaise persiste. À cette indisposition subite s'en ajoute une autre... Il se sent faiblir soudainement, tel un blessé dont le sang s'épanche d'une veine ouverte. Il n'arrive même plus à rouvrir les yeux tant il se sent anémique. Il craint que son méhari en profite pour partir allège... Le soleil est de plus en plus cuisant. Le pauvre voyageur n'a même pas la force de se rouler sur le ventre. Il imagine que des varans affamés s'approchent de lui avec circonspection pour venir mordre dans sa chair chaude. Il entend crier des corbeaux qui dans peu de temps, vont disputer sa charogne aux mammifères carnivores... La peur lui redonne momentanément un sursaut d'énergie. Péniblement, il réussit à se tourner sur le ventre. Ensuite, en s'appuyant sur les coudes, il soulève son buste et sa tête, et entrouvre les paupières. À perte de vue se déroule devant lui un panorama de dunes géantes. Il reconnaît le paysage et revient alors de

sa méprise... Il s'est endormi dessus le mamelon de la dune, non loin de la demeure du sage Touareg.

Encore tout étourdi du bateau, le voyageur se remet debout. En contrebas de la dune, il distingue les trois chameaux et l'habitation troglodytique du maître des dunes, qui reste invisible. Pendant qu'il descend la pente, le visiteur rêve d'un bain. N'y a-t-il pas, quelque part dans cette immense étendue aride, une source d'eau appelée *fontaine de Cléopâtre*? Il lui semble bien qu'on lui ait déjà parlé de ça. Il imagine une grande baignoire d'eau chaude, parfumée, installée dans sa chambre-caverne... Une douzaine de femmes de son harem font cercle autour du bassin circulaire, qui avec une savonnette, qui avec une serviette, qui avec un gant de crin, qui encore les mains nues, là toutes pour le laver, le bichonner, le bouchonner, le frictionner, le masser, le mignoter, le poulotter...

Le pérégrin arrive à l'habitation de son hôte et y descend; il n'aperçoit toujours pas celui qu'il cherche. Pourtant, sa présence est palpable. Les braises du feu ont été réactivées, et la théière remplie. Il monte à sa chambre, où il trouve une outre pleine d'eau et une serviette blanche, qui lui permettent de faire ses ablutions et de se rafraîchir. Il est touché par les prévenances du maître des lieux.

Quand, frais et guilleret, il sort de la pièce, il a la bonne fortune de voir enfin le Touareg, assis exactement là où il l'était le jour de son arrivée. Le voyageur descend l'escalier sculpté dans la terre sablonneuse, et va au-devant de lui. Ils se saluent, puis son bienfaiteur lui indique que le repas est prêt. Il s'assoit, et les deux hommes mangent ensemble, en silence. Le méhariste trouve plus séant de laisser le maître entamer la conversation quand ça lui agréera, et si la chose lui kiffe. Au menu: un plat de millet; des quignons de taguella qu'ils trempent dans une sauce à base de tomates; légumes, viandes et piment; du fromage; des dattes... Le pérégrinant s'en lèche les doigts. La fraternelle agape se termine, sans que ni l'un ni l'autre aient encore pipé mot.

Cette soirée-là, quand il va se coucher dans sa chambre baignant dans une fraîche atmosphère, le voyageur n'a toujours pas conversé avec le maître. Si, à certains moments, cet énigmatique

Touareg peut être volubile, à d'autres on le dirait atteint de mutité. Couché, les yeux grand ouverts rivés sur le plafond de sa caverne, et cependant que brûle encore une bougie qu'il préfère ne pas éteindre tout de suite, le visiteur gamberge. Il envisage de retourner à l'oasis le lendemain matin. Il est déçu de n'avoir pu causer plus longuement avec le maître des dunes. Peut-être aurait-il dû, ce soir, prendre sur lui d'amorcer le dialogue avec lui plutôt que d'attendre qu'il ne se mît à lui parler de lui-même... Dès après avoir enfanté cette réflexion, il s'en veut d'avoir ainsi nourri des attentes, une fois de plus, d'être toujours incapable de prendre la vie comme elle vient, de vivre réellement au jour la journée, de voir la réalité telle qu'elle est, et non telle qu'il voudrait qu'elle soit...

À la vérité, il avait espéré obtenir du maître des directives sur la suite à donner à sa quête. Car il reconnaît bien être à la recherche de quelque chose. Ou, peut-être bien, d'une certaine manière, est-il à la recherche de lui-même ? Il lui arrive de se demander s'il ne se dé-mène pas inutilement, car il se pourrait bien qu'il soit tout simplement condamné à subir la loi de son karma. L'initiative de cette odyssée, par lui entreprise il y a à cette heure de nombreux mois, ne lui revient qu'en partie, n'est pas de son seul fait. En effet, n'a-t-il point entamé cette étrange quête à la suite d'un appel ? Souventes fois, en effet, il a le sentiment qu'il est emporté plus qu'il ne se rend de lui-même quelque part, qu'il est le simple jouet des arrêts du sort. Il est irrésistiblement attiré par quelque mystérieux aimant enfoui dans les vastes solitudes de cet immense désert de la septentrionale Afrique. En tous les cas, il lui tarde d'arriver au terme de sa quête. Et il est convaincu qu'il doit compter sur l'aide de certaines personnes, comme le maître des dunes, pour parvenir à en démêler l'écheveau. Mais il est peut-être... Il est assurément trop pressé. Les Occidentaux sont toujours trop pressés... Il lui faut apprivoiser l'âme orientale...

Le pérégrin se soulève sur un coude, puis s'apprête à souffler la bougie quand il entend des pas.

Le maître de céans écarte doucement le rideau qui masque l'ouverture de la chambre de son invité, se gare là en silence un moment, et entre dans la pièce en priant l'étranger de rester couché. Et le sage

homme de parler. D'abord en arabe, et, comme la veille, après un certain temps et après s'être assis en tailleur sur le sol près de la bougie toujours allumée, il reprend ses propos en français. Pendant près d'une heure, il discourt en faisant alterner les deux langues et sans faire une seule pause.

Il tient des propos cabalistiques. Il est question, par exemple, de mystérieux axes gémellaires, qui tout ensemble s'attirent et se repoussent ; du dehors et du dedans des choses ; de la nécessité de faire appel à un intercesseur qui s'est déjà rendu dans cet *Entre-deux*, jardin de l'être recelant tous les possibles, mais périlleux pour le non-initié. Car il s'agit de réconcilier les contraires de cet *Entre-deux*, brumeux et obscur pour qui n'a pas les yeux qu'il faut, pour qui n'a pas subi une métamorphose. Les contraires ne s'opposent qu'en apparence. Il faut avoir appris à décrypter le sens des choses, savoir les observer sans les modifier, ce qui suppose que l'on maîtrise la méthode *tellili* qui permet d'observer à distance, car les choses fuient telles des gazelles quand on les approche de trop près... La connaissance de l'intercesseur acquise dans ce monde de l'*Entre-deux* fait de ce dernier un voyant doté du pouvoir des forgerons que les génies n'effarouchent plus. Le maître des dunes parle encore de purification de l'âme, de renoncement, de patience, de serment, d'initiation.

À l'issue de son monologue polyphonique, il suggère enfin à son protégé de se rendre, le lendemain, à une petite oasis où l'on fabrique de l'huile d'olive. Là-bas, il rencontrera des gens empressés et heureux de l'accueillir.

— Je t'indiquerai demain matin, ajoute le maître, comment te rendre à cette oasis.

Ce dernier se lève ensuite, souhaite bonne nuit au jeune homme, puis s'éclipse après avoir remis le rideau en place.

Pendant quelques instants, le voyageur contemple le plafond faiblement éclairé par la bougie quasi fondue. Il se sent réconforté, soulagé. Il sait maintenant à quoi s'en tenir, l'affaire est enclenchée. Il souffle la bougie, qui est sur le point d'expirer. Il fait frais dans la pièce, et le visiteur est bien sous ses épaisses couvertures. Il exhale un long soupir où se mêlent le contentement et la fatigue. Cette longue concentration sur les propos du maître, surtout la partie exprimée en arabe, l'a exténué. Il se remémore les paroles du sage homme. Face à ce saint personnage, il a, malgré son enthousiasme, le sentiment d'être

un adolescent, un béjaune qui n'est pas encore prêt à pénétrer dans le monde des adultes, dans les arcanes de la culture des Hommes bleus.

Cette nuit-là, le pérégrin rêve qu'à son chameau il pousse des ailes ; l'une noire, l'autre blanche. Devenue Pégase, sa monture survole le Pays des dunes et conduit son maître par toute la plaine sablonneuse. Ce dernier découvre ainsi, une à une, toutes les oasis habitées du Grand désert. Il séjourne un temps chez chacune des tribus nomades visitées, jusqu'à ce qu'il atteigne la région à l'allure fantasmagorique où les Initiés des Hommes bleus tiennent leur quartier général. Ils lui réservent un accueil enthousiaste. Manifestement, ils attendaient sa venue. Il habite parmi eux pendant deux ans, au terme desquels on lui offre, enfin, de devenir l'un d'eux. Quant à son méhari devenu cheval ailé, il l'a vu lorsqu'il est remonté au ciel. Il est monté plus haut, bien plus haut qu'Icare, et ses ailes, au rebours de celles du fils de Dédale, sont restées bien en place. La bête a poursuivi son ascension au-delà du soleil, jusqu'à la voûte du ciel où elle est devenue une constellation qui porte son nom, constellation de Pégase, dans le voisinage de celle d'Andromède.

PARTIE II

Le matin de son départ du Pays des dunes, où son sage hôte l'a reçu tel un père, en plus de bien le fournir en provisions et en eau, le voyageur est encore sous l'emprise de son songe nocturne. Il s'étonne presque de devoir monter sur un méhari privé d'ailes, et trouve sa monture bien lente. Il emprunte le chemin même qui lui avait permis de pénétrer dans ce lieu, mais, plutôt que de poursuivre tout droit, ce qui le mènerait à la grande oasis d'où il est venu, il oblique à droite, afin de respecter les instructions du maître touareg.

Il aurait aimé obtenir plus de précisions quant au trajet à suivre. Le Touareg a peut-être surestimé ses habiletés à se repérer dans le désert. Il se sait encore méhariste amateur, et si, jusqu'ici, il n'a pas eu maille à partir avec sa brave bête de chameau, cela est dû au fait qu'on a pris soin de lui offrir un méhari docile. Quand on a un long trajet à parcourir, comme c'est le cas maintenant, il suffit qu'on dévie de sa route de quelques degrés pour rater complètement son objectif... D'autant plus que l'oasis vers laquelle il se dirige couvre une surface plutôt réduite. Il va devoir s'orienter avec la seule position du soleil. Le maître des dunes semblait parfaitement assuré que son protégé allait se rendre à bon port sans problème. À l'entendre parler, ce dernier arriverait à destination aussi sûrement que s'il l'accompagnait. *Inch Allah*, comme disent les habitants au nord du Grand désert.

Deux heures passent. Le voyageur traverse maintenant une région du désert où il y a un peu de végétation. Comment fait-elle pour ne pas prendre feu sous les traits incandescents de l'implacable soleil ? On a déjà enseigné au méhariste à reconnaître quelques plantes et certains arbustes. Justement, il aperçoit, au-devant de lui, ce qui lui semble un acacia. Il n'est pas le seul à l'avoir repéré... Son futé de chameau l'a lui aussi azimuté. D'ailleurs, c'est ce qui explique que celui-ci ait obliqué légèrement vers la droite.

Sans demander l'avis de son maître, l'animal s'arrête devant l'acacia, lequel, en vérité, est plus qu'un arbuste. Il s'agit en fait d'un arbre affectant vaguement la forme d'un éventail. Le voyageur en profite pour mettre pied à terre, ce qui oblige sa monture à baraquier, puis à se remettre sur ses quatre hautes pattes afin d'arracher à son aise les toutes petites feuilles de l'acacia, sans trop se soucier des épines. Il

faut dire que la bête a la bouche faite pour ça. Sur le dos de celle-ci, avant que son protégé ne quitte le Pays des dunes, le sage Touareg a mis un paquet d'herbes sèches, de l'*acheb*. Plus par souci de rassurer le néophyte voyageur que par nécessité de donner à manger au chameau au cours de sa méharée, car, en principe, pour le trajet à faire, l'animal peut se priver de nourriture sans problème.

Le méhariste se délie les muscles des jambes en explorant à pied les parages. Il découvre la présence de graminées et une surface parsemée de pierres. Il s'arrête un moment, se place dos au soleil, et, introduisant sa main sous son taguelmoust, la passe sur son visage, puis sur sa nuque. Pour lors, il n'y a pour ainsi dire aucune brise, et le soleil, impitoyable, incendie la région. Le voyageur est couvert de sueur. Tout à coup, un mouvement sur le sable attire son regard. A-t-il bien vu ? Il s'approche d'une pierre, et, alors, il a juste le temps d'apercevoir... un poisson ! L'animal s'est caché dans le sable, sous la pierre. C'est la première fois que le pérégrin aperçoit un petit poisson des sables. On dit aussi : poisson de désert. Ce petit animal est muni de quatre pattes, a le ventre blanc, le dos jaunâtre rayé de bandes brunes. Il y a assurément, ici, des sauterelles, du moins à certaines périodes de l'année, ainsi que des coléoptères, des lézards et des arachnides, car, avec les plantes, c'est de ça que le poisson des sables se nourrit. Même dans une région aussi aride que le désert, on trouve de la vie végétative et animale.

Le voyageur boit un peu d'eau avant de remonter sur son chameau. Il s'est réconcilié avec la lenteur normale de sa monture veuve d'ailes. Elle a été bichonnée, sa monture, pendant son séjour au Pays des dunes ; non seulement l'a-t-on gavée de nourriture et d'eau, mais on l'a laissée parmi gente compagnie. Les deux chameaux du maître des dunes sont, en fait, des chamelles, tandis que le méhari de l'étranger est un mâle. Ragaillardi par sa bonne fortune des derniers jours, l'animal avance d'un pas bien régulier et confiant sur la nappe ondoyante de sable. Le pégriant, lui, se sent verser dans la mélancolie à la pensée de ne plus jamais revoir ce fier Touareg qui l'a si bien reçu. Il se sent beaucoup d'affection pour cet homme qui lui a fait l'effet de posséder la vraie Connaissance, pour cet être au cœur généreux.

Ne voyant plus la plaine sablonneuse, le voyageur médite, les yeux fermés. Il relève soudain les paupières. Sa monture vient brusquement de modifier la direction qu'elle suivait, accélère le pas, bla-

tère. Le méhariste se retourne et aperçoit un serpent. Une vipère à cornes, nul doute, qui fuit. On lui a dit que le varan du désert s'attaquait à elle et pouvait l'assommer de sa queue. Ce varan, de couleur grise, est assez gros, bien que d'une taille bien loin d'égaler celle du varan de Komodo, en Indonésie, qui dépasse les trois mètres. Mais il est féroce, dit-on.

De loin en loin, le sable est moucheté de touffes de *drinn*, buissons épineux. De-ci de-là, le chameau ralentit le pas et, sans s'arrêter, en broute les têtes. Un léger vent brasse l'air suffocant du désert. Des courants d'air qui n'ont malheureusement rien de rafraîchissant. Le méhariste a plutôt la sensation que cela lui assèche la peau de la figure et des mains. Il fait chaud, il fait soif. C'est d'ailleurs ce besoin d'éteindre sa soif qui l'a fait quitter sa méditation rêveuse. La cadence des pas de sa monture et les secousses régulières qui en résultent ont sur lui un effet hypnotique. Au prix de quelques contorsions, il parvient à atteindre sa gourde dans la sacoche. Il avale une goulée d'eau, une seule. Depuis qu'il déplace sa carcasse d'homme nordique dans ces contrées équatoriales, il a appris que l'envie de boire vient en buvant. Mieux vaut ne jamais assouvir complètement sa soif, ne serait-ce que pour économiser l'eau. Une méharée entre deux points de ravitaillement peut être plus longue que prévu dans ces contrées désertiques, par exemple à cause du vent.

La chaleur, étonnamment, devient de plus en plus... supportable pour le voyageur. Cela n'est pas dû à la petite quantité d'eau qu'il vient d'ingérer, mais plutôt au fait que la chaleur se dissipe lentement. L'air ambiant se rafraîchit, en effet. Le vent commence de souffler plus fort et soulève le sable. L'étranger respire avec précaution sous la partie de l'écharpe qu'il vient de remonter sur son nez pour éviter d'aspirer trop de poussière. Les poils de sa barbe, blondis par le soleil, se colorent de gris à fur et mesure que s'y réfugient les grains de sable, tels des poussins sous le ventre de maman ou ces poissons nouveau-nés dans la grande gueule de papa à l'approche d'un danger.

Les sautes de vent augmentent d'intensité. Même en gardant les yeux fermés, le voyageur sent le sable s'infiltrer sous ses paupières et s'installer à demeure dans le pavillon de ses oreilles, même si elles

sont couvertes par son taguelmoust. Ça le chatouille désagréablement. Une poussière de plus en plus dense tourbillonne autour de lui et de sa monture. Le brouillard qui en résulte masque presque entièrement la lumière du soleil. Bien que l'on soit encore en plein milieu de l'après-midi, il fait maintenant sombre sur le désertique océan. Loin de s'assagir, et comme encouragé par sa propre audace, le vent augmente en vélocité. Les grains de sable fouettent maintenant le voyageur, le giflent effrontément. Le méhari blatère, nul doute pour signifier son mécontentement, et son pas s'alentit.

N'était le risque de dévier de sa route, l'inexpérimenté méhariste préférerait poursuivre le voyage, même par ce mauvais temps. Il en déciderait ainsi s'il pouvait faire une totale confiance à son méhari et sur son sens de l'orientation ; lui garderait les yeux fermés, se voilerait complètement le visage de son écharpe, et se laisserait conduire aveuglément par sa monture. Mais ce ne sera pas possible, ne serait-ce que parce que le vent souffle maintenant si fort, que le méhariste risque constamment de se faire littéralement désarçonner. De plus, les grains de sable qui s'infiltrent impudemment dessous sa chemise en coton, elle-même couverte d'une tunique, l'incommodent foutûment. Son chèche, qu'il devra bientôt disputer au vent, lui couvre à cette heure toute la tête, ne présentant plus de fente à hauteur des yeux. Il est devenu l'homme invisible. Peine perdue... Le sable parvient à s'infiltrer dessous. Une partie de son cou doit être partiellement découverte, mais le vent s'introduit en outre par les manches de sa tunique. Le pauvre voyageur ne sait plus s'il doit respirer par le nez ou par la bouche. Par ailleurs, s'il peut fermer la bouche, il ne peut pas fermer ses narines comme peut le faire son futé de chameau.

L'étranger n'en est pas à sa toute première tempête de sable. C'est sa troisième. En revanche, c'est la première fois qu'il en affronte une en solitaire. Est-ce pour cela qu'elle lui paraît pire que les autres ? Il va devoir s'arrêter. Sa monture s'est livrée à la même réflexion que lui, et en est venue à la même conclusion. Elle stoppe d'elle-même, avant d'en recevoir l'ordre. Le méhariste la fait baraquier. Il n'a pas mis les deux pieds sur le sol instable qu'une vicieuse bourrasque manque de le plaquer au sol. Il tourne le dos au vent, écarte les jambes et se plante les deux pieds le plus solidement possible dans le sable pour assurer son équilibre. Toutes les vingt secondes, un gros coup de vent le fait avancer d'un ou de deux pas.

Les perverses rafales s'attaquent à son chèche. Encore un peu et elles réussiront à le dérouler. Le voyageur s'empresse de l'assujettir, une main accrochée au troussquin de la *rahla*, ou selle, de sa monture. Il s'appuie contre le pelucheux corps de l'animal agenouillé, qui blatère encore. Les vicieuses sautes de vent arrivent de tous les côtés à la fois, tels des loups sur leur proie. Le pérégrin respire avec difficulté. Le sable s'insinue abondamment à l'intérieur de sa tunique en passant par-dessous et par les manches. Agrippé des deux mains à une sangle de la selle, à l'instar de son chameau il s'agenouille, comme pour prier le dieu Éole de l'épargner. Son allure de pénitent, paradoxalement, encourage les bourrasques à le flageller de plus belle de leurs fouets aux lanières faites de grains de sable. On dirait que la tempête s'est constituée spécifiquement pour s'en prendre au voyageur; elle s'acharne sur lui, elle veut le punir, sinon l'anéantir. Le pauvre n'est pas loin de penser qu'elle réussira. Il commence d'avoir peur, et ce sentiment l'empêche de penser droit.

Il se dit qu'il a commis une folle imprudence. Il ne pouvait prévoir cette tempête, certes, mais il a fait preuve de témérité en consentant à effectuer un long trajet sans être sûr de pouvoir s'orienter convenablement. Il a déjà pensé à se procurer une boussole, bien qu'il se demande où il aurait pu en trouver. Il regrette maintenant de ne pas l'avoir fait. Mais peut-être est-ce un article que n'utilisent point les Hommes bleus. En tous les cas, après de nombreux mois passés en Afrique, il n'en a encore jamais vu une. Une chose est certaine: le maître des dunes a considéré qu'il n'avait nul besoin d'un tel instrument. D'ailleurs, exhiber un tel objet en pays de nomades attirerait peut-être à son possesseur des regards de mépris. Les Hommes bleus comprendraient qu'il n'est pas foutu de s'orienter avec les étoiles, comme tout le monde...

Foin de ces considérations qui, au reste, viennent un chouia tard. Vivons l'instant présent, tout pesant et alarmant qu'il soit. Il importe, au premier chef, de ne pas se séparer de sa monture. Sans véhicule à quatre pattes, l'étranger n'aurait aucune chance contre les périls du désert qui auraient vite fait de le réduire en un squelette blanchi bien propre. Il s'agit donc, maintenant, de trouver la position la plus idoine pour se protéger des bourrasques et de ses incessantes vicelardes mornelles.

Peut-être le méhariste serait-il mieux abrité de l'autre côté du corps du chameau.

Le voyageur se remet debout, difficilement. Les assauts du vent reprennent de plus belle. Les yeux fermés, l'étranger se cramponne à la selle et progresse lentement vers l'arrière de la bête. Il contourne le cap de Bonne-Espérance en s'agrippant au poil de la bête, puis à sa queue. Son chameau blatère, mais à cause du bruit de la tempête, on l'entend à peine. Une saute de vent, aussi traîtresse que soudaine, flanque le pérégrin par terre. Il revient en rampant contre le flanc de son chameau. Il reste allongé à plat ventre, collé contre le corps de l'animal, les deux paumes de ses mains posées sur sa propre tête. Le méhari grogne son mécontentement, soit à l'égard de son maître, soit à l'égard de la tempête.

Le corps du méhari, qui pour lors fait office de barricade, protège quelque peu l'étranger des assauts du vent. Or, voilà qu'à présent, il se met à bouger, comme la terre au moment d'un séisme. Lui prendrait-il, à cette heure, au chameau, la mauvaise idée de se lever ? Le voyageur se prépare à rouler sur le côté au cas où le camélidé se mettrait sur pattes. Heureusement, la bête ne donne pas suite à cette velléité de se mettre debout, velléité que lui a à tort prêtée son maître. Maintenant, celui-ci est plutôt satisfait de son nouveau refuge. Là où il s'est acagnardé, le vent l'atteint avec bien moins de force.

Curieusement, il se sent bien, tout à coup, comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'excessive chaleur a considérablement diminué. L'étranger n'a ni chaud ni froid. N'étaient les grains de sable qui lui gratouillent le corps, sa position serait éminemment confortable. Mais comme la tempête ne manifeste aucun signe d'essoufflement, il continue de nourrir quelque inquiétude.

Ce que l'on est peu de chose face aux éléments !

Le voyageur se plaît à imaginer que la tempête s'est apaisée, et qu'il s'est rendu en un temps record et sans encombre à la petite oasis. Il imagine le bon accueil qu'on lui fait. Il espère que, par une autre sorte de miracle, son arrivée sera encore une fois attendue, comme ce fut le cas au Pays des dunes. Qu'est-ce qu'il peut bien faire, le maître des dunes, en ce moment même ? À quoi s'occupe-t-il quand il

reprend son bâton de pèlerin ? Le sage homme serait à ses côtés maintenant, la tempête n'aurait plus rien de menaçant. Y a-t-il souvent des tempêtes de sable au Pays des dunes ? Quand il y en a une, ce doit être terrible. Parions que, alors, dedans l'habitation troglodytique du sage Touareg le vent doit déverser des charretées de sable...

Depuis le début, la tempête s'amuse à harceler de ses doigts fouineurs les objets que le pègrinant a pris soin de bien arrimer sur le dos ou sur les flancs de sa monture. Un claquement plus fort que les autres le décide à sortir de sa réconfortante léthargie. Les bourrasques malmènent rudement une partie de son bataclan attaché à un flanc de l'animal. Sa sacoche brutalisée par les coups de vent sautille comme si elle était atteinte de cette maladie communément appelée la danse de Saint-Guy. Elle appelle au secours. Le méhariste se redresse pour la fixer plus solidement.

Ce faisant, il constate qu'il était presque enseveli sous le sable. Son méhari pourrait bientôt l'être à son tour. Comme si ce dernier lisait dans ses pensées, il entreprend à son tour de se mettre debout, subtilisant ainsi à son maître le précieux abri que la masse de son corps couché constituait pour lui. Le vent fond alors à bras raccourcis sur sa proie privée de son écran protecteur. Sans défense, le voyageur chancelle sous les poussées répétées du vent sadique. Il parvient de justesse à s'agripper des deux mains aux sangles de la selle, ce qu'il fait autant pour ne pas être emporté par la tourmente que par peur de voir son chameau l'abandonner. Les cris de la bête sont étouffés par les sifflements et les rugissements de la tempête.

Le méhari avance de quelques pas pour s'écarter du tombeau que le vent s'employait à lui tailler sur mesure dans l'épaisse couche sablonneuse. Son maître veut l'encourager à se recoucher, mais le vacarme de la tempête étouffe net ses paroles défaillantes. Heureusement, après avoir fait quelques pas, le chameau se recouche sagement de lui-même, la tête placée dans une autre direction, d'instinct reconnaissant, nul doute, quelle est la position la plus avantageuse pour lui. Le vent semble alors redoubler ses menaces, comme le Diable fulminant des anathèmes contre une victime en train de lui glisser entre les doigts. Les sifflements de la tourmente sont assourdissants. Le voyageur se remémore des récits qu'il a lus à propos de certains sévices qu'on fait subir à des prisonniers qui refusent d'avouer leur crime ou de fournir des renseignements secrets. On les enferme dans des pièces dont les

murs répercutent bien l'écho du moindre bruit, puis on les bombarde de sons à très hauts décibels pendant des heures et des heures, les privant de sommeil, n'éteignant jamais la lumière...

L'étranger s'allonge de nouveau contre le chaleureux flanc de son chameau. Dès qu'il se sent bien pelotonné contre l'âpre pelage laineux de la bête, il commence de ressentir la faim. Il serait hasardeux, évidemment, de tenter de manger dans de telles conditions. Pour le moment, il est risqué de seulement soulever les paupières. L'obscurité est d'ailleurs telle, à cette heure, qu'on dirait la nuit. Malgré le bruit de la tempête, le méhariste finit par somnoler, peu après avoir formé le souhait que son chameau ne se relève pas avant un bon moment...

Ses pensées, elles, veillent. Elles sont comme ces requins condamnés au mouvement perpétuel, seul moyen pour eux d'oxygéner leur organisme. Cessent-ils de se mouvoir qu'ils meurent. Les gamberges du voyageur le ramènent dans sa lointaine patrie. Allez savoir pourquoi. Il reconstitue les circonstances qui l'ont décidé à partir. Rien n'est clair dans cette affaire. Il avait déjà fait quelques voyages touristiques dans diverses contrées, mais cette dernière fois, il n'est pas parti dans le but précis de voir du pays, sauf à comprendre par ce dernier terme son propre pays intérieur...

S'il a foulé le sol de plusieurs pays d'Europe avant d'aboutir en Afrique, ce n'était pas à titre de touriste. Du moins, si peu. Il n'a fait que répondre à une mystérieuse invitation de... de son destin. Il s'est livré entre les mains de la fortune, toujours aux aguets pour capter quelque éventuel signe... Il est en quelque sorte monté dans la nacelle d'un ballon, puis s'est laissé emporter au gré des vents. Son esprit aura capté de secrètes ondes provenant d'une source non moins secrète. Ce sont elles, ces indéfinissables ondes, qui lui ont bâti l'itinéraire de ses pérégrinations. Il aura peut-être progressé à la manière des oiseaux migrateurs...

Il lui était arrivé de plus en plus souvent, dans les mois qui ont précédé son départ pour l'Europe, d'avoir le même songe. Il se retrouvait seul, au sommet d'une haute montagne se dressant solitaire, tel un bloc erratique dans une plaine étendue à l'infini. C'est à l'instigation de membres d'une société secrète qu'il avait escaladé la montagne. Suivant les consignes, il devait passer quatre jours et quatre nuits sur la crête de l'éminence. Sans nourriture, avec un peu d'eau seulement. Ce songe récurrent s'achevait toujours au moment où, à l'heure pres-

crite, il descendait de la montagne. Quand il se réveillait, il se souvenait surtout de ces couleurs du ciel nocturne que, dans son songe, il contemplait du haut de la montagne : celles, empourprées, d'aurores boréales.

Quand le pèlerin méhariste sort de sa somnolence, le corps recroquevillé tout auprès de sa monture ensablée, l'obscurité est toujours là, quoique moins opaque. Le vent, par contre, a presque cessé. Il pousse un soupir de soulagement. Il a l'impression d'être recouvert d'un amoncellement de sable, et d'en avoir avalé un autre. Quelques étoiles poignent dans le ciel. Bien que la nuit tombe, il pense à reprendre la route sur-le-champ. Il éprouve une naïve fierté de ce que la tempête n'ait point eu raison de lui, et un soulagement à constater qu'elle a fini par jeter le manche après la cognée. Avant de marquer l'événement en se concoctant un gueuleton, il entreprend de se désensabler, lui, puis tout son attirail qui pendouille aux flancs de son méhari.

S'il hésite à se mettre en route, c'est qu'il n'est plus sûr de la direction à prendre. Peut-être devrait-il saisir l'occasion pour apprendre à s'orienter à l'aide des constellations stellaires... Assis sur le sable, il vient d'enfourner les dernières bouchées de son repas, quand il entend un bruit aérien. Ce flop est bien un battement d'ailes, de grandes ailes, il n'y a pas à barguigner. Il voit effectivement passer au-dessus de lui une grande paire d'ailes. L'une, à cause de sa blancheur, se détache nettement sur le fond sombre du ciel. L'apparition ne dure que quelques secondes.

Le temps de s'étonner, et le voyageur est ramené à sa solitude désertique. C'était l'Archange Jibril, il n'y a pas de doute. Mais pourquoi ne fait-il que passer ? L'étranger en est là de ses pensées quand le bruit mat d'ailes battantes se produit à nouveau. L'Archange passe au-dessus du pèlerin de la même manière que tantôt. La blancheur de son aile droite disparaît comme un phare dans la nuit. Le voyageur comprend, ou décide qu'il comprend, que par là, l'Archange lui indique la direction à suivre.

Quelque temps après, il est en selle. Sa monture reprend sa marche régulière. Le pèlerin se dirige, il en est sûr, en plein sur l'Oa-

sis au pressoir à olives dont lui a parlé le maître des dunes. L'air de la nuit est déjà froid. Il a l'impression que lui et sa monture sont les seuls habitants de toute l'immensité noire et silencieuse de cet océan de sable. Il frissonne, mais il est heureux. Sa tranquillité d'esprit lui est revenue. Il lui prend l'envie de pousser la chansonnette. Il improvise alors une ode à son valeureux chameau.

*Ô, Toi, Chameau,
Mon Préféré d'entre les Chameaux...*

Il cherche ses mots, et poursuit...

*Du Désert Tu es le Vaisseau
Dont j'apprécie infiniment le Dos.*

Le goualeur marque une autre pause, puis, plus sûr de lui, enchaîne...

*Conduis-moi à bon Port tel un Bateau,
Intrépide et vaillant chameau,
Et bientôt tu auras belle Eau.
Oui-da, oui-da, je te jure, mon quasi-jumeau,
Que ce n'est point la fin des haricots.
Je te jure mon bon chameau, reprend l'écho,
Que ce n'est point la fin des haricots.
Des haricots, haricots, ricots, cots...*

Le ménestrel ne tinte plus mot. Après plusieurs kilomètres sans incident, il donne à sa monture le signal de halte, puis organise le bivouac pour le reste de la nuit.

À plat dos sur sa couche, il contemple les étoiles. Lui faudrait-il entreprendre un voyage astral pour enfin arriver à l'Oasis de la sérénité éternelle ? Ou bien, la sagesse consiste-t-elle à la découvrir dans le monde sublunaire, dans l'habitat naturel de ses frères et sœurs les humains ? Mais comment pénétrer dans l'en-soi des êtres et des choses ? Ce privilège est-il réservé à une poignée de mystes ?...

C'est la chaleur du soleil qui réveille le pèlerin, au défaut du jour. Après une légère collation et quelques gorgées d'eau, il se remet en route. La journée, longue, se passe sans ennui, si ce n'est qu'il

a traversé un grand secteur du désert couvert de plantes herbacées similaires à l'alfa, et visité par des *mohors*, ces gazelles au dos roux et au ventre blanc. Les plantes se présentaient sous la forme d'épais bouquets autour desquels s'étaient amoncelés des mamelons de sable. Il doit y avoir une nappe d'eau souterraine dans cette région.

Dans la soirante, le voyageur aperçoit enfin quelques lueurs à l'horizon. Aussitôt, les battements de son cœur s'accélérent... Ce doit être l'Oasis au pressoir à olives.

PARTIE III

De lui-même, le chameau force l'allure tel un cheval sentant l'écurie. Voilà, ils arrivent à l'Oasis. La surface du chemin de la palmeraie, plus solide que le sable du désert, facilite la marche du quadrupède gibbeux. Mais c'est peut-être avant tout la perspective de pouvoir enfin se désaltérer qui motive la monture à presser le pas. La brave bête annonce joyeusement son arrivée d'un cri qui se propage sous la verte chevelure des palmiers aux stipes à l'élégance naturelle. Au-dessus du pègrinant, la voûte verdoyante frémit sous la brise. De temps à autre, une percée entre des palmes permet d'apercevoir quelques étoiles dans le ciel. De place en place, un lampadaire éclaire le chemin de son œil blafard ; autour de l'ampoule papillonne une nuée d'insectes.

Le voyageur respire d'un souffle quelque peu précipité. Il est appréhensif et se demande si c'est une bonne idée, s'il est séant d'arriver là en pleine nuit.

À une dizaine de mètres devant lui et sa monture, sur le bord de la route, il avise un petit feu au pied d'un palmier-dattier. Quatre hommes et deux adolescents, tels des bohémiens, discutent le bout de gras, paisiblement, les uns à croupetons et les autres assis en tailleur sur le sol. Des jappements accueillent les nouveaux venus. L'un des adolescents interpelle les deux chiens sur un ton de commandement. Mais devant le peu d'effet de ses objurgations, il se redresse, puis va semoncer de près les deux clebs insubordonnés. Ces derniers finissent par obtempérer, la queue basse, déçus de ne pas pouvoir profiter plus longtemps de cette distraction inattendue leur permettant d'exercer leurs cordes vocales. Lorsque l'étranger et son chameau arrivent à la hauteur de la petite société, l'un des oasiens assis en tailleur se lève, s'approche du nouveau venu, puis le salue.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

— *Indekan issalan ?*

— *War idja harate, tenemert.*

Après avoir dit à l'Homme bleu que tout va bien, le voyageur, geste à l'appui, demande :

— Le pressoir à olives, c'est tout droit ?

—*Iya*, lui confirme son interlocuteur. À cinq minutes à peine.

—*Tenemert*.

L'étranger, tout en faisant un salut de la tête, adresse un sourire à la cantonade, puis se remet en route sous les regards désapprobateurs des deux chiens, qui se mettent à grogner. Il passe devant un champ de lin, un autre de luzerne, et un autre encore de sorgho. Enfin, après avoir longé un jardin planté, entre autres, de figuiers et de grenadiers, il débouche vite sur une sorte de clairière où domine, telle une mosquée, un bâtiment blanc, rectangulaire et relativement bas. Des barils, des cageots et des seaux de toutes sortes sont rangés le long du mur, ainsi que sur des échafaudages supportant des plateformes. Nul doute, il s'agit du pressoir à olives. Un sourire de grande satisfaction naît alors sur les lèvres du pérégrinant recru de fatigue. Encore un peu, et il se mettrait à chanter à haute voix. Il ne résiste pas à la tentation de chuchoter à l'intention de sa monture :

—Je te l'avais dit que ce n'était point la fin des haricots, haricots, ricots, cots...

Le chameau émet un bref blatèment, ce que son maître traduit par : «Tu avais vu juste, Auguste, je te l'accorde». Le méhariste le fait baraquier, descend, puis l'attache au stipe d'un palmier-dattier. Il aperçoit de la lumière à une fenêtre empoussiérée et à demi masquée par des barils. Il contourne le mur latéral de la bâtisse. La porte est ouverte. Une radio portative diffuse une chansonnette, sans doute en langue touarègue. Un chien grognard vient reniffler le visiteur, sans toutefois aboyer. Un Touareg sort du bâtiment. Apercevant l'étranger, il lui fait les salutations d'usage, auxquelles le voyageur répond de la façon coutumière. L'Homme bleu se retourne ensuite pour annoncer la nouvelle à ses compagnons. Enfin, il invite le nouveau venu à bien vouloir se joindre à eux.

À l'intérieur, un Touareg à l'œil vif vient immédiatement à la rencontre du nouveau venu et l'accueille à bras ouverts, comme si sa venue était inscrite dans son agenda. Il lui offre de l'eau, puis il enjoint à un adolescent de conduire le chameau à l'abreuvoir. Ça sent l'olive dans la bâtisse. Les deux ampoules nues du plafond attirent moult mouches et papillons qui voltigent, tourbillonnent et se télescopent continuellement. On baisse le volume de la radio. Le voyageur entend alors d'autres bruits provenant de la pièce d'à côté, à laquelle on accède par une ouverture sans porte. La cloison qui sépare l'intérieur

de la bâtisse s'arrête à un mètre du plafond. On fait asseoir l'étranger sur un *taoussit*, c'est-à-dire une natte, près de la théière traditionnelle devant laquelle un Touareg entre deux âges est assis. Elle repose sur un tapis de braises miroitant dans une sorte de vasque métallique. On sert au voyageur un verre de thé vert à la menthe. La chaude boisson le vivifie, tandis qu'il trinque en compagnie de trois Touaregs. Celui qui l'a accueilli, bien qu'imberbe, ressemble étrangement au maître des dunes. Seraient-ils parents ?

— Comment va le maître des dunes ? lui demande-t-on, justement.

L'efficacité du téléphone touareg, fût-on dans un immense désert, n'est plus à démontrer.

Le méhariste satisfait la curiosité de ses interlocuteurs, qui s'expriment en touarègue et en arabe. Ensuite, puisque le Touareg à l'œil vif désire en savoir plus sur le pérégrinant, celui-ci lui raconte quelques morceaux de sa vie, fort sommairement. Enfin, on l'invite à passer dans la pièce attenante, où se trouve le pressoir.

La salle est plus grande que ce à quoi l'étranger s'attendait. Le pressoir est en activité. L'odeur d'olive est forte. Au centre, un solide cylindre en béton repose à plat sur le sol. Couchée dessus, une massive meule. Entre les deux, des olives qui se font écraser impunément. De petits bacs, munis d'un système de tuyauterie et soudés au gros cylindre, recueillent l'huile produite par l'écrasement des petits fruits. Le visiteur se désintéresse rapidement de cette mécanique. Il n'en a, maintenant, que pour l'animal qui actionne le pressoir. Un chameau, en effet, tourne languissamment autour de l'engin. Il pousse devant lui un long et solide rondin fixé à la meule. Il a les yeux bandés, et c'est ça, surtout, qui attriste le voyageur. La pauvre bête avance dans le noir total. Peut-être veut-on par là lui éviter des étourdissements ? Mais est-il raisonnable, est-il justifiable que des humains mettent de la sorte des animaux sous leur joug ? Il est vrai que bien des humains, et ce, en divers points de la planète, depuis longtemps et encore au jour d'aujourd'hui, imposent un tel joug à plusieurs de leurs semblables...

Un Homme bleu, quasi invisible dans la pénombre, est assis là, à même le sol, le dos appuyé contre le mur, à jeter de temps en temps un coup d'œil sur le chameau marcheur. À ses côtés, une longue baguette en bois flexible, au cas où l'animal montrerait des signes de ralentissement, comme de bien entendu. Le pressoir fonctionne vingt heures

sur vingt-quatre, apprend-on au visiteur. Cinq chameaux se relaient jour et nuit.

Le pérégrinant se reconnaît dans cette bête de trait. Comme elle, il avance dans le noir, à l'aveugle, il ne sait où il va, fait du sur-place ou tourne en rond. En sait-il davantage sur sa destination que ce chameau sur la sienne ? N'a-t-il pas toujours été condamné à ne voir que les apparences de la réalité des choses et des êtres ? Bien sûr, de temps à autre, il a le sentiment d'avancer ; mais le plus souvent, il a l'impression de piétiner, du fait que son esprit est presque toujours perclus de doutes, désenchanté... À l'instar de l'animal, il devrait peut-être abandonner toute velléité de secouer le joug qui le gêne aux entournures ; vouloir plus, désirer aller plus loin ne vous vaut que des embêtements... Chercher à mieux comprendre serait-il aussi vain que de chercher à avoir plus ? Se contentait-il de sa condition d'homme moyen satisfait de n'avoir que des aspirations moyennes, étouffait-il en lui dès le principe ces idées de révolte et ces désirs de changement qui lui torturent l'esprit et lui taraudent l'âme, ne serait-il pas, alors, lui, le voyageur, plus serein ?

Le Touareg à l'œil vif conduit son invité à sa propre maison. Non loin, ce dernier aperçoit un enclos où il y a des moutons. Son hôte lui offre le choix de dormir dans une chambre, ou sur le toit formant terrasse. Le voyageur opte pour la terrasse.

Là-haut, appuyé contre un parapet, le pérégrin s'attarde un moment à contempler le ciel clair et à écouter le friselis des palmes des dattiers visités par un léger zéphyr. De son poste d'observation, l'étranger examine le panorama en contrebas, puis arrête sa vue sur la bâtisse du pressoir. Un chameau blatère, puis un autre. L'un d'eux est peut-être le sien. Ou celui qui fait tourner la meule du pressoir exhalant la plainte de l'assujetti...

Il se pagnote. Par il ne sait trop quelle association d'idées lui revient à la mémoire une scène poignante qui remonte à son arrivée en Afrique du Nord. Il était attablé à la terrasse d'un café. Sur la grande place du marché se hâtaient la semelle des musardeurs et une presse bigarrée. La vie grouillait ; en ces lieux, c'était raout tous les jours. La place était bordée par un immense souk à ciel ouvert. Entre la médina

et la place coulait sans arrêt un flot de badauds, de visiteurs, dont plusieurs Français, et de colporteurs. De l'exotisme assuré pour un étranger, surtout pour un Nord-Américain comme lui.

Il en avait plein les yeux, les oreilles et les narines. Les usages locaux différaient en tous points de ceux de ses compatriotes : l'habillement, l'architecture des habitations et des commerces, la musique qui sourdait de tous les coins de la place ; et la langue, bien sûr. Le bric-à-brac des marchands ambulants fourmillait d'objets et d'animaux, vifs ou morts, plus hétéroclites les uns que les autres. Des esclaves mis en vente n'auraient pas paru un événement anachronique dans le décor, conduits là, de force, depuis divers pays d'Afrique à dos de dromadaires, voire à pied. Les charmeurs de serpents, que le pérégrinant croyait ne plus exister que dans les films, attiraient là leur lot de curieux. Flûte au bec, ces psylls faisaient accroire aux glandeurs que leurs reptiles sourds obéissaient aux notes de leur instrument. L'étranger avait en particulier remarqué la présence de conteurs, qui tenaient leur auditoire en haleine avec leurs histoires des Mille et Une Nuits. Il y avait surtout tous ces mendigots, plusieurs éclopés, de-ci de-là un vieil homme borgne conduit par un enfant, qui tendait sa sébile à la foule anonyme. Ce déluge de sensations et d'images nouvelles éblouissait le visiteur, lui faisait une vive impression ; on les lui déversait en vrac, et cela le soulait.

Il était à terminer son couscous à la terrasse de son café quand surgit de la multitude, à quelques mètres devant lui, un démon. Ou plutôt un possédé du démon. Un jeune adolescent. Jeune par l'allure et la taille, mais quasi un vieil homme par le visage. Il se démenait sauvagement. Il vociférait et bavait, en proie, avait pensé, l'étranger, à une crise d'épilepsie. Un homme, vêtu d'une djellaba comme la grande majorité de ses semblables alors sur place, circonspect, tentait d'approcher le malheureux, de l'amadouer, à la manière d'un dompteur de fauves dont l'un venait de s'échapper de sa cage.

Le jeune énergumène s'esquivait agilement, et démontrait des habiletés de gymnaste. Il rognonnait, et s'en prenait éhontément aux allants et venants qui, d'aventure, passaient près de lui. Comme la piétaille se renouvelait sans cesse, telles les molécules d'eau du courant d'une rivière, l'agressif démoniaque avait toujours une victime potentielle à portée de la main ; plus précisément à portée des dents. Car son attaque de prédilection consistait à gripper le bras d'un innocent

traîne-semelles qu'il se mettait à mordre séance tenante. Il se mouvait avec des gestes saccadés, tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite, comme un boxeur évitant les coups. Puis, soudain, il harponnait le premier bras venu, qu'il portait vivement à sa gueule écumante. Une fois sur deux, il avait le temps de mordre sa victime, qui alors fuyait en jetant derrière elle des regards épouvantés de qui vient de voir un spectre. La réaction de ces gens ne faisait qu'exciter davantage le dément. Le remous créé dans la presse ne durait qu'un bref moment, mais l'olibrius répétait régulièrement son manège.

L'adolescent éperdu, avec ses cheveux hirsutes et sa bouche qui laissait s'échapper un filet de salive, avait l'allure d'un Tintin satanique. Sa figure crispée et ridée dégoulinait de sueur. Quand il poussait ses hognements canins, on voyait sa double denture à la mâchoire inférieure. Il arborait de grandes ouïes, et tenait un œil à demi fermé. Il était sale comme un charbonnier. Il lui manquait une lanière de tissu à sa camisole maculée de boue, et mouillée par la transpiration. Son corps décharné laissait voir une clavicule proéminente. Des égratignures lui striaient les bras, comme si on l'avait cravaché pour le dompter. Son froc, déchiré, avait une jambe plus longue que l'autre, de sorte qu'il la piétinait lorsqu'il marchait. L'un de ses panards nus, noirs de crasse, se terminait par des ongles longs et recourbés comme des griffes. Ses grotesques gesticulations ensemble estourbissaient et horrifiaient les passants, mais faisaient néanmoins rire maints spectateurs. En voyant le zigomar, on s'attendait à lui voir une bosse dans le dos, mais ça n'était pas le cas.

Le voyageur, fasciné par la scène aussi baroque que pathétique, ne savait plus que penser. Cette apparition le troublait profondément. Il ne savait pourquoi, mais ce spectacle abracadabrantique l'avait fait se sentir vulnérable. Il avait en vain cherché des points de repère qui lui auraient permis d'apprécier ce phénomène qui le décontençait. Il avait eu peur devant sa propre incapacité à organiser seulement les pensées qui se bouscuaient dans son esprit. Hypnotisé, il n'arrivait pas à détacher son regard de l'adolescent désaxé et au regard halluciné. En même temps, il craignait qu'à force de le fixer des yeux, l'autre ne vînt à s'en prendre à lui.

Le jeune phénomène continuait de s'agiter et de fondre sur un quidam, puis sur un autre, à fur et mesure qu'il fendait la presse. Entre deux charges, quand il n'avait pas une victime à portée de la main ou de

ses crocs, qu'à cela ne tienne, il s'en prenait à lui-même ! Il se mordait alors les bras et les mains, et ce, jusqu'au sang ! C'est nul doute cette scène qui avait fait que ce souvenir-là était devenu prégnant dedans la mémoire du voyageur... La vue de quelqu'un, jeune par-dessus le marché, qui se mutile avec ses dents. Cela avait de quoi vous retourner l'estomac. C'est lorsque le désaxé se mettait à s'infliger des morsures qu'intervenait l'homme qui le poursuivait ou qui l'accompagnait, on ne savait dire. Ce dernier s'empressait de lui retirer de la bouche la main qu'il avait l'air de vouloir littéralement manger. Le jeune énergumène se dégageait alors, puis cherchait à mettre le grappin sur une main ou un bras substitut qu'il pût saisir entre ses crocs...

Le voyageur avait enfin réussi à détacher les yeux de la troublante scène, pour de nouveau observer les autres clients de la terrasse où il se trouvait. À part deux ou trois, nul n'avait l'air de se formaliser de l'étrange événement qui se produisait devant eux, constatation qui ajoutait au trouble de l'étranger. Il en avisa même deux qui continuaient de s'amuser ferme en contemplant cette scène choquante...

Et c'est ce moment-là entre tous que le détraqué avait choisi pour se ruer sur lui !

Le méhariste se réveille et pousse un cri. Il s'assoit sur son matelas, puis se remémore où il est, soit sur le toit d'une maison touarègue, dans l'Oasis au pressoir à olives. Au-dessus de lui et de cette espèce d'île oasisienne où il est arrivé la veille au sortir d'une méharée sur l'océan de solitudes sablonneuses, les étoiles brillent, tels des yeux imperturbables dégarnis de paupières. L'air frais de la nuit le fait frémir. Il porte les deux mains à son visage pour reprendre ses esprits. Il est en sueur, malgré la fraîcheur ambiante. Un clebs donne de la voix. Un chameau blatère. Il a une pensée pour l'animal qui fait patiemment tourner la meule du pressoir, aveugle dans une atmosphère aveugle. Il s'allonge à nouveau sur son plumard, mais n'arrive pas à se rendormir.

Le lendemain, il a perdu son entrain. Il prend ses repas en compagnie du Touareg dans l'habitation duquel il se trouve, et s'excuse auprès de lui de son état d'abattement et de son manque d'appétit. Il n'a plus envie de faire quoi que ce soit. Il s'en veut d'afficher un tel état d'esprit devant ses hôtes. Que n'accueille-t-il pas toujours, jour

après jour, dans un état d'équanimité la réalité quotidienne, quelle qu'elle soit ?

Plusieurs jours s'écoulaient ainsi. Jamais au cours des quelques années qu'il vient de vivre, en Europe, en Afrique du Nord, puis dans le désert, le voyageur ne s'est senti aussi abattu, aussi saturnien. Il a au moins été honnête avec les oasiens qu'il côtoie en refusant d'exhiber une fausse bonne humeur. Bien qu'il ne se sente nullement à la toute veille de mourir, il lui vient des velléités de faire comme le patriarche éléphant qui, sachant venu pour lui le moment de rendre tribut à la nature, se met résolument à l'écart, loin des yeux de ses congénères.

L'étranger se surprend à soumettre à la critique les mœurs des gens qui l'entourent. Soudainement, on dirait, leurs us et coutumes ne lui conviennent plus. Il s'estime justifié, après avoir vécu si longtemps comme l'un des leurs, de s'interroger sur leur manière de vivre... Leur thé et leurs dattes, à cette heure, il les trouve trop sucrés ; leur langue, trop compliquée ; leurs maisons, pas assez fonctionnelles ; le climat de leur pays, trop chaud ; leurs chameaux à une seule bosse, trop hautains, trop lents et trop rancuniers ; leur sable, trop aride et trop envahissant...

Puis le pérégrin se repent de ses amères et ingrates pensées... Il s'en prend alors à lui-même, en s'interrogeant. N'est-il pas venu dans cette contrée de son propre chef ? Qu'est-il venu faire ici, au juste ? Pourquoi vouloir davantage que ce qu'il reçoit de sa vie ordinaire ? Pourquoi chercher autre chose ? Qu'espère-t-il de ces habitants du désert ? Devrait-il mettre un terme à ses pérégrinations ? Peut-être valait-il mieux se contenter d'aspirations plus modestes ?

Il éprouve le besoin de s'épancher, de débonder son cœur à quelque compatissante oreille, à se délester du poids de ses dévorantes inquiétudes. Il pourrait s'en ouvrir à son hôte, à ce Touareg à l'œil vif. À cet homme qui, par ses manières et même son physique, lui rappelle beaucoup le maître des dunes. Cet homme a même parlé de ce dernier comme de *son frère* ; mais, bien sûr, on est tous frères dans cette contrée, ou peu s'en faut.

Le jour même où il commence à sortir de sa léthargie, comme se détache de l'arbre le fruit mûr, on annonce à l'étranger l'arrivée imminente de l'amène Touareg qui l'avait chaleureusement accueilli dans son habitation troglodytique. Oui, nul autre que lui, le maître des dunes. La nouvelle prend le visiteur par surprise. Il a le palpitant qui

s'agite et ressent une forte émotion. La venue très prochaine de ce sage Homme bleu, envers qui il éprouve un sincère attachement, est un baume pour lui, empêtré qu'il est dans ses angoisses existentielles. Il se retient d'aller l'attendre à la lisière de l'oasis.

Au cours des trois jours qui suivent, le pérégrin et le maître des dunes passent ensemble une partie de l'après-midi et toute la soirée. De-ci de-là, l'Homme bleu apporte un gros ouvrage à reliure en cuir, dont il lit des passages. Le livre est écrit en tamasheq. Après avoir lu une phrase en cette langue, il la traduit en français pour son jeune auditeur. Celui-ci se dit que les réflexions de l'auteur de l'œuvre sont drôlement songées. Il y est entre autres question, encore une fois, de ce mystérieux *Entre-deux* qu'il n'est pas donné à tous de connaître. Les pensées, les proverbes, ainsi que les historiettes s'apparentant à des contes que contient le gros livre sont cependant enrobés d'une poésie fleurie agréable à entendre, particulièrement parce que le lecteur a une articulation nette, un joli accent, et que sa traduction est faite sans à-coups, comme si la version française se trouvait imprimée sous chacun des paragraphes, ce qui n'est pas le cas. Le voyageur est assez proche de son hôte pour voir, de temps à autre, le dessus des pages où il n'y a que des caractères étrangers à la langue française.

L'étranger a ensuite l'occasion de raconter au sage Touareg la scène du jeune possédé dont il avait été témoin peu après son arrivée dans ce continent. Au terme de ce récit, son interlocuteur attentif n'a pas la réaction à laquelle il s'attendait. L'Homme bleu opine du chef, l'air grave, puis affirme :

— Si tu y regardes de près, tu verras que ce jeune possédé, c'était toi.

Les yeux du méhariste se font aussi gros que des soucoupes. «Moi ?» se demande-t-il muettement. Il veut réfléchir à la chose, mais il est trop destabilisé pour raisonner sensément. Il devine que le sage maître des dunes s'apprête à lui en dire davantage. Serait-il vraiment en mesure de lui fournir une explication convaincante de ce qu'il avance ?

— C'était toi, reprend le sage. Vois-tu, au cours des années, tu t'es laissé envahir par une frustration grandissante. Quand la coupe fut remplie, elle a débordé. Tu as mis du temps à reconnaître la profondeur de tes aspirations. Ton âme, pour se réaliser, tout ensemble a besoin et souhaite se plier à de hautes exigences. Pendant longtemps,

tu lui as refusé ce sain exercice. À vrai dire, même maintenant tu te tâtes encore. Je suis d'avis que tu...

Pendant que parle le maître, le voyageur, mine de rien, passe sa vie en revue, malgré lui, par bribes. Il s'en veut d'avoir mis si longtemps à comprendre, et de continuer à ne pas tout comprendre. Il s'en veut de n'avoir pas plus tôt refusé de suivre la pente descendante de ses désirs, englué qu'il était dans les ornières du quotidien et dans les conventions. Un pleutre, voilà ce qu'il est...

— ... comprendre, poursuit le Touareg, que c'est toi qui as l'ultime maîtrise de toi-même. Toi seul sais que tu peux avancer très loin. Ou choisir de t'arrêter en chemin, ce qui est le lot de la majorité des gens. On se fait soi-même. On a autorité sur soi-même. Tu es l'arbitre souverain de ton avenir. Tu as donc l'entier pouvoir sur ton devenir. Tu n'auras de cesse que tu ne reconnaisse en toi la grandeur de celui que tu es appelé à être. En vérité, chacun et chacune d'entre nous sont appelés à être celui ou celle qu'on est ; celui ou celle qu'on est déjà. Refuser d'admettre que tu es plus que ce qu'en laissent croire les apparences, cela reviendrait à te détruire, à perdre la chance de devenir celui que tu es. Si tu n'avances pas, tu périras.

Le voyageur sent le besoin de dire quelque chose, mais il est submergé de pensées, toutes plus troublantes les unes que les autres. Craignant de prononcer une bêtise ou une ânerie, il choisit de rester coi.

— Voilà où en était le jeune possédé qui s'en prenait à lui-même en se mordant les bras et les mains, ajoute l'Homme bleu aux propos empreints de sagesse. Et cet homme qui le suivait de près, et qui tentait du mieux qu'il le pouvait de le ramener à la raison, représente la voix de la vérité qu'il faut accepter d'entendre si l'on veut atteindre à la sérénité. Au fond, c'est la voix même de l'être que tu es appelé à devenir.

PARTIE IV

De nouveau sur le sable du désert sans bornes.

Sur son méhari, le pérégrinant progresse lentement, mais avec une confiance renouvelée. Le terme de ce déplacement est cette fois l'Oasis au baobab. Le maître des dunes lui a parlé longuement de cet endroit où l'on trouve une poignée d'habitants ; quoiqu'en des termes un chouia énigmatiques. Il ne lui a d'ailleurs pas précisément, pas clairement demandé de se rendre à cette Oasis. Mais le voyageur a tout de suite compris que c'est ce qu'il devait faire, que c'est ce qu'on attendait de lui : il commence de comprendre son maître à demi-mot.

Pendant que sa monture l'entraîne vers le sud de l'immensité de cette plaine aride et souvent exempte de verdure, il a tout loisir de ruminer des pensées. Il s'emploie à évaluer le changement intervenu en lui depuis son arrivée en Afrique septentrionale. Est-il seulement *devenu* qui que ce soit d'autre ? Il n'est plus le même, en tout cas, cela lui paraît évident, un fait acquis. Il se demande, par contre, si son nouvel état pourrait n'être que provisoire. S'il retournait au Québec maintenant, ne finirait-il pas vite par redevenir celui qu'il a toujours été ? Ne retomberait-il pas dans les mêmes ornières et les mêmes travers ? Devra-t-il rester indéfiniment dans ces contrées désertiques pour arriver, un jour, à la réalisation totale de soi, pour devenir, pour reprendre les mots du maître des dunes, cet être qu'il est appelé à être ?

Après quatre jours et quatre nuits de méharée en solitaire, après avoir traversé un bouquet de tamariniers bordé de *had*, plante buissonnante, le pèlerin arrive enfin à l'Oasis au baobab. Il pousse un soupir de satisfaction quand il pénètre sous les vertes chevelures ombreuses des palmiers. À part les cris d'oiseaux, l'Oasis lui semble aussi silencieuse que la prodigieuse plaine désertique.

Il avance depuis un bon moment entre les hauts stipes des dattiers, mais ne voit toujours pas âme qui vive. En revanche, il avise un oued, sur ses deux bords protégé par des plantes ligneuses qui forment un épais écran. Cela le réconforte un peu. Son chameau, doué de sagacité, et qui a sans doute deviné que derrière cette barrière végétale coule un oued, a senti l'eau, et s'y dirige d'un pas résolu. Le pérégrinant fait s'accroupir sa bête, puis en descend. L'animal se relève, et a vite fait de trouver un passage dans la haie d'arbustes. Pendant qu'il

s'abreuve d'eau fraîche, emmagasinant litre d'eau après litre d'eau - il peut en absorber jusqu'à dix à la minute -, le méhariste boit un peu d'eau lui-même à sa gourde, et fait quelques pas sous les feuilles des palmiers dattiers, dont plusieurs, remarque-t-il, semblent en mauvais état, malades. Il fouille les alentours du regard. Rien d'autre que les stipes élancés des palmiers et, au sol, des touffes d'herbe. Aucun bâtiment en vue ni aucun habitant. Quand son chameau a fini d'épancher sa soif, le voyageur reprend bientôt place devant sa bosse, pour ensuite s'enfoncer plus avant dans la palmeraie.

Il parcourt ainsi plusieurs kilomètres, à l'affût d'un bipède ou d'un baobab. L'Oasis semble inhabitée; et vaste. Les ombres des fûts des palmiers vont s'allongeant à fur et mesure que s'égrènent les minutes. Le moment de se donner campo arrive, car le soleil est sur son penchant depuis un bon moment. L'étranger bivouaque sur place. Il fait un feu, met du thé à chauffer, sort ses victuailles, et attache son méhari à un fût avec une corde suffisamment longue pour qu'il puisse brouter aux alentours les touffes d'herbe qui tapissent le sol.

Le pèlerin s'inquiète un chouia de n'avoir pas encore aperçu la moindre présence humaine dans la palmeraie. Le maître des dunes lui a expliqué que l'Oasis est habitée, quoique par seulement une douzaine de personnes. Il n'est sûrement pas loin d'avoir traversé les lieux de part en part, car, sauf méprise, il a fait avancer sa monture en ligne droite pendant quelque trois quarts d'heure. Il se propose d'explorer demain le côté est. Ou peut-être vaudrait-il mieux aller d'abord au bout de sa traversée en ligne droite ?

Comme cela lui arrive régulièrement, pendant son sommeil il est habité par un rêve. Il est seul au sommet d'une haute montagne. On lui a proposé une épreuve qu'il a consenti à affronter. Il lui est interdit de descendre avant qu'on vienne le quérir. Entretemps, il est tenu de jeûner. On l'a pourvu d'eau, mais en petite quantité.

Deux semaines passent.

Le jeûneur commence à s'alarmer. Il craint, même si la chose lui paraît inconcevable, qu'on l'ait oublié. Sa réserve d'eau, dont il a usé avec une extrême parcimonie au fil des jours, est presque épuisée. Il est tenté d'entreprendre la descente de la montagne, mais il sait que, ce faisant, il perdrait tout, ferait l'affligeante démonstration qu'il n'est pas à la hauteur, qu'il manque d'étoffe. Mais qu'attend-on, de par tous les diables, pour venir le quérir ?

Un bruit mat le fait sursauter. Un bruit familier ; un bruit d'ailes. Un ange descend du ciel, puis disparaît derrière un bosquet. Sans doute l'Archange Jibril. On vient enfin le chercher ? Mais l'Archange ne va tout de même pas l'emporter sur ses ailes. Débile, le voyageur se lève péniblement, chemine jusqu'au bosquet, qu'il pénètre puis traverse. De l'autre côté, il ne voit personne. En revanche, il avise un poirier dont les branches ploient sous le poids de ses fruits mûrs. Le jeûneur famélique déglutit, pousse un soupir douloureux. Il résiste cependant à la tentation, tel Jésus dans le désert alors qu'il est tourmenté par Satan. D'ailleurs, approcherait-il sa main d'un fruit, que la branche qui le soutient s'éloignerait peut-être ; supplice de Tantale. L'étranger se détourne de l'arbre merveilleux et ensemble dangereux, et revient sur ses pas, faible comme un enfant, l'esprit taraudé par l'incertitude.

Quand le voyageur se réveille, le lendemain matin, à l'aube des mouches, il a oublié la fin de son songe, qui lui laisse un goût amer dans la bouche. Mais rien ne peut l'assurer que ce rêve pénible ne soit pas resté inachevé. L'air frais de la nuit flotte encore dans l'air. Dans une heure et demie, il fera déjà chaud, même sous le feuillage des palmiers dattiers.

Il lève le camp et dirige son méhari vers l'est. Ils franchissent plusieurs kilomètres en ligne droite. Ils ne rencontrent rien d'autre que des palmiers parfaitement insensibles à leur présence. Ils finissent par atteindre l'orée de l'Oasis. Ils font bientôt quelques kilomètres vers le nord avant de mettre le cap sur l'ouest.

La journée passe, monotone, chaude. Le pérégrin est incommodé par des nuées de mouches. Il trouve l'expédition soporifique. À l'exception d'une pause d'une heure et demie au mitan de la journée, il a poursuivi son exploration sans s'arrêter. Des milliers d'arbres aperçus, aucun n'est celui au tronc monstrueux et fournisseur de pain de singe, communément appelé baobab. La recherche du visiteur reste vaine. Les doutes l'assaillent en nombre de plus en plus grand. Se serait-il trompé d'oasis ? Non, cela est peu probable. Au début de sa méharée, il a filé plein sud comme on le lui a indiqué. On lui a dit qu'il atteindrait l'Oasis en quatre jours, et c'est exactement le temps qu'il a mis pour arriver dans cette espèce d'île oasisienne.

Mais alors, qu'en est-il des oasiens ? Tous auraient-ils pris la tangente ? Si c'était le cas, il resterait leurs habitations, des traces. De tout cela, le pèlerin infère que les oasiens habitent l'extrémité ouest de la palmeraie, qu'il n'a pas encore parcourue. Comme le crépuscule descend, il remet au lendemain la suite de son exploration.

À jour ouvrant, il est réveillé par les aboiements d'un chien. D'entendre la voix d'un tel animal domestique lui procure un grand réconfort. Voilà qui est de très bon augure, en effet ; là où il y a du chien, il y a de l'homme. Le voyageur a le temps de se faire un thé avant que ne rapplique un Touareg sur son méhari. L'homme fait baraquier sa monture, puis met le pied au sol.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

— *Mamoussen issalan ?*

— *Alkheir ghas, tenemert.*

Après les salamalecs, le pèlerin propose à l'arrivant de partager le thé avec lui. Le taguelmoust de ce dernier ne lui couvre pas le visage, mais est simplement enroulé sur le cou. L'Homme bleu, l'air affable, ne se fait pas prier. Il s'approche du feu en clopinant. Sa voix douce et assurée contraste avec son physique. Le voyageur est surpris de ce qu'il ne s'empresse pas de couvrir son visage devant un étranger, coutume pourtant bien établie chez les Hommes bleus. Il a le crâne chauve et bossué, le visage asymétrique, un long nez et de grandes oreilles écartées. En outre, il est affligé d'une cyphose ; bossu, autrement dit. Il porte sans doute une quarantaine d'années. Le méhariste fait mine de ne pas être troublé par l'aspect repoussant du personnage. Toujours est-il que de lui, il obtient confirmation qu'il se trouve bel et bien dans l'Oasis au baobab. De se le faire confirmer lui apporte un grand soulagement, ce qu'il choisit de cacher de son mieux à son interlocuteur. Il doit être très attentif pour bien comprendre le boscot, dont la langue maternelle est probablement le berbère, qui parle ce qui lui apparaît être un mauvais arabe.

La petite société qui habite l'Oasis au baobab a une histoire bien singulière, apprend le voyageur. Il y a cinquante ans, les habitants d'une autre oasis, située à deux cent cinquante kilomètres plus au sud, furent atteints d'une mystérieuse maladie. Toutes les femmes donnaient naissance à des enfants difformes. Cette particularité de leur communauté servit de prétexte à une tribu guerrière pour accaparer

leur palmeraie fertile. Chassée de son oasis, la population, frappée par le malheur, alla fixer ses pénates beaucoup plus au nord, dans la première oasis inhabitée qu'elle rencontra, et qu'elle appela l'Oasis au baobab. Il y a vingt ans, les habitants de l'Oasis constituaient une communauté composée d'une soixantaine de personnes. Ils ne sont plus que douze.

L'homme au dos contrefait, chef de ladite communauté en voie de disparition, est manifestement content d'avoir un visiteur. Pendant que ce dernier et son nouvel ami se rendent au village, avec le chien qui agit en éclaireur, il fait bienheureusement les frais de la conversation. Le voyageur parvient, au moment où son guide se racle la gorge, à glisser une question sur le maître des dunes. Oui, bien sûr, celui à qui il s'adresse connaît le maître des dunes, qui vient à l'Oasis deux ou trois fois par année.

L'Homme bleu conduit l'étranger à l'endroit où sont établis les autres membres de sa communauté, à qui il le présente bientôt. Tous se font un devoir de se présenter.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

Une fois de plus, le pérégrinant s'étonne de ce qu'on ait eu vent de sa venue ; du moins, il a l'impression que c'est le cas. À voir le grand sourire de ces gens, il a le sentiment qu'on le prend pour quelqu'un d'autre, pour un bienfaiteur. Ce groupe d'oasiens compte trois enfants, quatre adolescents et cinq adultes. Cinq de sexe féminin, et sept de sexe masculin. Tous et toutes sont infirmes. À l'exception de trois ou quatre, leur infirmité se présente sous la forme d'une déviation de la colonne vertébrale à convexité postérieure. Cela ne les empêche pas d'avoir l'air plutôt heureux. Les enfants s'approchent du voyageur, à cette heure assis en tailleur sur le sol pour boire le thé en compagnie du chef et de deux de ses acolytes, dont l'un est un nabot, mais pas bossu.

On invite bientôt le voyageur à prendre un repas avec le groupe. L'invité éprouve une drôle de sensation. Il se laisse distraire par le visage déformé de ses vis-à-vis, et ce, au point de perdre une partie de leurs propos. Il n'arrive pas à faire semblant qu'il n'est pas gêné par leurs difformités. Il doit consentir un effort important pour se concentrer sur les yeux de ses interlocuteurs, que par ailleurs il trouve particulièrement beaux.

Il y a au moins une décennie, lui apprend-on, tous les habitants du lieu, de moins en moins nombreux, ont décidé d'abandonner le centre de l'Oasis pour se regrouper à l'extrémité ouest, tout près d'un oued. Les deux maisons aux murs chaulés qu'ils habitent maintenant sont de briques en argile mélangée à de la paille.

Après le repas, on invite l'étranger à visiter le Jardin zoologique. Ils partent à pied. La moitié de la population de l'Oasis participe à la petite randonnée. En douze minutes, ils arrivent devant une clôture. On ouvre une barrière, et tous pénètrent dans l'enclos. Le nouveau venu y aperçoit de nombreux animaux, dont plusieurs qu'il n'a guère vus depuis longtemps, et d'autres qu'il n'a encore jamais croisés depuis son arrivée en Afrique. Ceux qu'il voit, à cette heure devant lui, sont d'abord des addax, des antilopes capables de résister à des conditions de vie extrêmes, et dont la physiologie s'apparente à celle du chameau. On apprend au visiteur qu'il n'y en a plus en liberté dans le désert algérien. Ensuite, le pérégrin aperçoit des gazelles aux cornes annelées, ainsi que des mouflons à manchettes, provenant, eux, des escarpements du massif du Hoggar. Il y a aussi des serpents dormant dans des cages, dont des vipères à cornes.

Dans d'autres sections du jardin, on peut observer des varans du désert, ainsi que des lézards qui se laissent chauffer la couenne au soleil ; des fennecs, aussi appelés renards des sables, aux oreilles disproportionnées, et qui se nourrissent d'insectes et de rongeurs. On voit aussi des gerboises et des lièvres, de même que des damans, semblables à des marmottes. S'y trouvent aussi divers types d'oiseaux, dont le moula-moula, un joli traquet noir et blanc qu'on surnomme le compagnon du voyageur et qui grappille les miettes de repas lorsque les nomades du désert lèvent le camp ; des bruants ; des tourterelles ; des spécimens de la pie-grièche, de l'amarante masqué au cou et au ventre rouges, et du capucin bec-d'argent. Enfin, la ménagerie est en outre la résidence d'un couple d'autruches et de quatre chameaux, de deux oryx, antilopes aux longues cornes effilées comme des sabres, ainsi que d'un petit troupeau de zébus qui procurent aux oasiens viande et lait. Le zoo est de part en part traversé par l'oued où coule une eau claire et fraîche.

Le nabot, dont le regard ne semble pas particulièrement bienveillant au voyageur, est le gardien du lieu. Au terme de la visite, il invite le pérégrinant à entrer dans l'édicule rudimentaire qui s'élève

près de la barrière. Deux étroites fenêtres au ras du plafond éclairent une longue table, selon toute vraisemblance maculée de sang à peine séché, et qui occupe presque toute la place. Elle est jonchée d'ossements et de carcasses d'animaux. Un essaim de mouches s'agitent sur ces restes et autour. Une hache et des couteaux de toutes tailles gisent parmi les macabres morceaux. Une odeur de putréfaction flotte dans la sombre pièce. Le violon d'Ingres du nabot, apprend le voyageur, c'est l'étude des animaux ; plus précisément l'anatomie animale. Depuis des années, l'homme compare le squelette de tous les animaux du désert qu'il parvient à capturer ou encore, qu'il achète de certains nomades qui font halte à l'Oasis au baobab. Il dissèque plusieurs spécimens d'une même espèce, et en trace minutieusement la configuration sur papier. Pour prouver ses dires, il sort d'un tiroir de secrétaire en bois, non sans manifester un sentiment de fierté, une pile de grands cartons sur lesquels sont représentés des squelettes d'animaux. Un travail d'artiste, sans conteste. Le méhariste revoit alors en pensée un dessin anatomique de Léonard de Vinci, *L'Homme de Vitruve*, qui représente les proportions idéales du corps humain.

Parmi les cartons, le voyageur avise soudain un dessin qui le laisse ébaubi : celui d'un ange aux ailes déployées. L'Archange Jibril, nul doute. De plus, l'une des ailes du personnage est blanche, et l'autre noire. Le visiteur entend bien interroger, plus tard, le gardien du zoo à ce sujet. Ce dessin le trouble profondément.

Avant de quitter la place, le nabot demande à son interlocuteur de bien vouloir signer le Livre d'or posé sur le petit secrétaire. Avant de s'exécuter, le pèlerin tourne au hasard quelques pages du grand registre pour voir les signatures précédentes. Il a la surprise d'y trouver celles d'un certain nombre de personnalités bien connues du monde politique et artistique, européennes et étatsuniennes. Le gardien, heureux de l'effet que ces signatures ont sur le visiteur, lui explique que ce n'est pas son modeste jardin zoologique qui attire ici toutes ces célébrités, mais bien le baobab d'à côté.

Ah ! Le fameux baobab. Il existe donc vraiment, se dit en lui-même le voyageur.

Avant de retourner aux habitations de la petite communauté, on conduit ce dernier à l'arbre millénaire. Le pérégrinant est tout de suite subjugué par le baobab en fleurs. Celles-ci, comestibles, ont de grands pétales fripés qui n'éclosent que la nuit. Un arbre imposant, non pas

tant par sa haute taille que par la dimension de son tronc et de ses branches. Ce spécimen mesure une vingtaine de mètres de hauteur, tandis que son tronc a une circonférence d'environ 30 mètres. C'est un être vivant qui en impose comme peut en imposer un éléphant. Cependant, ce qui impressionne davantage le voyageur, c'est la singulière atmosphère qui règne autour de cet arbre. Cette impériale plante ligneuse est incontestablement nimbée d'une aura.

On lui explique que cet arbre est leur arbre à palabres, et que c'est justement les vertus magiques de celui-ci, qu'on surnomme *arbre magique*, *arbre pharmacien* ou *arbre de vie*, qui attirent certains illustres gens du monde occidental en mal d'exotisme et de sensations fortes. Comme il peut retenir des quantités phénoménales d'eau dans son bois, jusqu'à 140 000 litres pour la saison sèche, on l'appelle aussi *arbre-bouteille*. Le fait que ses grosses ramures, surtout quand il n'est pas en fleurs, aient l'allure de racines à l'envers, on le nomme encore *arbre à l'envers* ou *arbre sens dessus dessous*. C'est encore l'*arbre à palabres* par excellence. De sa pulpe acidulée et riche en antioxydants, on peut faire un jus, de la confiture et même de la bière. Et comme les singes l'aiment autant que les humains, on lui a attribué l'appellation de *pain de singe*. Elle est surtout riche en vitamines et en calcium : deux fois plus de calcium que le lait, et six fois plus de vitamine C que l'orange. Les graines torréfiées des fruits du baobab remplacent le café, sans oublier qu'on peut en extraire une huile utile en cuisine et pour la confection de produits cosmétiques. Il y a encore les racines des jeunes plants qui peuvent se manger comme des carottes. Cet arbre africain, selon les saisons et le site géographique, est visité par les chauves-souris, les oiseaux, les lézards, des singes, et même par les éléphants ; et en tout temps par nombre d'insectes.

À la noirté, le pérégrinant s'installe sur le toit-terrasse de l'une des deux humbles maisons pour y dormir. Ses pensées vont du dessin de l'Archange Jibril au baobab, en passant par la table ensanglantée où gisent, entremêlés, morceaux de cadavres d'animaux, couteaux et hache.

—*Maydjan*, monsieur le visiteur.

Dessus sa couche, le voyageur ouvre les yeux sur la voûte d'un ciel où brillent encore, mais faiblement, les étoiles. Il lève la tête, et a la surprise de voir là, à deux pas de lui, sur le toit plat de la modeste demeure où il a choisi de dormir, celui qui vient de lui adresser la parole en un mauvais arabe, et qu'il reconnaît de suite : le nabot. Que peut-il bien faire là ? Le jour n'est pas encore levé. Le pèlerin se met en position assise, puis répond mécaniquement, la voix pâteuse :

— *Maydjan.*

Il s'apprête à lui demander pourquoi il vient le rencontrer de si bon matin, lorsque son matinal visiteur lui explique qu'il l'invite à venir avec lui à son petit sanctuaire.

— Sanctuaire ? s'étonne le voyageur en se frottant les yeux.

— Oui, vous savez, ma cahute où je dissèque des animaux.

Avant que le pérégrin n'ait le temps de lui formuler quelque commentaire, l'autre s'esbigne après lui avoir dit :

— Je vous attends en bas.

Le voyageur réfléchit. Il pousse un soupir, se lève, se vêt. Ne pas aller rejoindre cet étrange Homme bleu au regard vitreux et trouble n'est assurément pas une option envisageable. Il ne peut pas se permettre le luxe d'être en mauvais termes avec ses hôtes. *Et puis, j'en profiterai pour lui poser une question à propos de son carton de dessin représentant l'Archange Jibril*, se dit le voyageur... Advienne que pourra !

— Venez, monsieur le visiteur, dit le bout d'homme à l'étranger qui vient de sortir de la petite maison.

Ils cheminent côte à côte et coitement sur un sol poussiéreux, cependant que le voyageur finit d'assujettir son tagelmoust sur sa tête.

Ils arrivent bientôt audit sanctuaire du responsable du Jardin zoologique, féru d'anatomie animale. Ce dernier pousse la porte en bois. Un essaim de mouches s'échappe par l'ouverture, en même temps qu'en sortent des miasmes putrides qui assègent les narines du voyageur. Celui-ci fait un pas de recul tout en se bouchant le nez, mais le nabot, qui lui met une main dans le dos, le pousse littéralement pour qu'il entre en premier, ce que le visiteur trouve éminemment déplaisant.

— Entrez ! Entrez ! s'exclame l'Homme bleu au moment où le soleil jette ses premiers rayons sur la palmeraie.

Quand son invité est à l'intérieur, le nabot franchit à son tour le seuil de la petite habitation où règnent des odeurs fétides et une ambiance morbide, puis referme la porte derrière lui. Il reste dedans le gourbi autant de mouches qu'il en est sorti, sinon davantage. Le jour pénètre timidement par les deux étroites fenêtres oblongues aménagées au ras du plafond. Le maître de céans amateur de charcutage ne juge pas bon d'allumer l'électricité, et l'unique ampoule de la place, vêtue de nombreux fils d'araignée, reste morte au-dessus de la table de dissection. Cependant que le voyageur songe à prendre la tangente sans demander son reste, et alors qu'il doit chasser les mouches qui pénètrent sous son taguelmoust par l'ouverture qui laisse voir son nez et ses yeux, le rire satanique de son hôte le fait sursauter. Celui-ci lui montre la table où sont étalés divers membres animaux, qui n'étaient pas tous là la veille. La plupart sont dépiautés et couverts de mouches : pattes, têtes, queues, troncs sans tête, chairs à vif en décomposition. Du sang frais, telle une nappe, recouvre presque l'entièreté de la longue table au plateau fait d'étroites planches. Visiblement, l'anatomiste du sanctuaire a trimé dur la nuit durant.

Le voyageur, qui n'en peut plus de respirer l'air nauséabond de la place, fait deux pas en direction de la porte. Au moment où il tend la main vers la poignée, il entend un *flassshhh* ! puis voit sa main, sa propre main soudain se détacher de son poignet, puis choir sur le sol poudreux. Il se met à hurler de douleur en même temps qu'il enserre de sa main valide le poignet qui pisse le sang. Il n'en croit pas ses yeux, crie de tous ses poumons, incapable de croire à ce qui lui arrive, cependant qu'il aperçoit la hache plantée dans le battant de la porte. Il est sur le point de défaillir.

— Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! rigole le nabot diabolique.

La bouche béante d'étonnement et d'incompréhension totale, les yeux en larmes, le méhariste porte son regard sur son sadique agresseur, lequel se remet à rire comme un bossu.

— Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

L'étranger, qui en a les jambes coupées, tombe en défaillance sur le sol empoussiéré.

Il revient à lui lorsqu'il éprouve une brusque sensation de froid à la tête. On lui a ôté son chèche, et son visage dégouline d'un clair liquide... Le nabot vient de lui balancer un grand seau d'eau sur la tête. Le bout de son avant-bras lui élance atrocement et sent le roussi... Il

découvre qu'une corde rêche d'alfa lui enserre le poignet, d'où le sang ne coule plus. Le nabot à l'âme malévole lui a brûlé la blessure de son poignet tranché ! Le mutilé est assis sur une chaise à laquelle il est lié par des attaches d'alfa, au bon bout de la table. Comme s'il était une huile conviée à un banquet où les viandes rouges et saignantes sont à l'honneur.

Il ferme les yeux, dégouté, et tente de comprendre ce qui lui arrive tout en reportant son attention sur son poignet tranché qu'il voudrait caresser des doigts de sa main valide attachée à la chaise. Il est à nouveau la proie d'un étourdissement.

Floussshhh !

Son tortionnaire vient de lui balanstiquer un autre seau d'eau à la figure.

— Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !...

Le nabot s'approche maintenant de sa victime avec une grande écuelle en aluminium, qu'il tient par les orillons. Il la laisse choir sur la table, devant le voyageur. *Floc !* Voyant ce qu'il y a dedans, l'estropié a un haut-le-cœur. Malgré lui, il dégobille dans le récipient, dessus sa propre main coupée...

— Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

Le visiteur entend encore le rire démoniaque de son tortionnaire, qui vient de sortir du gourbi en refermant la porte derrière lui. Pour quoi faire ? Que peut-il bien, nom d'un chien, vouloir fourbancer encore, ce sanguinaire bourreau ?

Le pèlerin voudrait s'essuyer le menton, mais ses deux avant-bras sont liés de part et d'autre de sa chaise. De vives douleurs pulsatives à son poignet tranché, dont la chair a été grillée par le feu, lui font sourdre de nouvelles larmes aux yeux. Un vrombissement de nuées de mouches emplit l'unique pièce du sanctuaire, mal éclairée par les deux petites croisées rectangulaires au haut de deux murs. Mais comme le soleil a maintenant amorcé sa course vers son zénith, il fait maintenant plus clair à l'intérieur. C'est seulement à cette heure que le voyageur remarque qu'il n'y a pas seulement que des mouches sur les morceaux de chair sanguinolente dessus la table, mais aussi des asticots. Par moments, il se retient de respirer, par crainte d'aspirer ces miasmes méphitiques répandus dans toute la pièce, et de s'empoisonner les poumons.

Ne pouvant pas ne pas songer à quitter ce lieu maudit, le pérégrin tente de se défaire de ses liens, mais c'est perdre sa peine. Il est contraint de secouer sans cesse la tête pour chasser les mouches qui viennent atterrir sur ses sourcils, ses joues, ses lèvres, ses narines et ses oreilles. Il est trop affaibli pour pouvoir même faire glisser sa chaise vers l'arrière ; il craint, d'ailleurs, de tomber à la renverse s'il tente de le faire. Un rire sardonique lui fait savoir que son tortionnaire revient. La porte s'ouvre sans ménagement, et le nabot entre, en effet, avec un cageot dans les mains. Il s'est habillé à l'occidental. Outre le haut-de-forme dont il est coiffé, il a enfilé une chemise blanche couverte par une redingote, et son col est orné d'un nœud papillon. Le voyageur entend des murmures, puis constate qu'il y a tout un populo stationné devant la porte, impatient de pénétrer dans le sanctuaire de l'anatomiste. Le maître des lieux se tourne vers eux en levant une main, paume en avant, puis rugit :

—Attendez !

Pendant que l'Homme bleu va déposer le cageot sur le petit secrétaire supportant le Livre d'or, le pèlerin contemple ces gens qui sont attroupés devant la porte ouverte, sidéré de voir qu'il ne s'agit aucunement de Femmes ou d'Hommes bleus. Visiblement, ce sont des Occidentaux, la peau claire de leur visage et leur habillement l'attestent. Il y a dans le tas, à la grande surprise du prisonnier, des têtes qui lui sont familières. Des touristes ? Tous tiennent dans leurs bras et devant eux une chaise droite en bois...

Le nabot, le Livre d'or entre les mains, se place dans l'encadrement de la porte, dont la face intérieure du battant, pour lors invisible, est toujours ornée de la hache funeste, sous laquelle est une traînée de sang. Il ouvre le grand livre aux signatures, puis explique en vociférant à son groupe d'invités :

—Vous prendrez votre couvert avant de vous asseoir à la table ! Les couteaux et les fourchettes sont dans le cageot à main gauche en entrant !

Il fait une courte pause pour consulter une page du Livre d'or, cependant qu'on entend l'irritant et l'incessant zonzonnement des mouches. Enfin, il crie, tout en levant son haut-de-forme avant de le remettre en place :

—Brigitte Bardot !

Les gens qui sont au premier rang s'écartent, et Brigitte Bardot fait son apparition. Ça ne peut pas être un sosie, songe le voyageur, elle est trop ressemblante. La célèbre actrice française franchit le seuil du sanctuaire, jette un regard amène au nabot, va docilement quérir un couteau et une fourchette, puis installe à un bout de la table sa chaise, sur laquelle elle pose sa noble personne, face au voyageur. Elle est souriante, semble trouver tout naturel d'être attablée devant de la charogne couverte de mouches et de petits vers blancs, et reposant sur le plateau en bois d'une table couverte de sang à demi séché.

— John Wayne ! aboie le maître de cérémonie, tout en levant son haut-de-forme qu'il remet ensuite en place.

Et le célèbre acteur étatsunien de faire son entrée, lui aussi avec sa chaise, de se choisir un couteau et une fourchette dans le cageot, et d'aller s'asseoir à la gauche de Brigitte Bardot. Les deux se saluent d'un petit coup de tête, l'air éjouï.

— Dalida ! brame le nabot, encore une fois en levant brièvement son haut-de-forme.

Et la chanteuse française d'origine italienne de pénétrer dans le Saint des Saints à son tour, de prendre elle aussi ses outils, et de s'installer avec grâce à côté de John Wayne. Petits signes de tête des trois célébrités, sourires attendris.

— Roger Moore ! mugit l'anatomiste en répétant le même manège que précédemment.

Le fameux acteur britannique va lui aussi sagement cueillir une fourchette et un couteau dans le cageot, puis va prendre place à côté de Dalida, l'air parfaitement à son aise.

— Fernandel ! gueule le nabot.

Et ce dernier d'appeler ainsi une à une toutes les vedettes qu'il a invitées à venir faire bombance avec lui.

— Louis de Funès !

— Alfred Hitchcock !

— Marilyn Monroe !

— Charles Chaplin !

Le fier nabot somme toutes ces vedettes à venir partager avec lui sa sanguinolente ventrée. Toutes sans exception sont un jour venues dans ce coin perdu du Grand désert au cours des années précédentes afin de pouvoir se ressourcer dessous la ramure du baobab fameux de par tout l'Occident, cet arbre aux vertus magiques, dont les effluves

envoûtants, aux dires de certains, ont sur les visiteurs les mêmes effets régénérateurs que la fontaine de jouvence ; et toutes ont alors signé le grand Livre d'or.

— Charles Bronson !

— Jeanne Moreau !

— Jacques Brel !

— Gilbert Bécaud !

— Luis Mariano !

— Charles Aznavour !

Ce cauchemar va-t-il finir par finir ? se demande le voyageur, dont les deux bras sont à cette heure ankylosés, ce qui a l'avantage d'engourdir en même temps la vive douleur à son poignet coupé.

Le gaguesque cérémoniaire va ouvrir un tiroir du secrétaire, duquel il extrait des bavettes blanches. Il passe ensuite derrière chacun des convives, et la lui met avant d'en attacher une soigneusement à son cou en disant :

— *Maydjan*, suivi du nom de la vedette, à quoi celle-ci répond correctement : *Maydjan*.

Il met également un bavoir au cou du voyageur, qui grimace tout ensemble de colère, de douleur et de dégoût, comme si de rien n'était, sauf qu'il ne lui dit point *Maydjan*. Une fois cette précaution prise, le fantasque nabot soulève son haut-de-forme et s'écrie :

— Attention... À vos marques... Bouffez !

Et alors, c'est la grande bouffe. Comme si les morceaux de membres d'animaux écorchés et encore dégoulinants de sang étaient des mets exquis, les invités, qui toutes les dix secondes doivent chasser les mouches qui leur disputent leur bouffetance, s'empressent d'en choisir un, de le mettre dans leur écuelle, de se découper des parcelles de chair rouge qu'ils portent ensuite goulûment à leur bouche avide.

Pendant un moment, le voyageur malade, le visage pâle, et qui bat involontairement des paupières, n'entend plus que les *mium mium* des festoyeurs, en même temps qu'un lugubre bruit de mastication et celui du vrombissement des mouches. Les banqueteurs ont tous du sang qui de leurs lèvres coule sur leur menton. Le captif en a le cœur barbouillé.

Ce pendant, le nabot, avec en main une espèce de vièle sortie de nulle part appelée *imzad*, se met à jouer et à brailler d'une voix fausse quelque poésie touarègue au moment précis où l'un des convives, ce-

lui qui a une main coupée dans son écuelle en aluminium, pour la deuxième fois vide son jabot dans son écuelle :

*Femmes d'Ouhet et de Teroûrit
Dieu ! Qui désormais vous fera des vers ?
Akrembi est assis là-bas au pied d'une dune
Son méhari est accroupi, il s'est assis à son ombre
Après l'avoir saigné aux veines du chanfrein.*

Le lendemain, le voyageur ne peut se retenir de retourner au baobab. Il y retourne seul, en espérant ne pas rencontrer le nabot ce matin, du moins pas avant de s'être lavé l'esprit des scènes cauchemardesques, horribles et grotesques qu'il a vues dans son affreux songe nocturne. Mécaniquement, il tâte son poignet droit, comme pour s'assurer que sa main y est toujours rattachée. Quand il pénètre dans l'ombre du vénérable arbre en fleurs et au fût démesuré, il sent de suite des vibrations lui parcourir le corps. Il a le sentiment qu'il s'apprête à vivre un moment exceptionnel. Il en est tout ébaudi et ensemble fiévreux. Il palpe le corps massif de l'arbre de vie. Il en fait le tour en laissant glisser la paume de ses mains sur l'écorce, dont il sait qu'elle a des vertus fébrifuges. Les fibres de son fruit servent à confectionner des sacs, des paniers et des cordes. On a également expliqué au pérégrin que sa pulpe est antidiarrhéique, et que l'on peut préparer des décoctions antipaludiques avec la feuille, qui sert également de fourrage pour le bétail. Avec les cendres de la coque du fruit, on fabrique du savon, tandis que le pollen de ses fleurs permet de confectionner de la colle.

Le méhariste s'assoit ensuite, le dos appuyé contre le tronc, puis se croise les jambes comme un yogi. Enfin, il s'absorbe dans une méditation. Il reste assis là, rentré en soi, paupières closes, pendant au moins une heure. Immobile comme une souche, il aspire les bienfaisantes effluences exhalées par les fleurs et l'écorce de l'arbre envoûtant. Il se laisse imprégner par les fluides subtils et nourriciers qui s'en dégagent. Il donne le temps au baobab de dynamiser, grâce à son influx magnétique, sa conscience et son âme, comme un circuit électrique recharge une pile. Quand il sort de ce long recueillement, il a l'impression d'avoir mué mentalement, d'être plus léger, d'être un

homme nouveau, tel un serpent après la mue. Il rit intérieurement de lui-même pour avoir eu l'idée de vérifier s'il ne lui était pas poussé des ailes pendant sa méditation... Pour lors, les doutes qu'il entretenait sur l'utilité d'entreprendre sa quête en lointaine contrée sont disparus. Il élude, cependant, la difficulté que continue de lui poser la définition ou la nature de cette quête. Jouissons du moment présent, plutôt. A-t-il jamais été plus serein que maintenant ?

Il se rend à l'oued, où il ôte son taguelmoust, s'abreuve au cours d'eau, se rafraîchit le visage, puis toute la tête. Qu'est-ce qu'elle est bonne, cette eau ! Sans les arbrisseaux, arbustes et plantes ligneuses qui s'élèvent de ses deux bords rapprochés et qui forment des auvents, elle risquerait de s'évaporer à fur et mesure que s'étire le jour. Puis le voyageur retourne au baobab où il reprend sa position assise.

Un bruit de pas.

L'étranger tourne la tête.

— *Maydjan*.

— *Maydjan*.

— *War idja harate, tenemert*.

Le responsable du zoo, le nabot, s'assoit en face de lui. Il a apporté de quoi manger. Le pèlerin doit faire un effort pour ne pas voir en cet Homme bleu le personnage sadique qui l'a tourmenté pendant son cauchemar de la nuit dernière. Pour briser le silence qui suit l'arrivée de l'homme affligé de nanisme, il s'enhardit à lui demander comment il en est venu à dessiner un ange sur l'un de ses cartons. Le nabot lui révèle que l'ange apparaît systématiquement à l'Oasis du baobab la veille de l'arrivée du maître des dunes. Le voyageur est tout ouïe. Son interlocuteur lui précise que, lors de ses visites, l'ange a coutume de stationner, les ailes grandes ouvertes, au-dessus de l'arbre à palabres millénaire. Voilà un renseignement qui donne au voyageur de quoi cogiter pendant longtemps.

Cette nuit-là, ce dernier élit d'aller dormir aux côtés du baobab, à l'intérieur de sa bulle ensemble protectrice et régénératrice.

La nuit suivante aussi. Ainsi que d'autres. Il lui plairait, une fois, de dormir auprès de cet arbre aux propriétés magnétiques toniques pendant, non pas quarante nuits, mais pendant mille et une nuits...

Un soir qu'il se trouvait une fois de plus près du baobab, il reconnaît un bruit feutré, aérien, qui lui était devenu familier ; celui d'un lourd battement d'ailes. Une lumière éclaire alors l'arbre millénaire, comme un formidable projecteur. Le voyageur se met debout, puis s'éloigne de plusieurs pas pour contempler l'Archange Jibril qui fait halte au-dessus de l'arbre magique, les ailes éployées. De sa droite, comme à l'accoutumée, jaillit la lumière blanche qui enveloppe l'arbre majestueux en pleine floraison. Après quelques minutes de ce vol stationnaire, l'être céleste meut ses ailes et disparaît.

Le jour d'après, le maître des dunes arrive à l'Oasis au baobab. En voyant le voyageur, il esquisse un sourire, lui dont le visage reste d'ordinaire impassible. Il s'approche du jeune étranger qui, un jour non lointain, lui a rendu visite au Pays des dunes, et l'embrasse.

— Je suis heureux de te voir en forme. Très heureux, en vérité.

Le pérégrin sourit à son tour. Il a le sentiment d'être atteint par les mêmes effluves magnétiques aux côtés du maître des dunes que sous la ramure du baobab paré de fleurs. Dès sa toute première rencontre avec cet Homme bleu, il s'est senti bien, attiré par sa prestance, sa tranquillité, la sûreté de ses gestes, par une manière de mystère qu'exsude sa personne et dont il a le sentiment qu'il conduit à l'infini. Le personnage exerçait et continue d'exercer sur lui de l'ascendant. Au jour d'aujourd'hui, le voyageur se sent davantage en mesure de capter les effluences subtiles qui s'exhalent du maître des dunes, plus digne de les recevoir, ose-t-il croire.

À la tombée du jour, le maître Touareg l'aborde, deux épaisses couvertures sur l'épaule, ainsi qu'un gros livre dans la main.

— Si tu veux, mon frère, nous allons converser sous la ramée de l'arbre à palabres.

L'étranger ne demande pas mieux. Il prend l'une des couvertures que lui tend le sage Touareg. Il est ému. C'est la première fois que l'éminent personnage l'appelle *mon frère*. Comme cet homme ne parle jamais pour ne rien dire, il veut y voir une raison d'être optimiste, pour ne pas dire une intention ou un dessein. Ils s'assoient, chacun sur sa couverture, près du tronc du baobab. L'Homme bleu du Pays des dunes dit alors en français :

—Pendant qu'il fait encore clair, je vais te lire quelques passages de mon livre, si tu veux bien.

—Bien sûr, accepte le méhariste.

Comme il l'avait fait la première fois à l'Oasis au pressoir à olives, le Touareg lui lit des passages écrits dans sa langue maternelle, qu'il traduit ensuite en français. Après environ quarante-cinq minutes de lecture, il place un signet à la page qu'il vient de lire, et referme l'ouvrage à la reliure en cuir. Il ne cherche aucunement à savoir ce que pense son interlocuteur de ce qu'il vient de lire. S'adressant à lui en arabe, il lui dit :

—Nous sommes contents de toi. Nous avons été favorablement impressionnés par ton endurance, par ta persistance et ta ténacité.

Ce *nous* du maître des dunes n'échappe pas à son interlocuteur. À la place de qui est-il mis ? Il est plus certain que jamais que l'Homme bleu évoque, ici, les Initiés de son peuple.

—Le désert, selon notre façon de voir les choses, exige de ses habitants qu'ils lui ressemblent. Il les préfère claustraux et érémitiques. Un peu chameaux, quoi.

Et le Touareg d'ébaucher un sourire, encore une fois une attitude peu courante chez lui.

—Nous avons besoin, poursuit-il, de personnes à la fois faisant preuve d'autarcie intellectuelle et capables de solidarité avec leurs semblables, qui possèdent une force mentale redoutable, et qui soient douées d'une patience héroïque, qui sachent résister avec équanimité aux privations, qui soient foncièrement confiantes en l'avenir et surtout, qui comprennent qu'elles ont la responsabilité de parachever leur être profond, et qui, encore, démontrent de la constance dans leur engagement à se surpasser.

Voilà tout un programme, se dit le voyageur. Chercher à ressembler à ces sages Hommes bleus, qui sont en nombre restreint et qui semblent avoir percé le mystère de l'existence humaine, ne sera pas une sinécure. Sur ces entrefaites, un Touareg surgit de la pénombre avec un seau à la main. C'est le marmouset, gardien du zoo. Sur un plateau en cuivre martelé, il apporte le nécessaire à la dégustation de thé.

—*Tenemert*, lui lance le maître des dunes.

Le nabot sourit à l'étranger, qui le salue d'un signe de tête, et le voilà parti. Il aura reçu des consignes du maître des dunes : de la

discrétion et de la diligence. Ou peut-être cet homme du Pays des dunes n'a-t-il aucun besoin de formuler expressément de telles directives, que toute sa personne ou son empire naturel sur autrui incite ses interlocuteurs à agir de la sorte à son égard. Avec promptitude et dextérité, le grand sage prépare le feu dans une petite excavation du sol prévue pour cet usage, près du tronc du baobab. Le pèlerin l'observe en silence, tout en se plaisant de le voir exécuter des gestes rituels millénaires avec une grande économie de moyens. Une fois leurs verres emplis de thé, le maître reprend la parole.

— Dans la hiérarchie de la communauté des Hommes bleus, il y a plusieurs degrés qui mènent aux abords du cercle restreint des Initiés. J'ai mis moi-même beaucoup de temps à atteindre l'ultime degré, à devenir un Initié et un guide. Mais tous les Initiés ne sont pas nécessairement voués à devenir guides. Par ailleurs, quand on accepte d'être initié, on est en quelque sorte appelé à être perpétuellement soumis à des épreuves initiatiques, et ce, même quand on a franchi ladite ultime étape. Notre guide suprême est l'Archange Jibril, qui t'a fait l'honneur, n'est-ce pas, de se montrer à toi à quelques reprises déjà.

Le voyageur hoche doucement la tête en signe d'assentiment. Cet Homme bleu est donc au courant de ça... Dans sa tête, les mots : *Notre guide suprême est l'Archange Jibril* résonnent comme un écho. Sa respiration s'est accélérée. Par ailleurs, il ne peut s'empêcher de se sentir petit devant le défi qu'on l'invite à relever. Aura-t-il assez de cœur pour mener sa quête jusqu'au bout ?

La soirante est bien installée quand le maître et le disciple boivent le dernier verre de leur boisson sucrée. Par la suite, ils s'étendent sur le sol en s'enroulant chacun dans son épaisse couverture.

Le pérégrin se dit qu'il a un très grand plaisir à entendre la voix de son maître. Après avoir eu cette pensée, il sourit. Il vient de lui revenir à la mémoire le souvenir d'une photo ancienne... ou était-ce un dessin ?... où l'on voit un petit chien en position assise, la tête légèrement penchée devant le cylindre du premier phonographe, visiblement l'oreille aux aguets, et portant la légende : LA VOIX DE SON MAÎTRE. La voix du maître des dunes, elle, est à la fois douce et énergique. Il a l'élocution facile, et s'il ne cherche pas ses mots, c'est que ce qu'il conçoit bien s'énonce clairement et que les mots pour le dire lui arrivent aisément. Les paroles de cet Homme bleu plein de sagesse sont comme une berceuse pour le voyageur. Aussi, comme ce

dernier n'a guère sommeil, il aurait aimé l'entendre encore davantage discourir avant de se coucher. Or, comme si le maître lisait dans ses pensées, il se remet à parler, sans changer de position. Il est en verve, et parle d'abondance. Le disciple se laisse griser par la voix du guide. Il éprouve un sentiment d'euphorie, ce qui le mène à formuler une drôle d'idée dans son esprit... Le thé de tout à l'heure était-il plus que du thé ? À moins que ce sentiment d'exaltation ne soit causé par les effluves rayonnants qui s'exhalent du vénérable baobab...

Peu avant l'aube, le maître des dunes se tait, puis se lève. Le voyageur dresse la tête, mais l'Homme bleu le prie de rester sur place et de dormir. Après quoi, il dépose sa couverture sur celle dont son disciple est couvert, puis s'en va.

Quelques heures plus tard, le méhariste est réveillé par l'arrivée du gardien du zoo, qui apporte avec lui des victuailles et de quoi boire. Décidément, on a reçu ordre de mitonner l'étranger. Le nabot affirme tout de go, sur un ton sentencieux :

— Quand le maître des dunes choisit quelqu'un, il se fourvoie rarement. Sa réputation de guide n'est pas surfaite.

— Il m'aurait donc *choisi*, d'après vous ?

— Assurément. Nous l'avons su avant même votre arrivée, car il nous l'avait fait savoir par le truchement d'un messenger.

Le visiteur médite longuement ces paroles. Il craint, une fois de plus, qu'on ait surestimé sa valeur, de ne pas être à la hauteur, de céder sous la pression face à l'ampleur du défi que se prépare, nul doute, à lui imposer le maître. Certes, il a conscience d'avoir fait de grands progrès depuis le début de ses pérégrinations investigatrices ; ne comprend-il pas mieux en quoi consiste, justement, ce qu'il appelle sa quête ? Ce après quoi il court ? Il appréhende d'avoir à prendre une décision irrévocable trop tôt, alors qu'il ne serait pas encore assez mûr. N'aurait-il pas besoin de plus de temps avant de s'engager dans une voie périlleuse au bout de laquelle il aurait à subir quelque mutation irréversible ? Mais, comme par définition l'avenir est inconnaissable, un délai pourrait-il y changer quoi que ce soit ? Le souhait d'un délai n'est-il pas un faux-fuyant ? La marque de qui manque de cœur ? Faire preuve de poltronnerie ? Est-il celui qui veut apprendre à nager,

mais qui remet toujours à plus tard sa décision de plonger dans l'eau sous prétexte qu'il attend d'être mieux préparé? Le choix qui s'offre à lui, au fond, n'est-il pas entre continuer de vivoter, comme il le fait depuis toujours, et de vivre à plein, ce qui suppose de consentir à prendre des risques et à braver l'inconnu? Puis il se dit que ce qui est inconnu pour lui ne l'est sans doute pas du maître des dunes. Or, s'il a foi en cet homme remarquable, il devrait comprendre que le risque à assumer est un risque calculé. Il doit tenir pour acquis qu'une fois son choix arrêté, il découvrira en lui les ressources nécessaires pour gagner son pari.

Il passe les quatre nuits suivantes à écouter son maître, sous le baobab. La cinquième et la sixième nuits, il se sent autorisé à lui poser des questions. Pour la première fois qu'il passe la soirée et la nuit en compagnie de son mentor à la belle étoile sous la ramée du vénérable arbre à palabres, un vrai dialogue s'instaure entre eux. Enfin, la septième nuit, le novice, à cette heure plus à l'aise face au sage Touareg, se surprend à parler comme il ne l'a jamais fait. En langue arabe, de surcroît. Et le guide ne craint pas de se tenir coi. Il arbore le sourire satisfait de qui a obtenu l'effet souhaité : son élève s'ouvre à lui avec candeur.

D'une chose l'autre, le voyageur finit, en effet, par lui raconter sa vie. Ce faisant, il a de-ci de-là l'étrange impression que le maître des dunes était déjà au parfum de ce qu'il a vécu avant sa venue en Afrique. Peut-être a-t-il déjà été le confident d'autres pérégrins occidentaux comme lui, en quête de réponses à leurs questionnements existentiels? Le pèlerin fait part à son guide du jugement qu'il porte sur sa propre vie, sur la vie en général, sur ses angoisses, sur ses doutes, sur ses moments de désenchantement, sur ses aspirations profondes, sur ses regrets... Il lui confie également son désir d'aller plus loin, d'aller à l'essentiel, de voir au-delà des apparences, en même temps que sa peur d'aller trop loin et d'être trop pressé, son appréhension de ne pas savoir distinguer l'essentiel de l'inessentiel, de trouver plus commode, tout bien considéré, de se satisfaire des apparences...

PARTIE V

Le pérégrin, élève du maître des dunes, fait ses adieux à la petite communauté de l'Oasis au baobab. Il rayonne d'un singulier enthousiasme. Son méhari, apparemment plein d'allant lui aussi, ne rechigne pas à se remettre en route. Le pèlerin va effectuer un autre périple en solitaire qui le mènera une autre fois au Pays des dunes. Comme convenu avec son mentor, il restera là un mois entier. Complètement seul. Sa mission : se tâter, épilucher ses aspirations, sonder ses motivations, ausculter ses inclinations, puis méditer sur la proposition du maître des dunes d'entamer, sous sa direction, une longue démarche initiatique qui, s'il répond aux attentes, le rapprochera du Cercle des Initiés des Hommes bleus.

Au sortir de l'Oasis, un bruit réitéré retentit dans les airs. Avant même de lever la tête, le voyageur comprend qu'il s'agit de l'Archange Jibril. Il aperçoit, en effet, au-devant de lui, les deux grandes ailes du pérégrin céleste qui disparaissent rapidement de sa vue. L'étranger sourit. Considérant l'immensité sablonneuse, il lance sur un ton de défi balzacien :

— Désert, à nous deux, maintenant !

Au-dessus de sa tête, l'azur du ciel est clair, rien pour bloquer les cruels traits ardents de la boule de feu qui règne comme sur un trône dans le ciel. Inlassables, intarissables, prodiges de leur énergie, ces rais ignés accablent impunément chaque particule de l'atmosphère, tout corps matériel ; ils pénètrent la couche désertique et pourchassent l'inanimé et ensemble l'animé. Or, cet astre aux armes imparables, des hommes et des femmes le défient continuellement dans cette contrée, grâce à leurs chameaux, leurs vaisseaux du désert. Aujourd'hui, le pérégrin se laisse porter par son animal de bât, les deux pieds croisés sur son encolure, la tête enveloppée dans son chèche blanc, dont le long tissu, tel un bandage, lui barre le visage, pour ne laisser que les yeux à découvert. Aucune concession à faire au féroce soleil du désert. Le blanc de la tunique du voyageur repousse la brûlante lumière qui choit pesamment du ciel torride.

Deux heures sont maintenant passées depuis que le pèlerin a quitté l'Oasis au baobab. Il avance sur le sable d'un erg. Le chameau, avec sa patience incarnée, chemine au ralenti, mais d'un pas régulier et remarquablement sûr. Balloté sous les secousses sympathiquement houleuses de sa monture, le conducteur contemple l'étendue sablonneuse qui gondole au-devant de lui. Une légère crampe à l'estomac l'invite à grignoter quelque aliment. Il se retient d'y répondre, car il veut traverser complètement l'erg avant de faire une pause.

Le temps coule, monotone, et les petites dunes à l'aspect quasi velouté, vues de loin, continuent de surgir à l'horizon. Le voyageur a l'impression d'avancer sur un immense tapis roulant, de se mouvoir sans progresser. Ses pensées baguenaudent tantôt, tourbillonnent tantôt, grosses des événements déterminants des dernières semaines.

Le bruit des pas de son chameau le ramène à la réalité. Sa monture pénètre maintenant dans une zone où abonde la pierraille. Les dunes sont déjà loin derrière. Satisfait, le méhariste ordonne à son chameau de baraquier. L'animal obtempère diligemment, en pliant d'abord les pattes d'en avant. Le conducteur descend de son perchoir en usant du cou en arc de cercle de la bête comme d'un marchepied. Ses naïls ne le protègent que partiellement du sable brûlant. Il s'empare de sa gourde et boit. Modérément. Il déroule ensuite une longue section de son chèche avec laquelle il s'éponge le front et la nuque. Il remet en place son écharpe, puis fait quelques pas sur le sable pour se délier les muscles des jambes. Enfin, il mange deux morceaux de galette de semoule et quelques dattes, puis boit une gorgée d'eau avant de se remettre en place sur l'ouïg de sa selle cruciforme. Le reg, encore plus étendu que l'erg qu'il vient de franchir, présente une surface plane et pierreuse qui mène jusqu'à l'horizon, tapis de roche éclatée.

Le pérégrin et sa brave monture se remettent en route. Leur ombre donquichottesque finit par s'allonger démesurément sur le sol rocailleux : tombe le jour. Alors, l'étranger s'arrête et installe le bivouac pour la nuit. Il soulage le chameau de sa selle, d'une grosse sacoche en cuir, de couvertures et de la *djebira* emplie de victuailles et d'ustensiles divers. Il sourit à la perspective d'une bonne *kessera*, galette d'orge, et d'un bon thé chaud. Car pour une fois, il a tout ce qu'il faut pour s'en concocter un pendant son excursion.

À la fin du repas, il s'assied dans la position du yogi et sirote prudemment sa bouillante infusion parfumée à la menthe. La boisson

le vivifie. Il tient son verre translucide entre l'index et le pouce, tantôt de la main droite et tantôt de la main gauche, pour éviter de se brûler les doigts. Apaisé, il pose un regard affectueux sur son chameau. Jadis, le corps de cet étrange animal et en particulier la gibbosité de son dos lui paraissait d'allure baroque, grotesque ; à cette heure, il trouve une beauté certaine à cet imposant quadrupède. Il sait que cet animal devient agressif lors de la période du rut. Il en a vu se disputer une femelle. Comme le chameau peut ouvrir ses mâchoires aux canines recourbées plus largement que les autres ruminants, il est capable d'engloutir presque dans leur étau la tête entière de l'adversaire. Il arrive, dit-on, que leurs morsures soient fatales.

Le méhariste contemple la ligne de l'horizon, où le soleil vient de disparaître comme une pièce de monnaie dans la fente d'un petit cochon rose. Il déroule son taguelmoust. Il fait bon. La chaleur est devenue douce. Pourquoi ces instants de félicité sont-ils toujours éphémères ? Pourquoi faut-il pâtir de si longues périodes d'un mal à l'âme avant que de pouvoir goûter ces parcelles de béatitude passagère ? Par ailleurs, en cette paisible vesprée, le voyageur se dit que la formidable odyssée cyclique des galaxies fuyant dans les apparents vides de l'immensurable cosmos, que cet extraordinaire périple des astres innumérables, que la révolution des planètes, que l'éternelle ronde de la Terre autour du soleil et que la rotation de notre planète, que tout ce fantastique et colossal engrenage est à son service à lui, simple pérégrin solitaire perdu dans un reg saharien, et qu'il lui permet, en cet instant même, de jouir provisoirement d'une véritable paix intérieure.

Il dort depuis deux heures, bien enveloppé dans sa tunique sur laquelle repose une couverture. Sur sa mince natte d'alfa, il a étendu une autre couverture, son plaid, avant de s'y étendre. Mais cette fois-ci, contrairement aux nuits précédentes, la température est restée plutôt élevée. À moins que cela ne soit dû à des facteurs physiologiques... Il écarte de lui la couverture. Dans son demi-sommeil, il lui semble détecter une présence à ses côtés. Il ouvre les yeux. D'abord, il ne distingue rien. Appuyé sur un coude, il scrute l'obscurité. Il est alors pris d'un léger étourdissement. Son ouïe perçoit un bruit. L'oreille aux aguets, il distingue maintenant le son sourd, celui d'un tambour, qui va s'amplifiant. Son battant se met à galoper. Il finit par se demander s'il ne confond pas battements de cœur et roulements de tambour... Il lui semble à cette heure que c'est le cas, car les battements de tambour

disparaissent, en effet, et il reconnaît nettement les pulsations de son palpitant agité.

Il s'allonge à nouveau sur le dos. Il ferme les yeux, puis commence de s'ensommeiller lorsqu'il sent comme une douce lumière s'installer sur ses paupières. Il ouvre des yeux ébaubis sur les lieux, qui baignent dans une suave et blafarde clarté. L'étranger se met sur son séant. Autour de lui, une sorte de vapeur d'eau s'élève du sol. Une agréable brise lui frôle la peau du visage. Doucètement, le brouillard devient plus opaque. Le solitaire pérégrin, maintenant coutumier de toutes ces sortes de prodiges, se plaît dans cette chaleureuse enveloppe lumineuse. Mais, brusquement, éclate une détonation de tambour ; le pèlerin porte instinctivement les deux mains à ses oreilles. Il reste aux aguets, mais le bruit insolite ne se répète pas. Il éprouve de nouveau l'agréable sensation d'être protégé comme un fœtus dans la veloutée maternelle. Il ne distingue plus rien autour de lui ; la brillance du blanc nuage de coton l'oblige à fermer à demi les yeux.

Il observe alors, devant lui, le mouvement fugitif d'une lueur bleue. Mais elle s'évanouit vite, de sorte qu'il se dit qu'il l'a peut-être imaginée. Il s'allonge une nouvelle fois et clôt ses paupières. Qu'est-ce qui pourrait bien avoir provoqué cette vision hallucinatoire ? Qu'a-t-il mangé ? Qu'a-t-il bu ?

Commençant de frissonner, il tend la main et tâtonne pour ramener à lui la couverture, mais ce faisant, ses doigts ne rencontrent que sable et cailloux. Il relève les paupières, et constate que le phosphorique nuage a laissé place à l'obscurité. Il se redresse alors, se lève, puis se rend compte, confondu, qu'il est nu. Il fait quelques pas sur le sol faiblement éclairé par les lueurs des étoiles et pousse un soupir de soulagement quand il bute contre ses affaires. Il trouve ses allumettes. Il en allume une et inspecte les lieux à la lueur vacillante de son bâtonnet lumineux. La vue de son chameau le rassure ; il n'est pas en train de... songer, il est bien dans la réalité. Sauf que... sauf qu'il est nu, et qu'il est certain de s'être couché sans avoir ôté sa tunique, comme d'habitude...

Il se rhabille, songeur, puis se recouche avec le vague sentiment d'avoir vécu une nuit semblable auparavant.

Derechef au Pays des dunes.

Le méhariste s'est conditionné à l'idée de n'y prendre que des repas frugaux. C'était sans compter avec la prévenance du maître des dunes. Celui-ci, en effet, a pourvu l'habitation d'un petit magasin de provisions : dattes séchées, galettes de mil et de semoule, navets, gerbes de menthe, tomates et melons. En outre, dans son ancienne chambre trône une guerba en peau de chèvre pleine d'eau. La vénérable demeure troglodytique est telle que le voyageur l'avait laissée, à un détail près : on a ajouté, hors du vaste puits circulaire, une sorte de table supportée par de gros, mais courts piquets. Y repose un bac fait de pierre cimentée, long et large de deux mètres, et profond d'un mètre. L'étranger en soulève le couvercle d'alfa tressé serré, et constate que le réservoir est plein d'eau. Le méhari n'a pas à s'inquiéter ; ni le méhariste, au demeurant.

Deux semaines passent, paisibles. Puis une troisième.

Ces lieux ne rappellent au pèlerin que de bons souvenirs. Il a tout loisir de faire des excursions, de préférence de prime matin pour éviter de se faire cuire par le soleil torride. Ce pays de dunes est moins désolé qu'il n'y paraît au premier abord. Le premier animal que le voyageur aperçoit est une gerboise. Une étrange petite souris qui reproduit le kangourou dans sa façon de se déplacer. Elle possède une longue queue, se tient souvent à la verticale et avance par sauts. Quelques jours plus tard, le pérégrin surprend un gros lézard, réplique miniature d'un animal ancien. Ce type de lézard est un prédateur de la gerboise. Mais pour l'instant, le reptile est fasciné par un insecte qu'il vient de découvrir : un grillon de deux centimètres de long, dont le dos est aplati et triangulaire. Le pèlerin ne pensait jamais pouvoir observer de visu, dans son milieu naturel, cet insecte, dont il a été mis au fait de son existence dans un documentaire télévisé il y a de ça de nombreuses années.

Cette petite bête a trouvé une solution très originale au problème de la rareté de l'eau en contrée aride. Aux derniers feux du jour, elle grimpe patiemment, alors que les grains roulent sous ses pas, au sommet d'une butte de sable. Là, elle s'installe sur un versant, mais tout près de l'arête du faite, tête en bas. La nuit durant, elle reste là sans bouger, immobile comme une photo. Aux lueurs de l'aube, la nature la récompense pour sa peine. Le changement de température provoque une condensation de l'air ; une vapeur aqueuse vient à couvrir son

corps, de fines gouttelettes de rosée finissent par se former sur son dos, chitineux et arborant la forme d'une flèche pointant vers la tête. La position inclinée de l'arthropode, en vertu de la loi de la gravité, fait glisser les microscopiques gouttelettes vers le bas, jusqu'à la tête, puis jusqu'à la bouche. L'insecte n'a plus qu'à s'abreuver !

À jour faillant, à l'ombre de la paroi, le voyageur ôte son taguelmoust et commence de préparer son repas. Bientôt, il s'installe en tailleur, l'échine appuyée au mur du puits dans les parois desquelles sont aménagées les pièces de l'habitation, face à sa théière fumante. Il déguste son thé sucré en réfléchissant au chemin parcouru depuis son départ de son Québec natal, puis à la prochaine étape, qui s'annonce aussi difficile qu'exaltante. Il fait ensuite un grand effort de concentration, et scrute les profondeurs de son être. Il tente de démêler les motifs avoués ou non avoués de son voyage au long cours, se creuse le cigare pour découvrir vers quel but ultime il tend, quelles sont les aspirations profondes qu'il cherche à combler... Il se rend bien compte que sa détermination à poursuivre plus avant cette aventure signifie un adieu définitif à son pays et aux siens.

Quelques jours encore, et la retraite du pérégrin au Pays des dunes prendra fin.

Quand il se couche dans sa chambre troglodytique, le rideau tiré, il laisse son imagination échafauder des hypothèses, toutes plus farfelues les unes que les autres, sur les rites d'initiation qu'on va bientôt lui imposer. Il se rassure à la pensée que son guide, lors de ces épreuves, sera le maître des dunes. Enfin, il l'espère ardemment. Appesanti par le sommeil, il finit par dormir serré jusqu'à l'aube.

Un charivari le réveille alors brusquement. Sidéré, puis perplexe, il se lève et repousse le rideau. Une douce lumière l'enveloppe et s'engouffre dans sa chambre, comme l'eau d'un canal à l'ouverture des vannes d'une écluse. L'habitation de son mentor est envahie par des Hommes bleus ! Le troglodyte ébaubi se demande s'il dort encore. Les Touaregs, le visage presque entièrement masqué par un taguelmoust, défilent à la file indienne devant l'ouverture de sa chambre sans tourner la tête vers lui, même lorsqu'il se place dans l'encadrement. Ils grimpent lestement à l'échelle de corde, et un à un disparaissent. Des

hennissements fusent là-haut, des imprécations sont lancées ; on dirait les préparatifs à un assaut guerrier, à une razzia. La théorie des intrus ne tarit pas. Le point d'origine de ce long défilé d'Hommes bleus est l'une des chambres pratiquées dans le mur de l'habitation circulaire, à quelques mètres de la chambriote du voyageur. L'allure pressée des Touaregs, leur air fébrile, ainsi que leur takouba au fil tranchant qui leur pend à la ceinture, encouragent le témoin à se tenir coi.

Enfin, le dernier Homme bleu de la colonne disparaît au haut de l'échelle de corde. Le pérégrinant se risque alors à aller jeter un coup d'œil dans la chambre d'à côté. Elle est vide et, apparemment, ne possède pas de seconde issue. Le voyageur s'empresse ensuite d'aller à l'échelle de corde pour la gravir à son tour. À l'avant-dernier échelon, alors qu'il pose ses mains sur le sol, il s'arrête pour contempler discrètement le spectacle qui s'offre à son regard. L'un après l'autre, il voit trois Hommes bleus enfourcher un cheval. Ils vont diligemment se joindre aux dizaines d'autres cavaliers qui font galoper en cercle leur monture. La poussière soulevée par les sabots des animaux compose un immense nuage circulaire, blanc, puis jaunâtre, qui reste comme accroché au sol. Une cacophonie de bruits, hennissements et coups de sabot assourdit les oreilles du spectateur médusé. Ce dernier se retourne quand, dans son dos, il sent le souffle d'un vent chaud. Au même moment, le fond de la demeure du sage Touareg s'illumine. Sur le sol et au milieu du puits, l'Archange. Ailes éployées, il entreprend sa lévitation. Les rayons de lumière que projette son aile droite éblouissent le voyageur. Quand l'apparition se trouve à une hauteur d'une vingtaine de mètres au-dessus de l'habitation du maître des dunes, elle va se placer au-dessus de l'anneau de poussière blanche, qui à cette heure enveloppe les cavaliers bleus et leurs montures. Et l'anneau accélère comme eux son mouvement giratoire.

Alors, la nuée de poussière s'arrache de la surface désertique, aspirée qu'elle est par le mouvement ascendant de l'Archange. Elle finit par enrober l'entité, elle-même illuminée, en ne laissant plus voir qu'un point lumineux haut dans les airs. Ce point se confond un instant avec une étoile, avant de disparaître complètement.

Le calme retombe sur le Pays des dunes. Le voyageur n'entend plus que les déblatètements de son chameau, qu'il considère avec soulagement. Après avoir été témoin d'un spectacle si étrange, il se réjouit, en effet, à la vue de son fidèle chameau, être concret et bien

ancré dans la réalité, de voir qu'il n'a pas été aspiré lui aussi vers le ciel. Pendant qu'émerge le soleil à l'horizon et que l'obscurité de la nuit s'enfuit, l'étranger redescend l'échelle de corde, puis va explorer plus méthodiquement la mystérieuse chambre d'où sont sorties ces dizaines de Touaregs. Il allume une bougie. La pièce est à peine plus grande que sa chambriote... Il en examine les murs, allant jusqu'à les tâter, comme s'il s'attendait, ainsi, à faire jouer quelque mécanisme secret. Au terme de son examen, il peut affirmer qu'il n'existe absolument aucune ouverture dans la chambre, hormis celle qui lui a permis d'y pénétrer. Las comme s'il arrivait d'un long voyage, il regagne son gîte, et s'étend sur sa couche.

En principe, sa retraite au Pays des dunes prend fin dans deux jours. Au cours des dernières semaines, il a aligné, à l'entrée de sa chambre, de petits tas de terre sèche en guise de calendrier.

Il déplore qu'on ne lui ait pas laissé d'instructions précises pour l'après-retraite. Le maître des dunes viendra peut-être le chercher. Ou enverra quelqu'un. Ou, mieux encore, il viendra se joindre à lui. Mais à bien y penser, il ne lui a rien promis de tel. Du moins, pas explicitement... Une nuit, sous la ramure du baobab, il s'en souvient maintenant, le Touareg lui a indiqué qu'il était important d'apprendre à gérer l'incertitude, à vivre parfois dans l'ambiguïté, à apprivoiser le doute. Le doute n'est-il pas source de création ? L'ami du philosophe ? C'est l'occasion de mettre en pratique cette philosophie de vie si commode et reposante pour le moral, adoptée par les gens d'ici : le *carpe diem* du poète latin Horace, c'est-à-dire, *mets à profit le jour présent, découvre ton content dans le seul fait de vivre*.

Un autre matin au Pays des dunes.

Le temps coule lentement. L'après-midi, le pérégrin reclus dans les dunes a des fourmis dans les jambes. Il décide de faire une autre promenade à pied dans les alentours, tout en guettant l'éventuel retour du maître de céans. Le paysage de dunes ne lui révèle rien de particulier, aujourd'hui. Il faut dire que ses pensées d'âme esseulée le rendent aveugle à toute chose. D'humeur chagrine, il rentre bientôt au bercail, et va confier ses états d'âme à son chameau. Pour une fois, la bête lui semble compréhensive. Il l'emmène à l'abreuvoir. Elle aussi, pour autant qu'il puisse en juger, commence à avoir des fourmillements dans les pattes. En un mois, elle n'a eu droit qu'à trois petites excursions dans les dunes. Le pérégrin s'en veut de l'avoir négligée.

À la soirante, il mangeotte, pour la première fois sans prendre le temps de se faire un thé. Il retourne bientôt, sans conviction, à sa petite caverne platonique aménagée dans la paroi de l'habitation du maître des dunes, et s'y pagnote. Au cours de la nuit, il se réveille à deux reprises, alors qu'il croit s'entendre appeler par le maître des dunes.

Deux jours plus tard, malgré ce qui avait été convenu, le pérégrinant est toujours seulet. Se pourrait-il qu'il eût mal enregistré les paroles du sage Touareg à propos de la durée de sa réclusion consacrée à un travail d'introspection ? Ah ! Il s'est probablement trompé dans le comptage des jours. Et puis, bien sûr, un mois, en soi, ça n'est pas précis, vu que tous les mois ne contiennent pas le même nombre de jours... Il se fait du mouron futilement, n'a pas la sagesse horacienne de vivre dans l'instant présent. Ses exhortations ne lui servent de rien, car le voilà qui se demande : se pourrait-il que, pour une quelconque raison, on ne puisse venir le chercher ? Dans ce cas, il n'y aurait pas lieu, pour lui, d'attendre qui ou quoi que ce soit, et il n'aurait qu'à tirer pays *hic et nunc*...

Il cogite là-dessus en se promenant péripatétiquement, à la manière d'Aristote, autour du vaste puits creusé dans un sol friable et servant de retraite au maître des dunes. Partir de suite ou rester ? Voilà la question. Sa rumination est ponctuée par les grognements de son chameau. Au terme de quatre ou cinq tours alentour de l'habitation troglodytique, revenu à la hauteur de son chameau, le voyageur s'arrête. Alors, courageusement, il tranche le nœud gordien de son balancement coupable en prenant la décision de faire patatrot, de mettre les voiles. Dès lors, il retrouve sa bonne humeur, heureux de s'être enfin montré à lui-même capable de faire preuve d'esprit d'initiative. Fébrile, il organise les préparatifs du départ. Il va retourner à l'Oasis au baobab, et ce, sans se donner campo, sans s'arrêter, chemin faisant, à l'Oasis au pressoir à olives. La route sera longue et, partant, les risques de dévier du trajet, grands ; mais sa détermination n'est pas moins grande.

Il prend tout de même soin de bien se pourvoir en eau et en provisions de bouche.

Adieu, dunes ! À Dieu vat ! Et fouette, cocher !

PARTIE VI

La fin d'après-midi du troisième jour de voyage, le pèlerin voit poindre à l'horizon sud un homme sur sa monture. Ça n'est qu'au moment où les deux chameaux opèrent leur jonction que le pèlerin reconnaît en cet autre méhariste solitaire... Le maître des dunes ! Du coup, le voyageur éprouve un sentiment de honte et ensemble une joie intense. Il se fait l'effet d'être un déserteur, ou encore un dégonflard... Mais c'est le soulagement de revoir son maître qui l'emporte, d'autant plus que l'accueil de ce dernier est visiblement attentionné.

Ils mettent pied à terre.

Sourires et salamalescs.

Ils adoptent la traditionnelle manière de se saluer, par une carresse des paumes de la main. Heureux d'avoir enfin un interlocuteur, le ci-devant reclus est tout langue avec son guide. Le sage Touareg, qui ne s'enquerra aucunement de la destination du voyageur, dont il n'avait cependant pas manqué de voir le sac de victuailles bien rempli et appendu à la selle de son chameau, tient pour acquis que son disciple est partant pour subir l'initiation qu'il lui a proposée. Il lui apprend d'emblée qu'ils vont passer la nuit sous la tente, à un campement établi à dix kilomètres plus au sud.

Les étoiles les plus vaillantes sont déjà à leur poste dans le ciel quand les deux hommes arrivent à destination. Trois tentes fichées dans le sable forment un triangle. Leur toile s'agite sous l'action d'un fort vent. C'est le *checheli*, explique le guide. Les méharistes font baraquier leur chameau en synchronie. Deux Hommes bleus qui s'expriment en langue touarègue viennent les accueillir, tandis qu'un autre vient chercher les montures. Pendant qu'ils se saluent en se frottant la paume des mains, d'autres hommes, puis deux femmes sortent des abris portatifs. On salamalesque au milieu de l'agora triangulaire, puis on invite les nouveaux venus à pénétrer dans l'une des trois tentes.

Une femme à la chevelure de jais vient au-devant d'eux. Ses cheveux, enduits d'une substance brillante, sont en partie tressés. Elle porte un long châle sur une tunique blanche, et arbore maints bijoux aux bras, aux mains et au cou. Des traces de khôl sur les paupières et les sourcils trahissent un souci de coquetterie.

Une odeur agréable chatouille les narines des arrivants ; bientôt, tous sont conviés à de fraternelles agapes ; des mets chauds, doux au palais, qui réconfortent l'estomac du voyageur. Son guide délaisse un instant la langue touarègue pour lui expliquer en français que ce plat de farine de mil, auquel on a ajouté, avant de le faire cuire dans l'eau, du lait, du beurre, du fromage de chèvre et des dattes, se nomme *bé-chéna*. On leur sert aussi des tomates, des carottes, des fèves. Pour finir, l'étranger se régale d'un gros morceau d'un gâteau de semoule.

Les palabres ponctuées d'éclats de rire n'ont pas cessé pendant leurs franches lippées. Les Hommes bleus sont encore plus volubiles quand on leur sert le thé. Ces gens du désert semblent naturellement heureux. Semi-nomades, ils ont pour habitat un milieu inhospitalier et, à première vue, impropre à l'établissement et au développement de communautés humaines. Au fil des générations, ils ont cependant apprivoisé leur écosystème, en ont exploité les richesses cachées, s'en sont fait un allié, et ont su adapter leur habillement, entre autres, au climat désertique. De plus, ces Touaregs ont développé des coutumes et des stratégies qui leur permettent de résister aux assauts ponctuels des tempêtes du désert. Ils possèdent deux atouts : le chameau et l'oasis. La convivialité est portée haut dans l'échelle des valeurs de ce peuple. Ils savent, à la faveur d'une expérience pluricentenaire, que les contacts humains respectueux sont source de paix durable.

Une bonne partie des palabres se déroule en langue touarègue. Le voyageur donnerait cher pour mieux connaître cette langue. Voilà une tâche à laquelle il lui faudra s'atteler sans délai : l'apprentissage du tamasheq. L'arabe, qu'il maîtrise couci-couça, ne suffit plus. Un retour sur les bancs d'école s'impose pour apprendre la langue bleue.

Une fois le thé saturé de sucre versé de très haut dans des verres en verre, les deux Hommes bleus rejoignent l'hôtesse au fond de la tente, alors que le voyageur reste seul avec son mentor. Ils sont assis à l'indienne sur un immense tapis multicolore où dominent le rouge et le jaune. Pendant un long moment, ils sirotent sans mot dire leur boisson sucrée, contents d'être là, ensemble, tout simplement, satisfaits d'être au monde... Puis ils composent le programme du lendemain : tôt le matin, quand l'horizon se colorera de pourpre et de jaune, ils reprendront la route, direction sud-ouest.

Depuis deux jours, le maître des dunes et son élève cheminent côte à côte sur une steppe où poussent des graminées et des touffes d'alfa. Chemin faisant, ils aperçoivent quelques lézards, une vipère et deux antilopes mohorrs au ventre blanc. Jadis, longtemps après l'arrivée des Garamantes, ancêtres des Hommes bleus, ces immenses étendues sablonneuses étaient perpétuellement sillonnées du nord au sud, du levant au couchant, par les intrépides chevaliers du désert. Les us et coutumes de ces hommes, dont les vêtements teints à l'indigo finissent par colorer la peau en bleu, ont été bousculés quand le nord du continent vit déferler sur lui d'autres peuples conquérants. Malgré eux, inexorablement, de nomades qu'ils étaient, ces lointains ascendants des Touaregs sont devenus au jour d'aujourd'hui semi-nomades, et même sédentaires. Par contre, leur sagesse millénaire a été jalousement préservée comme une arche d'alliance, transmise de génération en génération, grâce au Cercle des Initiés.

Un vilain checheli souffle depuis une heure. Il soulève le sable et entrave la marche des méharis. Le maître touareg, qui doit élever la voix pour se faire entendre, annonce au voyageur que dans une demi-heure, ils devraient atteindre une petite oasis où ils feront halte. Des rafales font zigzaguer la poussière et le sable entre les pattes des chameaux, comme une poudrerie de neige autour de la base de fûts de bouleaux. Dans cette région du désert, chaque bouquet de graminées, de la *marcouba*, par exemple, devient prétexte à la formation d'une butte de sable, tout comme quelques touffes de broussaille suffisent, sous d'autres latitudes, à faire naître un amoncellement de neige. La visibilité est à cette heure nulle. Une accalmie du vent dégage un moment une échappée, qui permet au voyageur d'y voir sur quelques mètres autour de lui ; il a alors l'agréable surprise d'apercevoir un palmier.

Les deux hommes s'arrêtent bientôt à un bouquet de palmiers dattiers. Ils font baraquier leurs chameaux, qu'ils laissent, malgré leurs grognements de protestation, à l'abri précaire des stipes que le vent tente de déraciner, et dont la chevelure est rudement mise à mal. À cause des bourrasques, les méharistes avancent péniblement sur le sable, jusqu'à une hutte de palmes se dressant de guingois, à l'air triste et fatigué, et aux murs fragiles qu'on dirait couverts d'un givre sale. Néanmoins, et en dépit des interstices entre lesquels le vent s'amuse à jeter des poignées de sable, tel un jeteur de sorts, la paillote reconforte

le pérégrin et son maître. La présence de cet abri les soulage du fardeau d'avoir à installer la tente de nomade que le Touareg transporte sur son chameau. L'oasis, naguère habitée, explique le guide, ne sert plus que pour les haltes des rares nomades qui continuent à fréquenter la région. À une époque guère lointaine, ce lieu de végétation miraculeuse en plein désert était régulièrement traversé par nombre de voyageurs. La petite oasis est maintenant à demi ensevelie sous une immense *barkhane*, une dune cornue qui, tel un glacier, progresse lentement, mais implacablement d'un mètre ou deux chaque mois.

Quand le Touareg verse la boisson sucrée dans les verres, la tempête est après mourir, et ses rugissements ne sont plus que des râles étranglés. Le grand sage en profite pour expliquer à son compagnon de voyage l'emplacement des divers villages touaregs qui constellent cette immense région du désert, allant de l'île Djerba au levant, jusqu'au-delà du massif du Hoggar au couchant et plus au sud. Pendant que le vent cesse peu à peu de rugir, le disciple a le droit à sa première leçon de *tamasheq*.

Par la suite, le maître des dunes prend dans l'une de ses sacoches son gros livre écrit dans cette même langue, et lit des passages à la lueur d'une chandelle en les traduisant en français à fur et mesure.

Le Touareg indique à son disciple que la halte est terminée.

— *Iyaw*.

Chacun enfourche sa monture.

À fur et mesure que son chameau avance, le voyageur est à même de constater que la *barkhane*, en effet, a déjà enseveli sous son épais linceul de sable en forme de croissant une bonne moitié de la petite oasis. De-ci de-là, sur le dessus de l'entassement de sable, il contemple un paysage inusité, d'où émergent quelques pathétiques palmiers dont on ne voit plus le tiers supérieur du stipe. En considérant les chevelures de ces palmiers, l'étranger songe à des têtes de suppliciés : vont-ils agoniser étranglés ou étouffés par l'envahissante *barkhane* ? Le désert est inflexible, a des sautes d'humeur *sui generis*, et n'est pas sans posséder ses moyens d'attaque. À l'orée de l'oasis, les chameaux traversent une large bande de sable piquée d'armoises, buissons ligneux qui, bizarrement, rappellent au voyageur, l'espace d'un éclair,

de lointaines parties familiales de cueillette de bleuets en pays adriennirlandois.

Il n'avait pas prévu que le trajet serait aussi long. À tort, en effet, il avait cru que ce serait l'affaire d'une huitaine ou d'une douzaine de jours. Mais les semaines s'écoulent, et les deux pérégrinants continuent de progresser, régulièrement, sur une étendue désertique qui, à cette heure, paraît d'une dimension infinie. L'étranger réfrène son envie de s'enquérir auprès de son maître du nombre de kilomètres qu'ils ont encore à parcourir. Il se dit que, si la durée du trajet avait importé, son guide lui en aurait parlé avant même le départ. Peut-être, d'ailleurs, que cette insouciance de son maître relative à la pertinence de connaître le nombre de kilomètres à parcourir fait partie du rituel de son initiation ; à quoi sert, en effet, de se soucier de la longueur d'un trajet ? Nul doute qu'un disciple doit accepter l'obligation d'apprendre à voir le quotidien et la vie en général selon un angle inhabituel, à modifier profondément sa manière de penser, à se forger une nouvelle mentalité, à contempler les choses sous un angle nouveau. À devenir un autre ? Sans doute.

En tous les cas, le voyageur ne se plaint pas, même si, les semaines passant, il éprouve encore l'envie de savoir, non sans s'en désoler, si le but de leur voyage est encore loin. Il serait malséant de jérémiader alors qu'il est en si bonne compagnie et que son maître, savant en toutes choses, lui transmet quotidiennement, lors de chaque halte et surtout, pendant les soirées, de nouvelles connaissances de tout ordre. Son vocabulaire touareg s'enrichit sans cesse et, à ce chapitre, le maître des dunes s'avère un pédagogue hors pair.

PARTIE VII

Le disciple et le maître se sont établis pour un séjour plus long que d'habitude dans cette oasis où ils se trouvent maintenant, surnommée l'Oasis au bel oued. Comme ils sont là depuis maintenant trois semaines, le voyageur a l'impression d'être redevenu sédentaire, et revenu à la civilisation. Cette espèce d'île parsemée d'un grand nombre d'arbres au long stipe et à la verte chevelure est grande et densément peuplée. On y pratique diverses cultures, celles de la luzerne, du millet, des haricots, du maïs, et d'autres encore. En ce qui a trait à la culture maraîchère, on y trouve oignons, carottes, navets, choux, fèves, piments... Y poussent aussi des arbres fruitiers, tels que le jujubier, le citronnier, l'oranger, l'abricotier, l'amandier, le grenadier, le figuier... On y élève bovins, ovins et camélidés. Prospère, l'endroit attire beaucoup de visiteurs et de commerçants de tous les points cardinaux.

Pour la première fois, le méhariste peut observer à loisir les coutumes d'une société touarègue, participer à sa réalité quotidienne. Il a des contacts suivis avec des enfants, des jeunes, des hommes, et même avec des femmes, plus libérées que leurs consœurs arabes. Les jeunes femmes touarègues non encore mariées jouissent en effet d'une grande liberté, ici, et ce, sur tous les plans. Depuis quelques jours, les unes réservées, et les autres quelque peu provocatrices, certaines acceptent de bonne grâce d'initier l'étranger à la fabrication de paniers tissés en jonc et au tressage de sacs et de nattes. Le pèlerin se découvre du talent pour la sparterie, ce qui a l'heur à la fois d'étonner ses professeuses et de les faire rire. Il connaît bientôt plusieurs des jeunes femmes par leur prénom. Safia, la plus assidue aux séances de travail où il participe à la confection d'objets en alfa et à partir de jonc, consent volontiers, de surcroît, à l'aider à améliorer ses connaissances de la langue touarègue.

Cette population d'oasiens a échappé à l'influence des Arabes, venus en conquérants s'établir en Afrique du Nord à partir du VII^e siècle. Chez les Oasiens au bel oued, la pratique religieuse est une affaire moins communautaire qu'individuelle. Seule une petite fraction du peuple suit les préceptes du Coran. Un nombre peu élevé de femmes portent le voile, et encore, à certaines occasions seulement. À

vrai dire, en ce lieu, ce sont plutôt les hommes qui, avec leurs taguelmousts, se voilent. Le tabou de la bouche est un phénomène qui ne manque pas de frapper d'étonnement le voyageur. Il s'agit d'un interdit qui est encore ancré dans les mœurs ; on trouve effectivement plutôt malséant, en particulier lors d'une première rencontre, de laisser voir sa bouche à des étrangers. On la couvre, donc, du taguelmoust.

Le pérégrin se lie d'amitié avec Bachir. Ce jeune gaillard touareg rieur et d'une gaieté licencieuse a le même âge que lui. Il est en outre dégourdi, plein d'adresse et un chasseur émérite. Il invite le visiteur, arrivé quand et quand le maître des dunes, à une partie de chasse. Le voyageur accepte, bien qu'il se sente mal à son aise à l'idée de voir de près un chasseur occire un animal. Le lendemain, dès potron-minet, avec deux amis de Bachir, ils s'éloignent d'une douzaine de kilomètres de l'oasis, là où se trouve une nappe d'eau souterraine à faible profondeur, et où poussent des plantes ligneuses, ainsi que des acacias et une végétation d'alfas et d'achebs. Seul le voyageur n'a pas d'arme. Une dizaine d'heures après leur départ, le quatuor est de retour à l'oasis avec le gibier convoité : une gazelle, que des experts ont vite fait de dépecer. S'ensuit un repas communautaire, qui tourne naturellement à la fête. La vie est belle, ici, songe le visiteur. À fur et mesure que s'écoulent les semaines, il se sent de moins en moins étranger dans cette communauté. La convivialité de ses hôtes est contagieuse. Il se sent plus humain en leur compagnie, plus solidaire, même, de toute la communauté humaine.

Il apprend que l'oasis est large de quinze kilomètres, et longue du double. Chaque jour, en compagnie de Bachir, il en quadrille une section. Ce faisant, il a un jour une surprise lorsqu'il rencontre des conifères, des pins et des thuyas. Ces derniers croissent sur une bonne portion de l'oasis ; on en extrait la sandaraque, une résine qu'on expédie à la lointaine Tozeur, dans le sud d'une Tunisie en mal d'indépendance, et qui sert à la fabrication de vernis. Il y a encore dans l'oasis le genévrier, qui fait le bonheur d'un petit groupe de marqueteurs de la place, qui confectionne des coffrets et des bibelots très prisés. L'olivier est également présent, de même que les inévitables palmiers dattiers. Un oued profond traverse le territoire d'outre en outre. Dans quelques semaines, explique Bachir à l'étranger, cette rivière à l'eau claire sera complètement à sec. Son lit se muera en une route fréquentée par des voyageurs à dos d'âne.

Le Touareg emmène ensuite son ami voir des carrés de culture aménagés à l'ombre protectrice d'arbres fruitiers. Le périmètre cultivé est délimité par un ourlet de terre et de pierraille; protégé du vent, du sable et des animaux par des *afregs*, haies de palmes entrelacées, attachées aux stipes des palmiers. On y cultive principalement des carottes, des navets, des melons, des tomates et des pastèques. Dans d'autres parties de la palmeraie, on trouve des noix de muscade, de la cannelle, du gingembre, du safran, du girofle, des poireaux et des citrons verts. On y plante parfois du tabac, que chiquent volontiers tant les femmes que les hommes.

Quand Bachir et le voyageur s'arrêtent à un endroit où il y a une habitation, une tapée d'enfants se constitue spontanément autour d'eux. La plupart ont la tête complètement rasée, à l'exception d'une touffe. Ces enfants ne viennent pas à eux par simple curiosité; ils se bousculent plutôt pour leur vendre qui des friandises, qui des galettes de mil, qui encore du khôl. Bachir, pince-sans-rire, décide d'acheter de ce sombre fard populaire dans l'oasis, et entreprend, au grand plaisir des loupis, qui se rapprochent pour ne rien manquer, de maquiller aussi sec le tour des yeux de son compagnon. Dans la région, plusieurs nomades se fardent de la sorte, autant par coquetterie que pour adoucir le reflet des rayons solaires lors de leurs méharées.

À la troisième expédition, le voyageur se familiarise avec le système d'irrigation, qui achemine l'eau de l'oued sur plusieurs kilomètres, et jusqu'aux extrémités de la palmeraie. Un réseau de *séguias* traverse ainsi l'oasis de part en part. Il s'agit de petits canaux de terre qui exigent d'être nettoyés régulièrement. Dans la palmeraie, de petits troupeaux de chèvres partagent de grands espaces avec des ânes et des moutons.

Ce soir, Bachir et son compagnon de promenade sont les invités du maître des dunes. Ce dernier leur sert de l'*açida*, une bouillie de farine d'orge et de miel grillée dans l'huile d'olive. Le voyageur, serein, content, laisse Bachir et le sage Touareg faire les frais de la conversation. Avant de prendre le thé, on se régale de dattes Deglet Nour. Les deux inséparables amis passent ensuite la soirée avec Safia et ses amies. Le méhariste éprouve un pincement au cœur à la pensée de ne plus revoir cette sympathique Touarègue qui l'a fait beaucoup progresser dans sa connaissance de la langue des Femmes et des Hommes bleus. Ou peut-être la reverra-t-il? Il part demain avec son guide pour

aller à la rencontre de diverses confréries touarègues, établies en diverses oasis éparpillées dans le désert.

Dernière nuit de l'étranger, donc, dans l'Oasis au bel oued.

Avant de s'endormir, il aime à penser que ces lieux bénis constitueront son porte-bonheur, et pendant la nuit, il rêve qu'il emmène Safia dans son imminent périple.

Le maître touareg et son disciple visitent un chapelet d'oasis. Et plusieurs semaines passent.

Maintenant, leur grande tournée dans les communautés touarègues s'achève et ils sont bientôt de retour à l'Oasis au bel oued. Comme ils arrivent à la noirté, ils se glissent dans les toiles après avoir brièvement parlé à quelques nuitards. Chacun est installé dans une habitation différente.

Au moment où le sommeil s'apprête à ensabler ses prunelles de son opaque poussière, le voyageur, roué de fatigue, à son propre dam n'arrive pas à dissiper un sentiment d'appréhension. Il se sent tout à coup très seul. Et vulnérable. Plusieurs pensées se forment dans son esprit, sous l'aspect d'interrogations. Se soumettre à ces épreuves initiatiques dont il sait bien peu de choses encore, est-ce vraiment ce qu'il souhaite ? Est-ce ce dont il a réellement besoin ? Sera-t-il à la hauteur ? Encore une fois, il appréhende de décevoir son maître, puis de suite s'en veut d'éprouver une telle appréhension en se souvenant de ce que lui a déjà dit son guide à ce propos : « C'est pour toi-même que tu entreprends une telle initiation, et non pour plaire à quelqu'un d'autre... »

De prime matin, il est réveillé par un formidable et horrible bruit.

Pendant une fraction de seconde, il croit venu le tohu-bohu de la chute des Temps. Ça n'est pourtant que le braiment d'un âne, tout proche. Son lugubre et puissant cri serait bien capable à lui tout seul de faire tomber les murs de Jéricho ou de réveiller les macchabées.

Quelques jours après leur retour dans l'Oasis du bel oued, le maître indique à son apprenti que le moment est venu de subir sa première épreuve : un jeûne en solitaire.

On fournit à l'initié un peu d'eau, trop peu, selon l'appréciation de ce dernier. Il devra attendre un signe avant de descendre de la col-

line où on le conduit à l'instant même. L'éminence se trouve à l'écart de l'oasis. Deux chameaux sont déjà scellés, dont celui du pérégrin. Un Touareg entre deux âges, qu'il voit pour la première fois, le cor-naque.

Au cours du trajet vers leur destination, les deux tentatives faites par le voyageur pour nouer conversation avec son taiseux accompagnateur tombent à plat. L'Homme bleu obéit peut-être à des directives du maître des dunes. Une fois au pied de la colline rocailleuse, son quiet compagnon de fortune s'en retourne tout bonnement à l'oasis, en ramenant les deux chameaux, sans tinter mot.

Laissé fin seul, sa lourde couverture en poil de chèvre enroulée sur l'épaule, l'étranger considère la hauteur de la colline qui lui barre l'horizon. Il jauge la raideur de la pente, la main en coupe-lumière. Le soleil est implacable. Encore davantage que d'habitude, semble-t-il au voyageur. Celui-ci pousse un long soupir de résignation, mais de suite se morigène intérieurement... Il n'est pas digne d'un disciple du maître des dunes d'entreprendre sa toute première épreuve initiatique dans une telle disposition d'esprit, avec une telle attitude dédaigneuse. Alors, il se dit qu'il a plutôt la chance d'entamer enfin ce qu'il désire depuis longtemps, et ce, par surcroît, sous la houlette d'un homme capable et savant comme le maître des dunes. Un peu de tenue, que diable !

PARTIE VIII

Un grand sac de provisions et de menus articles en main, une couverture sur les épaules, le pèlerin entame la grimpee de l'éminence au penchant pierreux, plutôt raide et parsemé de touffes d'arbrisseaux épineux. Après cinq minutes d'escalade, il sue déjà à grosses gouttes, et a une bonne pensée pour Sisyphe. Il décide de ménager ses efforts, d'agir en alpiniste du dimanche, car, après tout, rien ne presse. En franchissant une section tapissée de ronces et de chardons, il doit s'arrêter à plusieurs reprises pour s'extirper une épine du pied. Des sandales ne sont pas les chaussures les plus adéquates pour la grimpe. Les broussailles sèches finissent par s'espacer et laisser place à des touffes d'acheb, une herbe jaunie et recouverte d'une poudre sableuse. Le voyageur s'arrête un moment pour observer les fascinantes évolutions de deux gerboises qui s'éloignent de lui en sautillant. Plus haut, il fait fuir un impressionnant varan, qui paressait candidement au soleil.

Au faite de la colline, le grimpeur découvre, surpris, une large dépression de forme ovale où pousse une végétation relativement abondante. Il s'assoit pendant qu'il retrouve son souffle, et en même temps contemple la cuvette relativement profonde. Au centre, il distingue de petits arbres : des *talhas* aux longues épines acérées. Un peu partout, de l'alfa. De-ci de-là, de l'acheb. Une agréable odeur trahit la présence d'armoïse, une plante aromatique. De grandes plaques de roche rougeâtre affleurent en plusieurs endroits.

Tout ensemble réconforté par ces lieux au microclimat avantageux et contristé à la perspective d'être soumis à de longues privations, le méhariste se lève et descend dans l'entonnoir. Une fois au fond, il s'assoit à nouveau sur le sol, au pied d'un talha au tronc noueux et tourmenté. Il s'octroie une pingre gorgée d'eau qu'il extrait de sa gourde. Partiellement protégé par la mince ombre de l'arbre, il défait son chèche, cependant que sa respiration reprend son rythme normal. Le jeûne sera long, il le subodore. Mentalement, il tente de dresser une liste d'activités auxquelles il pourrait s'adonner, et qui lui permettraient de ne pas rester oisif, d'être moins tenté de compter les minutes qui passent. D'emblée, il écarte tout exercice exigeant une trop grande dépense d'énergie physique. La liste qu'il dresse alors, *in petto*, est bien courte. Il s'allonge sur sa couverture étendue par-

tiellement à l'ombre, puis juge sage d'attendre le déclin du jour avant d'amorcer une visite des lieux.

Une douce somnolence appesantit ses paupières.

Il est réveillé par un chatouillement suspect à l'une de ses chevilles. Il se dresse dare-dare sur un coude, puis d'un vif coup de pied propulse un gros scarabée loin de sa couche. L'insecte aurait pu être un scorpion, songe-t-il, en prenant un air bourru... À peu près revenu de son émoi, il s'allonge à nouveau. Au bout de dix minutes, il goûte les douceurs du sommeil.

Le soleil est sur le point de basculer hors la vue du solitaire jeûneur. C'est le moment d'explorer son nouvel habitat. Il se contente d'une courte visite, et revient bientôt à sa couche. Il ne tient pas à se faire surprendre loin de ses effets par l'obscurité. Il aurait dû entreprendre son inspection plus tôt. Bof ! Il aura tout son temps pour les excursions, il en est convaincu. Il installe donc son bivouac pour la nuit, là même où il a fait son somme.

Il n'a pas aussitôt fermé les yeux que surgit sur l'écran de la face interne de ses paupières l'image de la délicieuse Touarègue de l'Oasis au bel oued. Il aura donc la chance de passer la nuit en compagnie de la douce Safia. Ils font de conserve une longue randonnée à dos de chameau, en pleine noirté, dans la quiète plaine sablonneuse du Grand désert, doucement éclairée par de riantes constellations d'étoiles. Peu après, ils sont transportés comme sur un tapis volant des Mille et Une Nuits dans une oasis. Pris d'un fou rire, assis sur un tabouret, ils traient à quatre mains la même chèvre en s'éclaboussant les mains et les bras de lait. Ils cueillent des olives en faisant mine de se chamailler lorsque leurs mains cherchent à saisir les mêmes. Ils tressent des couffins en alfa. Ils jouent de divers instruments de musique. Ils se griment l'un l'autre en même temps, gauchement parce qu'ils sont secoués de rires incoercibles. Ils dansent sous les étoiles, puis consultent une voyante qui leur tient des propos optimistes. Ils dressent avec succès des chameaux sauvages, composent des poèmes et des chansons et chassent la gazelle de conserve. Ils se mettent plein la lampe des gâteaux au miel. Ils dorment sur la terrasse d'une haute, mais très haute maison blanche qui semble toucher la voûte constellée du ciel, la tour de

Babel. Ils se baignent dans les eaux chaudes du golfe de Gabès. Ils ne se parlent qu'en langue touarègue, se murmurent des mots doux à l'oreille, puis s'esclaffent...

À l'aube, quand le jeûneur esseulé se lève sur sa solitaire coline, il est convaincu, pendant un moment, qu'il maîtrise parfaitement la langue touarègue.

Quelques jours passent.

Depuis trois jours, il réussit à réserver quotidiennement au moins une heure à une séance de méditation. Quand il s'absorbe dans ses cogitations profondes, tantôt il a l'impression de faire du progrès, comme si, à l'aide d'une pelle, il creusait dans le sable un trou qui le rapprocherait plane-plane d'un coffre au trésor, son Soï enfoui dans les tréfonds de son âme ; tantôt, au contraire, il constate avec consternation qu'il y a autant de sable qui glisse dedans l'orifice qu'il n'arrive à en dégager.

Le disciple du maître des dunes s'est promis de réduire ses mouvements au minimum, de manière à transpirer le moins possible et, partant, à ménager sa réserve d'eau. Mais ses muscles finissent par avoir un irrépressible besoin d'action. Et le jeûneur de se lever, puis d'amorcer l'exploration de son domaine. Il baguenaude ainsi, de même que les jours suivants, à pas de sénateur, un matin dans une direction, un après-midi dans une autre.

Les journées finissent par se ressembler, et la faim par l'aiguillonner avec de plus en plus d'insistance. Il oublie de compter les jours comme il s'était promis de le faire, et s'en veut de n'avoir pas institué un système de marques à cet effet dès le tout premier jour de son arrivée. Les risques de s'illusionner sur le temps qui passe sont grands. Puis, encore une fois, il se repent de ne pas parvenir à briser les schémas qui dictent ses attitudes d'Occidental. Est-il impérieux de compter le temps qui passe ? À quoi cela pourrait-il lui servir, vu qu'il ne connaît aucunement la date à laquelle on viendra le chercher ? Et puis, qu'en est-il de sa résolution de vivre un jour à la fois ?

À quelques reprises déjà, à l'une des extrémités de son domaine, il s'est retrouvé face à un obstacle qu'il n'a pas osé tenter de franchir. Une crevasse. Il a de nouveau marché jusque-là ce matin. Par paresse, ou plutôt par souci de ne pas se comporter de manière à aiguïser son appétit, il a choisi de ne pas se colleter avec cette large et profonde fracture. Il a remarqué que, de l'autre côté, le terrain s'élève jusqu'à

former une sorte de piton qui se dresse, rectiligne, et qui, tel un phare, domine la colline. Maintenant, à l'exception de cet au-delà de la crevasse, il croit bien avoir exploré tout son glorieux empire.

Par ailleurs, le temps joue contre lui, est-il d'avis. Chaque jour qui passe, en effet, l'étau se resserre d'un cran sur la poche de son organe de digestion. Il se sent de moins en moins la force de jouer à l'alpiniste ou au spéléologue. Les parois du fossé devant lui sont cependant loin d'être lisses. Il se penche à nouveau pour les considérer attentivement. En effet, elles présentent des degrés naturels qui lui paraissent relativement faciles à descendre et à monter.

Peut-être une prochaine fois.

De retour à son bivouac, il agrippe sa gourde d'eau, la porte à ses lèvres, mais se contente de n'en absorber qu'une lichée. Encore un jour, et sa réserve d'H₂O sera totalement épuisée. Il n'a pas été question qu'on vienne le ravitailler en eau après un certain temps afin qu'il puisse prolonger son jeûne... Peut-être devrait-il, demain, quitter son repaire, et descendre au bas de la colline... Mais sans doute est-il encore trop tôt pour qu'on vienne le chercher. Mieux vaut ne pas s'exposer inutilement à l'implacable soleil... Il prolonge un moment ses cogitations, puis se remémore que le maître des dunes ne lui a pas dit formellement qu'on viendrait le chercher. Il lui a dit qu'il devait attendre qu'on lui fasse signe. Ah ! Mais est-ce bien cela ? Est-ce bien ce qu'il a dit ? Non. Ça n'est pas tout à fait ça. Il lui a dit qu'il devait *attendre un signe avant de descendre de la colline*. Hum... j'ai de quoi ruminer, cette nuit...

Pour la première fois depuis le début de cette épreuve du jeûne, la crainte perturbe le sommeil du voyageur... Et si l'on présumait de ses forces et qu'on venait le chercher trop tard ? Ou encore, on pourrait l'avoir oublié... Non, tout de même, cela est absurde ; il ne faut pas pousser trop loin le bouchon des conjectures pessimistes. Une chose est sûre, cependant : depuis quelque temps, des étourdissements ponctuent ses heures d'ambulation quotidienne. Des sensations de vertige l'accablent à des intervalles de plus en plus rapprochés. Des pensées plus noires que la noirté, parce que veuves d'étoiles et de lune, le tiennent à demi éveillé jusqu'à l'aube...

Un flip flap incongru lui chatouille brusquement le tympan.

Le jeûneur en oublie ses interminables gamberges dans lesquelles il craint de se complaire ; ce ne sont plus des méditations, mais des ruminations qui s'apparentent fichtrement à celles de son chameau. Il ouvre ses yeux défraîchis juste à temps pour apercevoir dans les airs, sous un fond de ciel clair-obscur, une grande aile lumineuse. L'Archange Jibril ! Ce phénomène agit comme un coup de fouet sur son mental. Il se lève pour mieux suivre des yeux la reconfortante apparition, mais ce faisant il éprouve un léger étourdissement. Il ferme les yeux un moment, son malaise disparaît vite, mais lorsqu'il reporte son regard vers le ciel, celui-ci est redevenu lisse et muet. Comme il tombe d'inanition, l'étranger a peut-être été victime de son imagination. Il aura eu une vision, aura pris son désir pour la réalité...

Mais de nouveau un battement d'ailes lui fait lever la tête. L'Archange traverse le ciel de la même manière que tout à l'heure. Cette fois, le pèlerin peut suivre pendant plusieurs secondes ce guide ailé qui l'a maintes fois vivifié de sa seule présence, même fugitive. Vivement un face à face avec lui ! Quoique... Il serait bien embêté, si cela se produisait-il. Que pourrait-il lui dire ? Que saurait-il le dire ? Quels mots alors formuler ? En vérité, entre lui et ce messager venu d'un autre monde, il ne pourrait y avoir de communication orale ; elle ne pourrait être que de type télépathique... L'être éthéré s'éloigne rapidement, et l'humble jeûneur perd sa trace dans les premières lueurs de l'aube lumineuse.

Un vertige l'oblige à s'agenouiller. Il s'assoit sur ses talons, penche le corps en avant, la tête appuyée sur ses bras croisés, jusqu'à toucher le sol, tel un mahométan en prière. Quand il se redresse, il voit pour la troisième fois l'être surnaturel lui passer au-dessus de la tête. Lentement. En vol plané. Le pérégrin distingue encore nettement les deux grandes ailes, l'une sombre et l'autre brillante de lumière. L'Archange disparaît derrière le piton, de l'autre côté de la crevasse.

Le jeûneur, fouetté par cette triple apparition, oublie sa débililité physique, et de suite se met en marche, décidé, cette fois-ci, à se rendre de l'autre côté du fossé, convaincu qu'il y est attendu par la créature archangélique. Ce fol espoir le ragaillardit comme un cordial. Sa conscience exaltée, il avance à la manière d'un somnambule, enveloppé dans un tourbillon de pensées. Il tombe une première fois, une deuxième fois, puis une troisième fois... Il fait une halte, rendu de fa-

tigue. Revenant à la réalité, il découvre qu'il est déjà de l'autre côté de la crevasse... Comment a-t-il pu la franchir ? Il l'a traversée puisqu'il est près du piton. La contourner aurait dû lui prendre beaucoup de temps. Mais il doit reconnaître qu'il a perdu toute notion du temps et que, puisqu'il est sans ailes...

Il chemine encore un brin, et, derrière le piton cylindrique haut d'une vingtaine de mètres, il découvre... un paysage d'oasis ! Il se pince, se frotte les yeux, et quand il les rouvre, le paysage devant lui est le même : verdoyant. L'endroit jouit, étrangement, d'un microclimat exceptionnel. La verdure, les arbustes et les arbres y sont nettement plus abondants qu'ailleurs sur la colline. En outre, ici il y a des arbres fruitiers. Il se met à saliver à la vue d'un jujubier tentateur qui lui offre ses beaux fruits rouges et mûrs. Ébloui, il supporte mal cette vision édénique. Se sentant complètement raplapla, il se prend la tête à deux mains, met un genou puis l'autre en terre, s'étend de tout son long à plat ventre, tel un soldat fauché par les balles d'une mitrailleuse. Il est en plein désert, sans nourriture, depuis quarante jours et quarante nuits, invisible pour tout nomade qui d'aventure passerait près de la dune. Le diable va-t-il lui apparaître et lui proposer de transformer pour lui les pierres en pain ? Va-t-il lui montrer l'infini du désert qui entoure la dune, et lui offrir en cadeau ce royaume et la gloire s'il consent à se prosterner devant lui ?

Une accablante torpeur s'empare du voyageur au cerveau fumeux.

Quand il reprend ses sens, il hésite à soulever les paupières. Il imagine qu'en ouvrant les yeux, l'éden de verdure disparaîtra. Il les ouvre doucement, et se soulève sur un coude. Soulagé, il constate que sa crainte n'était pas fondée. Les arbustes et les arbres de tout à l'heure sont toujours là, et les fruits tout aussi tentants. Une crampe lui laboure les entrailles. Il ferme à nouveau les yeux et, en pensée, se met à mordre à pleines dents dans des fruits tous plus tendres et plus juteux les uns que les autres. Le voilà dans un bassin d'eau fraîche, jusqu'au cou immergé dans un liquide limpide. Force nénuphars flottent autour de lui, autant de petits radeaux portant chacun en triomphe une friandise différente. La mémoire en chamaille de l'étranger brasse des

images hétéroclites : le Québec et l'Europe ; l'Europe et l'Afrique saharienne, le Grand désert et la demeure du maître des dunes, l'Oasis au baobab et l'Oasis au bel oued ; sa tournée des villages des Hommes bleus et son arrivée à cette solitaire colline du désert... Son pouls bat en accéléré, et lui hache menue la respiration.

Le méhariste rouvre les yeux, se dresse sur son séant. Tout défaillant de faim qu'il soit, il tente de mettre à contribution le meilleur de sa faculté raisonnante pour décider de la marche à suivre... Il retrouve tranquillement ses moyens, et finit par s'exhorter à ne pas flancher dans les derniers mètres de l'épreuve. Il lui faut absolument résister, lui, le jeûneur, à la tentation de manger de ces fruits défendus... Sans doute était-ce là l'ultime épreuve, la plus déterminante de toutes... Il se met debout et reprend, d'abord à pas bridés, puis d'un pas plus assuré, le chemin qui lui permet dans un premier temps de contourner la crevasse... Il ne se souvient absolument pas d'être passé par là plus tôt. Dans un deuxième temps, il lui faut cheminer vers son bivouac, l'estomac plus affamé que jamais, mais les idées un chouia plus claires. Une fois au pied de son arbre-totem, il s'étend sur le sol, sans réussir à échapper complètement aux coups de griffe d'un ardent soleil, toujours aussi peu compréhensif.

La noirte venue, le voyageur n'arrive pas à se livrer au sommeil, tant est serré le nœud qui lui comprime l'estomac. Cette lancinante douleur n'occulte qu'à demi la très désagréable sensation qui lui travaille l'avaloire ; il a les muqueuses du palais sèches. Ses glandes salivaires ont déclaré forfait. Sa langue, étonnamment épaisse, lui est devenue comme un corps étranger dans son orifice buccal, un mol lézard devenu maître de céans, et qu'il n'arrive pas à chasser. Il est régulièrement le jouet de mirages qui lui font voir des fontaines d'eau partout. Il confond parfaitement l'heure et la minute. À mesure que les jours passent - mais ne s'agirait-il pas plutôt d'heures ? - il lui semble que l'ombre du talha rétrécit, et que l'astre solaire le poursuit, s'acharne expressément contre lui, tel l'Œil de Dieu traquant Caïn jusque dans sa tombe.

Affamé, assoiffé (la dernière lichée d'eau qu'il a bue remonte à quand ?), il ne se sent pas de taille, ne fait pas le poids, n'a ni poudre ni plomb. Et le temps joue contre lui, comme de bien entendu. L'omnipuissant désert aura sa peau et ses os, c'est écrit dans le ciel. Déjà sa peau se dessèche, se craquelle, s'amincit, desquame. Ses muscles

s'atrophient, se contractent, se raidissent. Il a les membres débiles, gourds, disloqués. Ses os poussent de plus en plus fort contre une peau de moins en moins élastique. La vie déserte son corps souffreteux, le quitte à petits pas furtifs. Sa guenille est après se dissoudre. Cette dissolution physique, jumelée à son obsession de l'eau, influe sur sa raison, l'empêche de mener à terme toute réflexion lucide, relevât-elle d'un raisonnement syllogistique élémentaire, comme un mal de dents interdisant toute concentration. Les pulsions de mort vont l'emporter sur les pulsions de vie. Le meilleur de son énergie déserte peu à peu ses membres, et se retranche dans son cerveau telle une bête pourchassée qui se tapit au plus profond de son terrier. Son sang s'appauvrit, s'évapore, se raréfie. Son corps dépérit, son corps va se désagréger, se désagrège. Les centaines de cellules de sa défroque de chair et d'os, qui meurent à chaque instant, cessent de se renouveler. Il meurt vivant. Il est le témoin muet de la décomposition de son propre organisme, d'un terrible et inévitable processus de momification...

Une odeur de barbaque en putréfaction attire bientôt une armée de larves, de vers et d'insectes en tous genres. Ils s'approchent, cou-teaux et fourchettes à bout de mandibules, se saboulent, jouent des coudes, se ruent à la curée, bâfrant, se goinfrant, se gobergeant, se bourrant, se gavant de la dépouille en déliquescence du voyageur. Des charognards, ailés ou marcheurs, s'invitent à leur tour au banquet. Les voraces convives ont le souci du travail bien fait; ils nettoient bien net les os jusqu'à les blanchir proprement. Le temps, qui ignore l'impatience, patinera les restes, puis le cuisant soleil du désert finira par les pulvériser. Poussière, tu retourneras poussière... Voyageur québécois, mortel pèlerin, tu te volatilises, après et pareil que tant d'autres, eux aussi chus au cours de leur laborieux pèlerinage terrestre. La vie est une lueur vacillante qui a à peine le temps de prendre conscience de son existence avant que d'être inflexiblement refoulée vers le néant, d'où l'a extraite un hasard insolent...

Les paupières du souffreteux et somnolent jeûneur frémissent. Il sent une fraîcheur sur ses lèvres desséchées en même temps qu'il éprouve le vague sentiment d'une présence auprès de lui. Il en induit qu'il n'est pas encore passé de vie à trépas. À la gorge, il éprouve une

sensation de froid à la fois douloureuse et bienvenue. Le lézard qui somnolait dans sa bouche s'agite mollement. L'étranger, à la veille de mourir d'inanition, ouvre les yeux. Auprès de lui, un Homme bleu est accroupi. Il lui a soulevé la tête et l'a posée sur son genou. Le moribond voyageur tente de mettre de l'ordre dans les pensées qui tournicotent dedans sa tête. Il est toujours sur cette colline où il est venu subir l'épreuve de la faim. Cet homme providentiel, c'est évidemment l'envoyé du maître des dunes. Il reconnaît ce même Touareg, avare de paroles, qui l'a conduit en ces funestes lieux il y a une éternité de cela. Il y a combien de jours, au juste ? Bof ! Qu'importe. *L'important, en cette minute, se dit-il, est que je suis parcouru par une chaude onde de soulagement, que je me sens heureux.*

Le sauveteur approche à nouveau le goulot de sa guerba, grosse d'une eau vivifiante, puis laisse couler un mince filet du précieux liquide entre les lèvres avides et fendillées du rescapé. Telle une plante qu'on arrose d'eau après une période de vie ralentie due à la dessiccation et qui se ranime, l'organisme du pèlerin connaît soudain une reviviscence. Il commence à sentir ses membres à nouveau et éprouve un vif sentiment de reconnaissance envers son discret secoureur. Il referme ses lourdes paupières en songeant à cette formidable force qui s'appelle la vie. Il y tient désespérément, à la vie, encore plus qu'il ne le croyait. Il en connaît mieux le prix, maintenant. Il verse dans un lourd sommeil habité de joyeuses pensées, de nuages de blanche ouate, d'oueds aux eaux limpides et de douce musique.

Cette épreuve de longue abstinence du voyageur est terminée depuis deux jours.

Il n'est cependant pas encore descendu de la sinistre éminence au faite creusé d'une dépression fendue d'une crevasse. Son état physique, encore lamentable, nécessite quelques jours de repos supplémentaires avant qu'il ne puisse se mettre en route. Son maître, le sage Touareg, a prévu cela, puisque son taciturne envoyé s'est amené avec d'abondantes provisions de bouche. Il soigne son patient avec l'assurance d'un infirmier chevronné, mais se garde bien de proférer quelque parole que ce soit. Se comporte-t-il ainsi parce qu'il a une nature revêche, ou bien parce qu'il respecte les prescriptions du sage

Touareg? Si le voyageur, lui, se tait, c'est d'abord faute d'énergie ; ensuite, il reste muet faute d'interlocuteur réceptif. Le Touareg évite sa compagnie autant que faire se peut, et ne reste guère longtemps à ses côtés. Il lui prépare néanmoins ses repas, les lui apporte et ensuite il se retire pudiquement.

Après lui avoir imposé le jeûne, voilà qu'on le soumet à une cure de silence.

PARTIE IX

Quelques jours plus tard, le jeûneur et son accompagnateur arrivent à l'Oasis au bel oued. Le maître et le disciple se frottent la paume de la main, puis se donnent l'accolade. Le sage Touareg retient le pérégrin un moment par les épaules, le regarde dans les yeux et sourit. Il se réjouit de le voir en bonne forme physique. Il l'invite, en langue touarègue, à venir prendre le thé. Réconfortante compagnie après un trajet dans le désert accompli aux côtés d'un rébarbatif acolyte. La seule présence du sage Homme bleu redonne au voyageur confiance en lui-même.

Il dit sa coulpe, cependant, *in petto*, pour n'avoir pas su observer dans la sérénité les derniers jours de son épreuve de jeûne... Il aurait intérêt à ne pas se laisser contrarier pour un rien, à mieux maîtriser ses humeurs. Sans doute est-ce à cela, entre autres objectifs, que le convie son maître : à dompter son caractère, à le rendre parfaitement autonome, à lui apprendre à considérer toute chose avec équanimité. Ici, une rencontre quotidienne est prévue avec le maître pour parfaire son apprentissage du *tamasheq*. Pour s'exercer au maniement de la langue des Hommes bleus, il a été convenu qu'il participera régulièrement aux réunions des membres du gouvernement de l'oasis. Plus vite il aura assimilé l'idiome, plus vite il sera enfin de plain-pied admis dans la communauté touarègue.

Son ami Bachir l'invite à passer la soirée dans la *zériba* d'un compagnon à lui. De jeunes Touaregs des deux sexes sont réunis dans cette habitation rudimentaire pour une joute oratoire. À tour de rôle, chacun et chacune imaginent une histoire pleine de rebondissements et de merveilleux, à la manière de la Schéhérazade des Mille et Une Nuits. On rivalise d'imagination, on souligne par des cris d'approbation les traits d'esprit et les rebondissements du récit. Dans la petite assemblée règne un esprit de saine émulation. Au terme de cette passe d'armes, remporte la palme celui ou celle qui étonne le plus ses pairs ou leur arrache le plus de rires et de youyous. Au discoureur qui prend la relève est faite obligation de reprendre le fil de l'histoire là où l'a laissé le conteur précédent.

Assis en tailleur, formant cercle, les membres de la petite société s'amuse ferme jusqu'à une heure avancée de la nuit. La théière fu-

mante, qui repose sur le *kanoun* au milieu des palabreurs, est souventes fois remplie et vidée. En attendant le jour où il pourra activement participer à l'exercice, le voyageur se contente d'être tout oreilles, et de se faire expliquer le maximum de mots touaregs possible par ses voisins.

Un matin, après un long exercice de prononciation de mots tamasheqs, le maître annonce à son élève que dorénavant, il aura à se raser la tête, et à la garder ainsi, à la manière des enfants de l'oasis, c'est-à-dire la tête tondue, sauf pour une touffe de cheveux sur le dessus du crâne. De plus, chaque fois qu'il se retrouvera à l'intérieur d'une habitation, il devra se départir de son tagelmoust. L'étranger se soumet volontiers à ces exigences ; d'autant plus que, pour ce qui a trait à la deuxième, ça l'arrange. Peu après, la main experte du taciturne Touareg venu le quérir alors qu'il tombait d'inanition sur la colline a tôt fait de le tonsurer proprement, en prenant bien soin de lui laisser une houppe de cheveux sur le crâne. L'image que lui renvoie le petit miroir du coiffeur fait rire l'initié : *Ma foi*, se dit-il, *cela me rajeunit*.

Depuis quelques semaines, c'est à l'ombre d'un bouquet d'arbres aux essences variées qu'il reçoit ses leçons de tamasheq. On y trouve des jujubiers, des pistachiers et des acacias. Le maître est d'une patience à toute épreuve avec son élève, lequel est appliqué, il faut dire, et plutôt doué. Il s'agit d'un enseignement exigeant, intensif et efficace. Autant pour satisfaire son propre désir de connaître au plus vite la langue du pays que pour ne pas décevoir son professeur, le disciple y met toute la détermination dont il est capable. Depuis quelques mois, il a passé un nombre incalculable d'heures à l'apprentissage de la langue bleue.

Hier, enfin, le voyageur a cessé d'être simple spectateur lors des joutes oratoires, et est devenu acteur. Sa prestation a été notablement plus courte que celle de ses concurrents, et par surcroît un chouia laborieuse, mais il s'est ainsi administré à lui-même la preuve qu'il maîtrise suffisamment le touareg pour improviser, bien que tellement quellement, une histoire dans cette langue. Il est reconnaissant envers les autres participants à la joute, qui n'ont pas manqué de l'encourager pendant qu'il cherchait ses mots pour confectionner son récit

picaresque et à l'intrigue un tantet échevelée. Comme tous les discoureurs et toutes les discoureuses, il a eu droit à des applaudissements. *Tenemert.*

Le consciencieux voyageur a droit à une sorte de vacances sur le plan de l'apprentissage de la langue des Hommes bleus, puisqu'il entreprend aujourd'hui une longue méharée dans le désert. Une autre. En solitaire. En vérité, il ne s'agit point d'un déplacement récréatif; c'est un défi, qu'on lui propose. Sa mission consiste à opérer une profonde incursion dans le sud, au cours de laquelle il devra accomplir la traversée de part en part du Chott bleu, cette mer de sel dont la monotone et mélancolique surface plane s'étend sur une bande de cent kilomètres dans sa partie la moins large. Prétextes de l'expédition : transmettre de vive voix au chef touareg qui habite de l'autre côté du Chott bleu les fraternelles salutations du maître des dunes, et lui remettre en main propre une longue épître. Au moment du départ du voyageur, quelques amis, dont Bachir et Safia, viennent se joindre au sage Touareg pour lui souhaiter une heureuse méharée.

Le voyageur s'assure que son long chèche blanc recouvre bien sa tête fraîchement rasée. La sombre tache de khôl qu'il porte sous les yeux, gracieuseté de Bachir, atténuera les feux éblouissants d'un soleil particulièrement aveuglant pour qui s'aventure sur la surface de la mer de sel, qui agit tel un miroir réfléchissant.

Au moment où il s'éloigne de l'oasis, l'étranger affiche une assurance sereine. Il lui tarde de prouver à son maître qu'il est digne de l'honneur qu'il lui fait en le prenant sous son aile. Cette méharée constitue une diversion venant à point nommé, puisqu'après plusieurs semaines de sédentarité, il commençait de ressentir des fourmillements dans les jambes. Il est heureux de former à nouveau tandem avec sa brave bête de chameau, qui avance d'un pas assuré et rassurant dans la chaude atmosphère de l'aquarium désertique. La monture porte courageusement, en sus de son passager, deux grosses guerbas pleines d'eau à ras bords, ainsi que tous les articles composant l'attirail classique d'un nomade.

Deux jours plus tard, quand le souffle du *guebli* soulève une tempête de sable, le méhariste fait halte. Il descend de son chameau après l'avoir fait s'accroupir. Sans trop d'inquiétude, il entreprend de se protéger du mieux qu'il peut des bourrasques en se blottissant contre le gros corps de la bête dont les narines qu'il peut fermer à

volonté et les lourdes paupières frangées de longs cils assurent une bonne protection contre les poussées de vent et de sable. Demeurant parfaitement calme, le voyageur laisse rugir la tourmente, qu'il nargue presque en la laissant s'essouffler.

Elle dure plus longtemps que ce qu'il escomptait, mais il finit par pouvoir monter à nouveau sur son chameau.

Après une trotterie de deux jours sur un erg - que de sable, mais que de sable! - il atteint une steppe dont la monotonie n'est brisée que par des bouquets d'acheb sec. La roche finit par disputer la place au sable, et le chameau par piétiner de la pierraille. Place au reg. Par moments, le solitaire pérégrin aperçoit le miroir d'un étang au-devant de lui. Il ne se surprend plus à voir s'éloigner le plan d'eau à fur et mesure qu'il progresse, absorbé qu'il est par l'atmosphère-buvard du désert berneur. Les yeux fermés, il se laisse bercer depuis un bon moment par le dodelinement régulier de sa monture. À travers ses paupières abaissées, il perçoit soudain un changement dans l'intensité de la lumière, comme lorsqu'on éclaire une pièce baignant dans un clair-obscur. La main en auvent, le méhariste se risque à rouvrir les yeux. Au-devant de lui s'étend une immense, mais peu profonde dépression, une sorte de miroir aux accents bleutés qui réfléchit une lumière fulgurante.

Le Chott. Le Chott bleu, le lac salé asséché.

Quand le chameau commence de faire crisser le sol croûteux du Chott sous ses gros ongles, son conducteur lui intime l'ordre de s'arrêter. Après l'avoir fait baraquier, il met pied à terre en clignant des yeux. Les grosses granules salines roulent sous ses ongles fatigués, qui auront sans doute besoin d'être bientôt rafistolées. Le voyageur se penche pour saisir quelques granules, puis les examine en les faisant rouler entre ses doigts. Il fait ensuite quelques pas sur la surface chagrinée. Les craquements qu'ils produisent lui sont agréables à l'oreille. Ça et là, une croûte cède sous son poids et s'affaisse de quelques centimètres, en imitant le bruit d'une vitre soudain brisée. Le pérégrin se plaît alors à cheminer plus rapidement sur l'étrange surface granulée du Chott pour le simple plaisir d'en entendre les cris, tout ensemble éclatants et étouffés, sourdant de sous ses sandales.

Ce bruit cristallin agit sur lui à la manière de la madeleine de Proust : il le transporte aussi sec à Saint-Adrien-d'Irlande, lieu de naissance de ses père et mère. Il se revoit, enfant, marchant matinalement

dans un froid glacé sur un sol blanc gelé, chaussé de hautes bottes en caoutchouc qui se fermaient à l'aide d'une lanière qu'il fallait passer dans une boucle métallique. C'était la première nuit hivernale de la saison. Le froid avait fabriqué de grandes plaques translucides sur le sol en congelant les flaques d'eau qui, la veille encore, frémissaient sous l'action de la brise. Parfois, la surface lisse qui couvrait le sol résistait sous son poids. L'envie, voire le besoin de la rompre était alors irréprouvable. Le garçon la frappait dur avec le talon de ses lourdes bottes, allant, au besoin, jusqu'à sauter dessus à pieds joints. En volant en éclats, la glace émettait un bruit sec, amplifié par le vide en dessous qui agissait comme une caisse de résonance. C'était en outre un bruit qui lui rappelait celui qu'il avait peu auparavant eu plaisir à entendre en mangeant ses céréales croustillantes.

Une fois qu'il avait fait éclater la surface vitreuse d'une première flaque gelée, l'enfant qu'il était éprouvait un impérieux besoin de poursuivre son sabotage, tel un homme en proie à la frénésie de l'amok et devenu violent. Chaque fracassement de la mince glace d'une petite dépression operculée en appelait un autre. Il se mettait à courir d'une flaque à l'autre en faisant éclater l'opercule glacé, mû par une rage destructrice. La tuque en laine bien enfoncée sur ses oreilles, le corps bien au chaud sous son anorak, les mains lovées dans d'épaisses moufles en laine et les jambes recouvertes d'un double pantalon, il se démenait énergiquement en s'entêtant à émietter sous ses épaisses bottes tous ces frêles miroirs qui brillaient comme des tentations et des défis, masquant la noire surface d'une terre déjà figée par les premiers froids de la dure saison. Gêné aux entournures par ses lourds vêtements, le jeune homme finissait par avoir chaud, s'arrêtait, puis reprenait son souffle.

Sur le Chott, le soleil commence de décliner à l'horizon. Le voyageur contemple un moment son chameau resté sagement agenouillé sur le lit salé dont la surface n'en finit pas de réfléchir les rayons solaires. Les reflets de l'astre diurne sur la surface bleuâtre continuent d'aveugler l'étranger, mais avec moins de force. Ce dernier décide de se délier les muscles des jambes en faisant une longue promenade à pas rapides, qui le mène loin de son chameau.

À jour fermant, il peut sans danger toiser la mer aux reflets bleu-tes les yeux grand ouverts. Il remarque, loin en avant, vers la gauche, que cette vaste nappe miroitante semble travaillée comme par des la-

bours. Il retourne à son chameau, et élit d'installer le bivouac là où il a fait halte. Le Chott est impressionnant... Il roule à perte de vue sa brillante platitude. Le voyageur soulage sa monture du fourbi solidement ancré à la selle, puis de la selle elle-même. Il boit le reste de l'eau de sa gourde et l'emplit à nouveau en ouvrant l'une des deux outres, avant de préparer son sobre repas, ainsi que le thé.

Des myriades d'étoiles veillent sur lui. Bientôt, il s'écarte de son bivouac pour faire ses besoins. Repu, satisfait du déroulement de sa méharée, il dort sa première nuit dans la dépression du Chott bleu.

De nouveau en route.

Seule une mince fente, une sorte de judas, entre deux bandes du chèche qui lui couvre le visage permet au voyageur de jeter de temps en temps un prudent regard vers l'horizon. Mais ce qu'il y a au-devant de lui est d'abord toujours du pareil au même : une surface bleuâtre qui reflète implacablement la lumière crue d'un soleil torride et accablant. Le sol-miroir de la vaste plaine de sel réfléchit les rayons solaires à la manière de la plaine enneigée en de nordiques contrées. Le méhariste doit se fier à sa monture pour garder la bonne direction. Après un temps assez long, le chameau chemine sur un sol déchiqueté, lacéré. Malgré le sol inégal, la bête avance d'un pas à peu près régulier, tandis que son conducteur garde les yeux fermés.

Au moment où le méhari s'arrête de lui-même, le voyageur sort de sa torpeur. Il ouvre précautionneusement les yeux, mais n'en est pas moins aveuglé par l'éblouissante lumière du soleil, comme par la lampe-éclair d'un immense appareil-photo. Il les referme. S'il fallait que son méhari tombe en panne en un endroit pareil ! Avec une grande circonspection, il soulève une fois de plus les paupières, une main posée en visière à la hauteur de ses sourcils masqués par son chèche. Derrière une gaze constituée d'air chauffé à blanc par l'intraitable soleil, il distingue une ligne d'horizon mouvante. Il laisse son regard panoramiquer sur la vaste étendue, mer étale baignant dans un sfumato.

Le chameau, comme par une sorte d'effet caméléon, semble lui-même changé en statue de sel, et ne bouge non plus qu'une borne. De la voix et de ses pieds, les yeux presque complètement clos, son maître lui ordonne d'avancer, mais il ne tire qu'un lugubre grognement de sa

monture. Celle-ci consent cependant à baraquier. Le voyageur descend à terre dans le but de voir s'il y a devant l'animal quelque obstacle, et pour lui adresser d'énergiques remontrances face à face. Cillant des yeux, il va se placer devant son chameau ; ce faisant, il met un pied dans le vide ! Il chute en poussant un cri d'effroi. Il stoppe de suite sa descente, cependant, en s'agrippant ferme au rebord de ce qui a toutes les apparences d'un escarpement. À la force du poignet, il se soulève, puis pose un coude sur le bord. Constatant que la patte de son chameau est à portée de main, il s'agrippe à sa cheville. Le méhari blatère, mais ne fait pas mine de se lever. Non sans peine, le pèlerin réussit à soulever l'une de ses jambes, à la ramener sur le bord, et ensuite, à glisser toute sa personne hors du précipice.

Ouf !

Demeurant à quatre pattes, il se retourne pour jauger la profondeur du trou. À cause du soleil et de la quasi-blancheur des parois, il lui est difficile de percevoir quoi que ce soit de net. Mais le trou lui semble assez profond. Il en conçoit un vif sentiment d'admiration pour son méhari. Sa brave monture de chameau ne s'y est pas laissée prendre. C'est tout à son honneur. L'étranger se promet de lui prodiguer plus souvent des marques de tendresse et des démonstrations de respect.

Il reporte son regard sur la traîtresse fosse. L'escarpement plonge jusqu'à une profondeur incertaine, impossible à apprécier. Le pèlerin s'approche un peu plus près du bord, et concentre son attention d'abord sur une tache sombre, qui pourrait marquer le fond du gouffre. Il porte ensuite son regard sur la paroi d'en face, qui lui semble être à cinq mètres devant lui, elle aussi illuminée d'une clarté aveuglante. Enfin, il examine le gouffre du côté gauche, puis du côté droit... Il ne s'agit pas d'un simple trou, mais plutôt d'une crevasse. Le maître des dunes ne lui a pas fait mention d'une telle faille dans le Chott... Peut-être le méhariste a-t-il dévié de sa route ? À moins que le sol ne se soit lézardé tout récemment. Ouais, il pourrait s'être affaissé il y a peu de temps...

L'étranger retourne à son chameau, à qui il adresse quelques mots cajoleurs. Il n'ose se remettre en selle sur une monture dont la tête est si près de la crevasse. Il la fait se remettre debout en la tenant par la bride, l'éloigne de la funeste fente du terrain et la fait baraquier avant de l'enfourcher. Une fois son méhari à nouveau sur ses pattes,

le voyageur, le bas du dos appuyé au troussequin de la rahla, le fait cheminer le long de la crevasse à une distance respectueuse du bord. Elle se trouve à main droite.

Éprouvant des élancements à la joue, le méhariste glisse une main sous son chèche. En tombant, en dépit de la protection de son écharpe, il constate qu'il s'est égratigné la joue, qui saigne un chouia. Il se penche en avant pour essuyer sa main sur le cou de sa brave bête.

À cause de l'aveuglante clarté du soleil, il garde pendant de bons moments ses yeux clos. Au bout de quinze minutes, il fait baraquier son chameau, et met pied sur la surface de sel du Chott, car il veut derechef inspecter la crevasse. Prudemment, il chemine en direction de son bord. Il semble que, sans en avoir l'air, lui et sa monture s'en sont éloignés un brin, car après une vingtaine de pas, il n'en voit toujours pas le bord. Il marche encore pendant deux minutes et... rien, la crevasse a disparu... Soit il en a dépassé l'extrémité, soit quelque part elle affecte la forme d'un coude et court dans une tout autre direction. Le pérégrin fait marche arrière, monte sur la selle de son chameau accroupi, fait se relever ce dernier, puis met à nouveau le cap vers le sud.

Les yeux lui piquent depuis une bonne heure, et il ne cesse de se les frotter. Aussi reçoit-il comme une bénédiction le coucher du soleil qui, *pianissimo*, éteint l'éblouissante clarté de la mer de sel. Le méhariste bivouaque, boit de l'eau avec modération, se sustente et s'octroie son habituelle infusion de menthe. Il fait ensuite une longue bague-naude sur l'océan salé ; il a besoin d'exercices physiques. En même temps, la marche lui permet de méditer à son aise. En récapitulant le déroulement de sa méharée depuis son départ de l'Oasis au bel oued, il n'y voit que du positif, car il choisit de mettre entre parenthèses le fait qu'il lui reste un certain doute quant à la direction jusqu'à cette heure suivie pendant cette traversée du Chott.

Après s'être étendu sur sa couche, protégé du froid à venir par sa lourde couverture, l'étranger songe à une certaine jeune Touareg aux yeux rieurs, étincelants et frangés de longs cils noirs. Dans son paradis oasien, pense-t-elle à lui comme lui pense à elle ?

À jour ouvrant, quand il soulève ses paupières, en lieu et place de son chameau, le voyageur ne distingue plus qu'une silhouette floue.

Il a beau se frotter les mirettes, rien n'y fait ; il est à demi aveugle ! Ce genre de cécité n'est pas inhabituel chez ceux qui se déplacent sur la mer de sel. On lui avait expliqué la chose avant son départ. En général, cette sorte d'aveuglement est temporaire. Le pèlerin sait cela. Pourtant, le doute s'installe en lui. Il échafaude de noires hypothèses, tandis que son cœur se met à danser. Il aurait dû garder plus souvent ses paupières abaissées, se couvrir entièrement le visage de son tagelmoust ; il aurait dû faire ceci, il aurait dû faire cela...

En tâtonnant, il met la main sur ses provisions de bouche. Mais manger ne l'empêche pas de ratiociner et de se créer lui-même des alarmes. Une fois rassasié, en proie à l'inquiétude, il lève le camp sans avoir pris la peine de se préparer un thé. Il espère franchir dans la journée les derniers kilomètres du Chott. Il se promet de garder les yeux clos le plus souvent possible, ou de les couvrir de son chèche, jusqu'à ce qu'il ait franchi cet océan de sel.

Les heures passent, ponctuées par le bruit de vitre brisée produit par les pas du chameau sur la croûte du Chott. Il fait de plus en plus chaud. Il fait de plus en plus solitaire. Heureusement, songe le pérégrin, ses réserves d'eau sont encore abondantes. Par contre, la lassitude lui tombe bientôt dessus comme une chape de plomb, en même temps qu'une céphalée commence de lui battre les tempes. Fiévreux, il est pris de tremblements. Il s'empresse de faire s'accroupir son chameau, puis descend péniblement au sol, car il chancelle et craint de s'effondrer par terre. Il s'empare de sa provision d'eau, et boit tout son soûl, pour une fois. S'étendre ; il lui faut s'allonger. De l'ombre, il lui faut s'abriter du soleil. Le pérégrin défaillant jette une couverture sur l'ombre salutaire que la grosse masse de l'animal projette sur le sol blanc, et s'y allonge à plat ventre. Il a l'estomac creux. Il aurait dû le meubler un chouïa avant de se coucher, mais il est maintenant trop las pour se relever. Et d'ailleurs... qui dort dîne. La position horizontale lui fait du bien, ainsi que le fait de n'être plus atteint par les traits incandescents du soleil. Plane-plane, paupières closes, il oublie la chaleur écrasante, il oublie sa faim, il oublie même sa vue abîmée ; il choit dans le noir douillet d'un profond sommeil...

Marrakech, place du marché.

Il est affalé sur le sable, le dos contre le mur de la médina. Il a les yeux clos. Son chèche est aux trois quarts défait. Ses yeux sont cernés et enfoncés dans leur orbite. Une longue barbe inculte le rend mécon-

naissable. Le cou, maigre, surmonte un corps débile qui flotte dans une vieille djellaba trouée, à la couleur sombre et indéfinissable. Quelques sous dorment dans la sébile sale et bossuée qu'il tend mécaniquement et sans conviction aux passants. De temps à autre, il relève un genou, et s'en sert comme appui pour son bras las de mendier. Les nombreux badauds ne jettent qu'un regard distrait sur cette loque humaine, l'une parmi la légion qui encombre le périmètre de la place. Immobiles, poudreux, fidèles au poste dès potron-minet, ces porte-haillons se fondent admirablement bien dans ce décor empoussiéré. On ne les remarque plus, ils n'attirent plus l'apitoiement. Le voyageur-mendiant respire à longueur de journée la poussière soulevée par les marcheurs, les charrettes et les ânes. Sa muqueuse nasale en est pleine. De loin en loin, il soulève ses paupières et laisse découvrir des yeux chassieux. D'ailleurs, il ne voit plus que d'un œil, et encore, fort mal. L'autre est irrémédiablement perdu, recouvert qu'il est d'une pellicule opaque d'où suinte un épais liquide qui attire les mouches qu'il finit par oublier de chasser. À sa gauche, un café-terrasse est bondé de chalands. L'un des consommateurs est habillé à l'européenne. Le gueux-voyageur le surveille du coin de son œil à peu près valide, en espérant bien que, tantôt, il obtiendra de lui une obole.

Un fort brouhaha s'élève brusquement de la foule. En face de la terrasse, de place en place les gens s'écartent devant l'arrivée précipitée d'un jeune adolescent en haillons. L'énergumène s'agite dans tous les sens en poussant des grognements de fauve. Il a une corde attachée au cou. On dirait un pendu qui a fait faux bond à son bourreau au moment ultime. Le vieil homme qui le tient en laisse s'en approche précautionneusement et lui susurre des mots doux pour le calmer. Peine perdue ; l'adolescent ne tient pas en place, et jette un regard à la fois inquiétant et sadique sur les passants. Il en élit un au hasard, puis s'en approche d'un pas nerveux, mais décidé. Vif comme une gazelle, il lui grippe l'avant-bras, et le mord incontinent avant que sa victime n'ait le temps de réagir. Celle-ci se défait de son attaquant et s'enfuit en lui lançant des imprécations, pendant que d'une main, elle frotte son avant-bras mordu. Le jeune dément fend la presse. On s'écarte de lui, outré. Mais, comme de bien entendu, il se trouve toujours dans la foule un innocent qui se fait happer et mordiller par le jeune azimuté, avant de comprendre ce qui lui arrive. Quand les victimes viennent à manquer, le garçon déchaîné s'en prend à lui-même et s'inflige des

blessures à l'avant-bras. Il saigne abondamment ; il a la bouche et le menton barbouillés de rouge.

Ses yeux entrent soudainement en contact avec ceux du mendigot-voyageur. Intuitivement, ce dernier devine que le jeune fauve va se précipiter sur lui. Mais il n'a pas assez d'énergie pour se lever et faire patatrot. Il ne trouve rien de mieux que de tourner le dos à son prédateur présumé, comme l'autruche qui se met la tête dans le sable devant un danger. Il laisse ensuite choir sa sébile, et s'étend à plat ventre sur le sable jonché de sacs en plastique. Petite chèvre de monsieur Séguin ou Petit Chaperon rouge, il sera mangé. Il voudrait se faire taupe et s'enfouir dans le sol. Il se met à geindre, se recroqueville en position fœtale, hurle comme si on lui rongeait déjà l'échine, et vocifère comme s'il devenait branquignol à son tour. À cette heure, il sanglote, alors que ses pleurs sont entrecoupés de hoquets. Il a les chocottes et tremble comme une feuille. Son heure est venue ; il s'attend à ce que d'une seconde à l'autre des crocs lui transpercent les chairs. On va l'écarteler, on va le dépecer, on va cracher sur les maigres quartiers de son cadavre mutilé, on ira jeter ses membres aux quatre coins du fabuleux Grand désert plus au sud, ou on le donnera en pâture aux charognards...

Une sensation de faim exacerbée réveille le voyageur.

Il constate avec soulagement que son chameau n'a bougé ni pied ni patte. Le soleil est sur son penchant. L'air tiédi. Une douce chaleur émane de la mate clarté réfléchie par la mer de sel. Le méhariste est toujours enfiévré. Avec peine, il se lève, puis extirpe d'une sacoche de quoi se préparer une boisson chaude. Un thé bouillant lui redonne ensuite un peu de courage, le retape. Avant de se coller de la nourriture dans la tirelire, il ambule tranquillement autour du bivouac, convalescent fragile dans l'immense sanatorium du Chott, dont prend à l'insatiable possession la déesse des Ténèbres.

Il mange une kessera et une *liwa*, bouillie de millet, avec un appétit relatif, cependant qu'il rumine des pensées moroses. Sa vue qui continue d'être embrouillée n'est rien pour lui remonter le moral. Il se sent las. Il se couche bientôt. Son sommeil laborieux est peuplé de visions fugaces. Au-dessus de sa tête, par exemple, il distingue une sorte

de grande natte rectangulaire, suspendue dans l'air et animée d'un mouvement ondulatoire. Quoi d'autre sinon un tapis volant à la Mille et Une Nuits ? Un taxi merveilleux garé là et qui l'invite à s'installer dessus ?... Ou encore, il devient le personnage d'un tableau peint par Bruegel l'Ancien, celui de la Parole des aveugles.

PARTIE X

Le voyageur se réveille.

L'enveloppe une opaque obscurité. Il ne voit pas de réverbères allumés sur la voûte du ciel. Il ne sait plus où il est...

Puis, ça lui revient : le Chott. Le Chott bleu. Il l'a traversé de part en part. Oui, il se le remémore nettement : après la dépression de la mer de sel, il s'est retrouvé en terrain plus familier, soit la mer de sable. Cap mis sur l'oasis de l'ami du maître des dunes. Il avait la fièvre, était en proie à des étourdissements, avait de la difficulté à se tenir sur sa monture... Il a fait baraquier son chameau, a mis pied sur le sable, il s'en souvient, a levé les deux bras en V au ciel, puis a voulu crier *Victoire !*, mais il avait le corps moulu, était débile comme un qui a contracté le paludisme, et n'est pas parvenu à faire sortir le moindre son de sa gorge... Pour ne pas perdre l'équilibre, il a dû se tenir à la selle de son chameau.

Il a bu de l'eau à sa gourde, ce qui l'a passablement requinqué. Par la suite, il a fait le tour de son chameau pour se dérouiller les tibias. Peu après, il remontait sur son méhari, le faisait se relever, et s'est alors retrouvé à cheminer sur le sable du désert...

Combien de kilomètres a-t-il réussi à parcourir ensuite ? Il se souvient qu'à partir d'un certain moment, il a eu l'impression que sa monture faisait du surplace, qu'elle s'enlisait dans le sable... Plus tard, à maintes reprises, l'étranger a vu des oasis-mirages. Ensuite... Il n'arrive pas à se souvenir de la suite. L'effort pour y parvenir lui est trop pénible. Il sombre à nouveau dans un sommeil léthargique...

Quand le voyageur rouvre les yeux, il constate que les lieux où il se trouve baignent dans une douce clarté et que la grande natte rectangulaire flotte toujours au-dessus de lui.

Il se sent mieux. Il se met sur son séant, puis se frotte le visage pour y activer la circulation sanguine. Il a la tête nue. Il se masse le crâne, tapissé de très courts cheveux qui poussent drus. Sa couverture est en travers les jambes. Ses ongles déglinguées gisent à sa gauche, près du carré en tissu de paille sur lequel il se trouve. Un tissu en

paille?... Voisinant avec ses sandales, son chèche est proprement plié, ce qu'il ne fait jamais. Il n'entend goutte à la chose. Un bout de l'histoire lui échappe. Après avoir perdu la vue, est-il à cette heure atteint d'amnésie ?

Il tourne la tête d'un côté, puis de l'autre. Quatre murs végétaux ! Des roseaux ou de l'alfa. Une cahute. Il est dans une *zériba* ! Cette mystérieuse natte rectangulaire qui flotte dans les airs est accrochée au plafond de la pièce. Il est par conséquent dans une oasis. De le savoir le reconforte grandement.

Il aura donc réussi à franchir la portion du désert qui sépare la mer de sel et l'oasis, lieu de sa destination. Il n'a cependant aucun souvenir de son arrivée à cet endroit, encore moins d'être entré dans cette rudimentaire habitation.

Il se lève et fait quelques pas prudents. Avec peine. Une désagréable sensation de vertige l'oblige à s'appuyer contre le mur végétal. Les étourdissements se dissipent heureusement par degrés. Il aperçoit une peau de chèvre, tendue devant une ouverture donnant sur l'extérieur et laissant filtrer la lumière du jour. De sa main gauche, le méhariste l'écarte. Un bloc de lumière aveuglante l'oblige à relâcher l'épais rideau, cependant qu'il se frotte les yeux à l'aide de sa main droite. Des jappements. Des rires d'enfants. Tous bruits réconfortants.

Le voyageur s'en veut de ne pas réussir à reconstituer les derniers moments de sa méharée. Il avise un cageot en bois dans un angle de la pièce. Au-dessus, appendue au mur, une guerba en peau de chèvre gonflée à bloc ; d'eau, certainement. Sur le cageot, des fruits : olives, prunes, dattes. L'étranger décroche la lourde guerba, et boit de longues rasades d'eau fraîche. Qu'est-ce que ça lui fait du bien ! Il se repaît ensuite de quelques fruits, tout en allant et venant, histoire de faire un peu d'exercice. Cette simple opération d'ingestion de nourriture a pour résultat de l'apaiser et ensemble de le fatiguer. Il sent qu'il est encore faible ; sa vision est défaillante, mais... le fait d'être en vie et de savoir qu'il n'est plus seul le rend heureux.

Il a envie de sortir, mais encore très las, il choisit de se reposer encore un chouia. Il s'étend sur son taoussit et s'endort rapidement, serein comme un chérubin, rassuré par les bruits familiers d'une petite communauté humaine bien vivante.

Le voyageur émerge de son sommeil, regonflé. La pièce baigne dans un clair-obscur. Il se redresse sur sa natte, puis s'approche à quatre pattes de la porte obstruée par la dépouille d'une chèvre. Doucettelement, il la repousse d'un côté. La lumière du jour défaille. Une main appuyée sur le cadre de l'ouverture, il se met debout, va boire une rasade d'eau, chausse ses naïls qui accusent des signes de délabrement, se coiffe de son chèche et empoigne quelques dattes. Il s'apprête à sortir, mais s'arrête. Il vérifie qu'il a bien toujours sur lui la missive à lui confiée par le maître des dunes. Il sort enfin. Le soleil est très incliné vers l'ouest. L'air est doux. Moment de dilection.

Le pérégrin est de nouveau pris d'un vertige. Il se fait l'effet d'être un soldat qui rentre en permission au village natal, un tuberculeux qui revient d'un long séjour passé dans un sanatorium. Autour de lui, une armée de stipes de palmiers dattiers occupe tout l'espace. Le temps d'un éclair, son imagination fertile transforme les palmiers en érables, tous piqués d'une goutterelle à laquelle est appendu un seau en aluminium.

Un enfant à l'air espiègle surgit alors de derrière la zériba, puis stoppe net à la vue de l'étranger. L'apparition de ce petit être bien vivant et en santé, telle une gazelle, fait un plaisir immense au convalescent. Le gamin, pas farouche pour deux sous, interpelle en riant le pérégrin, qui n'entend rien à ses paroles saccadées. Le petit bonhomme profère encore quelques mots, puis se retourne et disparaît précipitamment derrière la cahute. Le voyageur choisit de prendre la même direction. Sa vue est toujours embrouillée, mais il est loin d'être aveugle.

Un Touareg au port altier vient à sa rencontre.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

— *Matouled ?*

— *War idja harate.*

Contact des paumes et accolade s'ensuivent.

L'homme est grand. Il dépasse d'une bonne tête le voyageur. Il a un regard d'oiseau de proie, un long nez aux narines frémissantes et une courte barbe clairsemée. Il porte un taguelmoust d'un blanc immaculé et un *takakat* indigo, cette longue tunique sans manches, qui laisse voir le saroual, un pantalon bouffant et serré à la cheville. Ses pieds sont chaussés de grossières naïls d'alfa tressées.

Quand le méhariste lui dit qu'il vient de l'Oasis au bel oued, il lui fait savoir qu'il l'attendait. Le nouveau venu, comprenant qu'il a affaire au chef de la place, transmet à ce dernier les salutations du maître des dunes, puis lui remet l'épître qui lui est destinée, soulagé de ne l'avoir point perdue.

— *Tenemert.*

Lorsque le pérégrin explique que la traversée du Chott bleu lui a endommagé la vue, le Touareg lui indique que ça n'a rien de surprenant, puis le rassure en lui prédisant qu'il va la recouvrer intégralement d'ici deux ou trois jours.

— Venez avec moi, poursuit-il simplement.

Encore fragile sur ses jambes, le messager du maître des dunes s'essouffle à suivre son hôte qui avance d'un pas lesté et rapide. Ils longent un carré de cultures protégé par une haie de palmes séchées, où aboutissent des séguias, ces petites canalisations qui apportent la précieuse eau aux potagers. Près de là, un âne et des chèvres broutent des touffes d'herbe. Ils arrivent à une clairière au centre de laquelle se dresse une sorte de petit autel circulaire pourvu d'une pompe à eau manuelle. À côté, deux Hommes bleus taillent une bavette. À la vue de l'étranger, ils ramènent discrètement un pan de leur taguelmoust sur le bas de leur visage.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

À nouveau, contact des paumes et accolades.

Le voyageur a perdu un peu de son aisance à parler la langue tamasheq. Des enfants viennent l'examiner, suivis d'autres Touaregs, hommes et femmes. Peu après, le grand Touareg, chef de l'oasis, et trois autres Hommes bleus le conduisent à une zériba, où on leur sert le thé. Le visiteur est impatient de combler son trou de mémoire relatif à ce qui s'est passé entre sa sortie du Chott bleu et son arrivée à l'oasis. Son hôte l'a bien compris, car il aborde la question de son propre chef. Il lui raconte que son chameau est arrivé avant lui, ce qui n'étonne pas peu le pérégrin. On l'a retrouvé, lui, le voyageur, gisant sans connaissance sur le sable à cinq kilomètres de l'oasis.

Durant les jours qui suivent, le convalescent a amplement l'occasion de parler le tamasheq avec les jeunes hommes de l'oasis, lesquels sont avides de détails sur son pays. Son moral s'est raffermi depuis qu'ont disparu complètement ses troubles de la vue. Quant à sa condition physique, elle est bonne. Il s'est remâté grâce à de la nourriture saine, du repos, à quoi se sont ajoutées l'affabilité et l'aménité des oasiens. Tout ça lui a permis de retremper son être, de retrouver son allant. Ses nouveaux compagnons s'enquièrent de ses origines, de sa vie d'avant, de sa famille, des contrées qu'il a visitées. Le voyageur se surprend à en deviser avec détachement. Il parle de son pays comme d'un lieu étranger, ou peu s'en faut. Il y a si longtemps, déjà... Les jeunes oasiennes portent toutes des tresses. Quelque peu réservées, elles n'évitent pas les échanges de paroles avec l'étranger pour autant. L'une d'elles, dont il remarque les traits doux du visage, lui rappelle une autre jeune Touarègue qu'il lui tarde de revoir.

Tous les jours, le chef touareg l'invite à venir prendre un repas sous sa tente. Cet oasien, dont le père était nomade, souffre mal la sédentarité. Il a choisi de continuer de vivre sous la tente pour garder vif le souvenir de son père, tué de coups d'épée par une bande de nomades pillards.

La veille de son départ, comme on l'a fait peu de temps après son arrivée, on fournit au voyageur le nécessaire pour qu'il puisse s'offrir une longue et bienfaisante ablution. Il se lave de la tête aux pieds, se rase le crâne, la moustache et la barbe. De même, on lui lave ses frusques, et on lui fait cadeau d'une paire de naïls, qui vont avantageusement remplacer ses sandales à l'agonie. Ragaillardisé par ce temps de repos dans la sympathique oasis d'au-delà du Chott bleu, il entreprend le trajet du retour vers l'Oasis au bel oued, sûr de réussir une deuxième fois sa traversée de la mer de sel. Son chameau est comme lui allègre, et porte avec aisance sur ses flancs une grande quantité de provisions toutes fraîches, ainsi que, devant sa bosse, son méhariste, les endosses appuyées sur le trousséquin de sa selle.

PARTIE XI

Le voyageur franchit sans encombre la portion du désert au-delà de laquelle commence la dépression du Chott bleu. Il fait bien gaffe, cette fois, de fixer trop longtemps la surface éblouissante de la mer de sel.

Venu le matin suivant, avant de monter son chameau, et après s'être sustenté et avoir bu son thé, il se barbouille abondamment le tour des yeux de khôl, puis, une fois en chemin, ne se découvre le visage que pour de courts intervalles. Suivant les recommandations du chef touareg, il a bon espoir d'éviter de s'approcher par inadvertance de la funeste faille du Chott qui a failli les avaler, lui et sa bête. Le chameau aux hautes pattes progresse d'un pas aussi régulier qu'un métronome, ce qui a pour effet tout ensemble de faire dodeliner du chef le méhariste et de le plonger dans des pensées introspectives. Il se surprend à retomber dans l'ornière consistant à s'extirper du temps présent en tentant d'anticiper l'avenir, à éprouver des craintes relatives à la prochaine étape de son initiation... bref, à se faire stérilement du mouron. Une fois de plus, il s'adresse une sévère admonestation pour cette coupable faiblesse.

Il fait une brève halte pour prendre une collation, puis, sans atermoyer déhotte sur sa monture.

Le temps passe, et il se laisse de nouveau aller à la rêvasserie, en faisant confiance à sa monture. Quand il émerge de ses interminables ruminements, il constate que son chameau chemine, à cette heure, sur une surface mi-partie sel et mi-partie sable. Cinq minutes après, il laisse derrière lui la dépression du Chott bleu, et avance sur une steppe couverte d'une végétation poussant rapidement après une averse et formant un acheb. Une fois traversée cette steppe, le voyageur et son méhari pénètrent dans une nouvelle région : un erg. Là, ils progressent moins vite, car il leur faut constamment contourner des dunes qui, sous l'action du vent, n'en finissent pas de se transformer et de se déplacer, comme si elles étaient vivantes, comme si elles étaient nomades.

L'étranger fait bientôt un arrêt pour se sustenter. Comme il lui tarde de revoir son maître touareg, il fait fissa.

Nouveau départ.

Lui et sa monture franchissent de nombreux kilomètres en faisant fi des traits ignés d'un soleil qui semble vouloir les rôtir comme des arachides.

Dans le ciel, le disque de feu commence de pénétrer dans la fente de l'horizon, telle une pièce de monnaie dans une tirelire, et la température devient moins suffocante. Le pérégrin soupire d'aise. La journée a été particulièrement éprouvante, la chaleur singulièrement torride. Le voyageur est fier de sa performance, fier d'avoir vaincu une deuxième fois l'aride désert salin du Chott bleu, fier de se faire obéir de son méhari, fier d'être vivant, tout simplement. Il se dit que le maître des dunes...

Ses pensées sont coupées net, car son chameau vient de choir dans le vide, et lui avec ! La chute ne dure que deux secondes, mais pendant ce bref laps de temps, c'est l'horreur de la certitude de mourir que vit le voyageur. Il a eu le temps de penser, en fermant les yeux, qu'il glissait dans un tunnel blanc incliné au fond duquel il allait se faire écraser par sa monture. Au terme des deux secondes de sa chute, sa respiration est brusquement coupée lorsque son corps heurte brutalement une surface de sable compacte. Dès après, son corps est serré comme dans un étau, et des élancements violents lui donnent des coups de poignard à une épaule. Il rouvre les yeux, alors que sur sa tête et ses épaules pleut du sable. Les plaintifs blatètements de son chameau sonnent comme la trompette du Jugement dernier. Le pèlerin se retrouve dans une fâcheuse position inclinée, coincé sous le ventre de sa brave bête, sa tête, ses épaules et son bras droit exceptés... L'animal tente en vain de se mouvoir, et blatère des appels au secours. Pendant ce temps, le voyageur respire avec difficulté, et craint que les mouvements de son chameau n'aient pour effet de lui écraser la cage thoracique... À ses tempes scande la mesure un invisible et assourdissant tambour de guerre.

De sa main libre, le pérégrin dégage le sable qui a glissé dans son chèche par la fente horizontale aménagée pour ses yeux. Il croit comprendre que son chameau n'est pas tombé dans un trou, mais que c'est plutôt le sol qui s'est effondré sous son poids. Il esquisse un mouvement de torsion du corps. Ce faisant, la douleur à son épaule

droite lui arrache un cri et l'oblige à se tenir tranquille. Il parvient néanmoins à libérer son bras gauche. Quand la douleur s'est atténuée, à la faveur d'un mouvement de son chameau affolé, il réussit, à force, à replier ses deux jambes et à se mettre à genoux, mais alors le corps massif de la bête semble peser davantage sur lui. Dès que l'animal se meut de nouveau, le voyageur s'empresse de s'écarter le plus rapidement possible : il est libre !

À part l'une de ses épaules qu'il a en feu, il a tout lieu de croire que le reste de sa personne est intacte. Constatant qu'il lui manque une sandale à un pied, il la cherche, la trouve, la remet en place. Alors que le chameau s'agite en vain et blatère, le voyageur l'encourage à demeurer calme, le réconforte en lui tapotant affectueusement le cou et en lui susurrant de tendres paroles en langue tamasheq. Le dromadaire cesse de s'agiter un moment, puis... se remet à bouger de plus belle.

Le méhariste éprouve une sensation de fraîcheur à l'un de ses pieds. Le sable serait mouillé ? Serait-ce du sang qui s'épanche d'une blessure de la bête ? Ou d'une blessure sienne ? La scène d'un film lui revient en mémoire : celle du *Parrain* où l'on voit un homme dans son lit, le matin, se réveiller en pressentant qu'il y avait quelque chose d'anormal sous ses couvertures. Après les avoir repoussées avec appréhension, il découvre, horrifié, la tête coupée et ensanglantée de son cheval pur-sang préféré...

La perspective d'avoir à poursuivre la route sans sa monture est démoralisante à souhait. Ou plutôt : terrifiante. Par ailleurs, le pérégrin ne sait trop si l'accident s'est produit à un bon ou à un mauvais moment de la journée : à la soirante. Si d'un côté il n'est pas accablé par la chaleur du soleil, de l'autre, l'obscurité va tomber sur le désert dans peu de temps, ce qui compliquera ses tentatives pour dégager son chameau du piège où il se trouve. Ce qu'il lui tarde de savoir, en tout cas, c'est si sa monture possède encore l'usage de ses quatre pattes...

Dans la pénombre, il tâte le sable près du ventre de son chameau et en prend une poignée dans sa main gauche. De nouveau, il éprouve une sensation de fraîcheur. Il approche sa main de son visage, agrandit la fente dans son chèche pour bien dégager son nez et renifle : aucune odeur. De l'eau. Nul doute, le sable est incontestablement imprégné d'eau. Mais son chameau et lui ne sont visiblement pas dans le fond d'un puits. Les outres, plutôt. Ouais, l'une des outres - une seule, espérons-le - se sera déchirée sous le choc.

Le chameau ne reste pas en place, si l'on peut dire. C'est bon signe ; il aura peut-être la force de se dégager de sa fâcheuse position si son méhariste l'aide. L'animal est enlisé dans le sable, debout, quoiqu'en position inclinée. Ils ne sont pas dans un puits, mais dans une sorte de fosse peu profonde.

Le voyageur se secoue ; il doit passer à l'action avant que l'obscurité ne l'empêche d'y voir quelque chose. Il se console un chouia en songeant que, chaque nuit que Dame Nature amène dans le Grand désert, une débauche d'étoiles y jette une clarté non négligeable. Il se déplace malaisément dans le sable, jusqu'à se trouver près de la tête de son chameau. Tout en confortant par des mots doux l'animal dont le corps est enfoncé jusqu'au cou, il se met en devoir de dégager ses pattes avant à l'aide de ses seules mains. Sa blessure à l'épaule droite rend, hélas, la tâche plus ardue. Il cesse un moment son travail de taupe, après avoir constaté que le sable dégagé - c'était couru - est aussitôt remplacé par du sable neuf... Il a alors l'impression de travailler à son propre ensevelissement... Mais comment procéder autrement ? Il reprend précautionneusement l'exercice. À force, il ôte plus de sable qu'il n'en retombe devant l'animal, mais il doit repousser le sable de plus en plus loin. Encore un effort... Le méhari blatère. Il s'agite, grogne, et parvient à dégager du sable une première patte, puis l'autre ! Pour autant que le voyageur puisse en juger, elles sont toutes les deux indemnes. Deux sur quatre, pour le moment.

Le quadrupède s'agite de plus belle, mais il reste profondément enfoncé dans le sable. Seules, en sus de ses deux membres antérieurs, en émergent sa tête, la majeure partie de son cou et sa bosse. En s'effondrant, la masse de sable l'a pris au piège en l'enserrant comme entre deux parois verticales qui agissent telles les mâchoires d'un étau. À cette heure qu'il a les deux pattes de devant libérées, le chameau redouble d'efforts pour décoincer son corps massif du piège. Pour l'heure, ses tentatives restent vaines. À bout de souffle, il s'immobilise, puis pousse un blatèrement de frustration.

La demi-obscurité adoucit les contours de tout ce que le voyageur peut apercevoir ; il n'a plus qu'une vue approximative de la fosse fatidique. Il lève la tête vers la voûte du ciel, parsemée d'étoiles. Il pousse un soupir de découragement quand il reporte son regard sur la fosse et sa monture immergée dans le sable. Il a cru, plus tôt, avoir remarqué que la cavité s'étend en longueur.

S'il n'avait pas une épaule estropiée, il pourrait aider, ou plutôt tenter d'aider son chameau à s'extraire de l'enfonçure ensablée en le halant par la bride. Il lui faut tout de même agir, faire quelque chose... L'animal semble l'y encourager par ses grognements.

Le pérégrin cogite un moment, immobile. Au terme d'une minute, il passe à l'action. Il se défait de sa tunique, de sa blanche chemise, de son chèche, puis de ses naïls, pour ne garder que son léger pantalon en coton blanc. Il est prêt. Profession : excavateur. Faute de pouvoir utiliser la couverture, invisible et coincée avec le reste de son attirail sous le sable, il se confectionne une poche avec sa tunique en en fermant une ouverture ; son chèche, lui, fera office de corde. Le méhariste se place sous la tête de l'animal et entreprend, avec ses mains et ses avant-bras, de remplir de sable son grand sac de fortune. Quand il est plein, il va le vider quelques mètres plus loin, et répète la manœuvre, encore et encore. Il dégage ensuite du sable du côté gauche du chameau, puis du côté droit. L'animal reprend ses efforts pour s'extraire de son piège, mais, vite épuisé, il finit par s'immobiliser en grognant.

Malgré l'air qui se rafraîchit, le fouilleur de sable a le dos et le torse en sueur. La douleur qui lui laboure l'épaule, loin de s'atténuer, va en augmentant. Le chameau s'impatiente et piaffe, du moins du mieux qu'il peut. Il est si bien encastré dans la dépression de sable que ses efforts continuent de n'aboutir à rien de rien. Pourtant, son brave maître a déjà déblayé une grande quantité de sable, et ce, de chaque côté de son corps. Quand la noirté s'installe à demeure, fourbu, le fouisseur s'assied sur un tas de sable, face à son chameau toujours paralysé, et qui de loin en loin blatère. N'en pouvant mais, le voyageur déclare forfait. Il est en effet rétamé, et son épaule droite lui élance terriblement. Le froid le fait maintenant frissonner. Il faut remettre la poursuite de l'entreprise à demain.

— Mon pauvre chameau, tu vas devoir passer la nuit debout, comme un cheval, et prendre ton mal en patience.

L'animal émet un grognement de résignation. C'est en tout cas l'interprétation qu'en fait l'étranger. Ce dernier casserait volontiers la croûte, mais toutes ses tentatives pour extirper de l'étau sa sacoche de

victuailles en peau de gazelle ne mènent à rien. Si au moins il pouvait boire. L'une des deux outres est vraisemblablement vide, mais l'autre... l'autre est malheureusement toujours inaccessible. Il reprend possession de son chèche en le détachant de sa tunique. Il passe un bon moment à secouer cette dernière, ainsi que son écharpe, pour en ôter le plus de sable possible, malgré les douleurs que cela cause à son épaule estropiée. Il chausse ensuite ses naïls. Une fois rhabillé, il aplatit un tas de sable, et s'étend dessus. Les étoiles, si elles sont douées du sens de la vue, restent indifférentes à son malheur.

Spontanément, en pensant à la malencontreuse position de son chameau, le voyageur se remémore un souvenir de son enfance à Saint-Adrien-d'Irlande. Un veau du troupeau de son père s'était retrouvé piégé de semblable manière.

Par une ténébreuse fin d'après-midi d'automne rageait un orage. Dehors, le froid vous pénétrait jusqu'aux os. Sous la pluie glacée, protégé d'un lourd imperméable noir, chaussé de lourdes bottes à haute tige, le préadolescent de douze ans que le pèlerin était alors marchait à grands pas dans le vaste champ qui s'étirait au sud de la maison jusqu'à la forêt. Il accompagnait son père, ainsi que sa sœur et son frère aînés. Ils allaient quérir les veaux. Effrayés par le tonnerre et les éclairs, ceux-ci avaient sauté la clôture de leur enclos. Dans ce grand champ courait longitudinalement un ruisseau qui le traversait d'outre en outre. En temps ordinaire modeste, ce cours d'eau devenait néanmoins menaçant pendant les orages et les grosses pluies. Son cours, selon les accidents géographiques, devenait tantôt le large lit d'une rivière aux berges s'évasant en pente douce, tantôt un canal étroit et assez profond, un microcanyon où l'eau, dans ce passage étranglé, coulait avec une grande force.

Après une longue marche sous la pluie battante ponctuée de coups de tonnerre, ils avaient réussi à rassembler toutes les bêtes terrifiées, à l'exception d'une seule. Quand on eut enfin trouvé la bête égarée, elle était raide morte. Le cadavre était déjà rigide, comme un quartier de bœuf dans une pièce frigorifiée. Le pauvre animal était tombé précisément dans cette petite portion du ruisseau où les berges étaient très rapprochées, et l'eau profonde. Comble de malchance, le corps était coincé, la tête à contre-courant, et l'eau lui passait par-dessus la tête. Le veau s'était probablement rapidement noyé. Le tragique événement avait alors marqué l'adolescent.

La tempête déchaînée sur ces grands espaces plats, où le vent avait toutes ses aises pour en battre la surface de son souffle puissant, glacé et délétère, composait un décor fantasmagorique impressionnant. Debout devant l'infortuné veau noyé, les pieds dans ses hautes bottes en caoutchouc noires, liserées de rouge et trop grandes pour lui, le garçon restait figé, pétrifié comme s'il venait de voir la méduse, indifférent à cette heure aux coups de tonnerre, aux éclairs et à la mitraille de la pluie que le vent réussissait à pousser sous le capuchon de son imper, ainsi que dans ses lourdes bottes. Son père avait dégagé la malheureuse bête de son piège fatal, non sans peine, avec l'aide de son frère et de sa sœur, pendant que lui restait là, hébété, sans bouger non plus qu'une borne.

La nuit est longue. Les courts moments du sommeil intermittent du voyageur au fond de la fosse de sable sont interrompus par ses persistants et pénibles élancements à l'épaule, par la faim, le froid, les blâtements et les soubresauts de son chameau prisonnier. Demain matin, songe-t-il avec dépit, à la reprise des travaux forcés, il ne pourra pas compter sur la vaillance de ses deux bras.

Dès le fin matin, alors que le misérable pérégrin se lève, un bruit dans le ciel lui fait lever la tête. Une lueur brille pendant quelques secondes, puis disparaît en direction du nord. Cette apparition céleste familière agit sur lui à la manière d'un cordial. Il transforme à nouveau sa tunique en un long sac à l'aide de son chèche, flatte le cou de la pauvre bête en lui prodiguant des mots d'encouragement, et reprend son travail de fouisseur. Mieux vaut exécuter le maximum de la besogne avant que la chaleur ne rende sa tâche infernale. À la lumière du jour, il est maintenant en mesure de constater que le sable est mélangé à une terre friable, mais également à des détritiques de bois. C'est alors qu'il songe à un canal d'irrigation. Son chameau est sans nul doute tombé dans l'un de ces fameux canaux d'irrigation construits jadis par les Hommes bleus pour permettre d'acheminer l'eau sur de très longues distances. Mais alors, y avait-il jadis ici une oasis ? Pouvait-on encore trouver de l'eau dans ces parages à condition de creuser suffisamment profondément ? En tout cas, ce vieux canal d'adduction d'eau, abandonné depuis peut-être des siècles, avait fini par se déliter.

C'était donc une portion couverte de cette voie d'eau artificielle faite de bois qui avait cédé sous le poids du chameau et de son méhariste.

Le voyageur se tue le corps et le cœur pour ôter du sable, tantôt à gauche de sa monture, tantôt à droite. Sans cesse une certaine quantité de sable s'empresse de se laisser glisser à l'endroit où il vient d'en ôter. Le soleil tape déjà durement, et le méhariste sue à grosses gouttes. Puis, voilà qu'un imposant monceau de sable cède, avant de glisser vers les pattes antérieures libres du chameau. Sentant que l'étau qui enserrait son corps depuis plusieurs heures se desserre, l'animal donne une violente secousse, joue des quatre membres telle une girafe attaquée par une bande de lions, et sort enfin de son piège, bousculant au passage et par inadvertance son libérateur. Le méhari est libéré ! Le voyageur constate bientôt avec un vif soulagement que son chameau a l'air d'avoir les quatre pattes en bon état.

Excité comme un taure qui sort d'une longue stabulation hivernale, le ruminant gibbeux n'a plus qu'une idée fixe : sortir de la fosse. Il s'élance en blatérant vers la pente de sable relativement à pic qui mène à la surface du désert. Il avance aussi vite que le lui permet le sol meuble qui fuit sous ses hautes pattes, avides d'exercice. En deux temps trois mouvements, le voilà hors de la fosse.

Pourvu, se dit le voyageur, que, dans la griserie de sa liberté retrouvée, son chameau ne décide pas de se rendre tout seul et dare-dare à l'oasis... Il gravit la pente de sable à son tour, malaisément, tout en interpellant son méhari, malgré sa respiration haletante.

Il arrive enfin à son tour à la surface du désert, couvert de sueur, à bout de souffle, à demi nu, sa tunique et son chèche sur son bras, ses naîls dans la main. Il aperçoit son chameau qui, pour lors, ne court plus, mais marche en zigzaguant, comme s'il hésitait à prendre la poudre d'escampette. Le voyageur veut lui crier après, mais, soufflant comme un phoque, penché vers l'avant, les mains sur ses genoux, il n'y arrive pas. Constatant que l'heureux animal arrête enfin d'avancer, s'ébroue et blatère, il juge non nécessaire de gaspiller de l'énergie à l'interpeller. La surface du désert est frappée par les traits d'un soleil de plomb.

Le pérégrin secoue sa tunique après l'avoir séparée de son chèche, s'en revêt, chausse ses naîls, et agite sa longue écharpe blanche avant de l'enrouler autour de sa tête. Il marche enfin en direction de sa monture.

Quand son maître s'approche de lui, le méhari blatère, mais ne fuit pas. Le voyageur lui en est vachement reconnaissant. Il examine sa monture sous toutes les coutures. Il flatte son corps massif, autant pour le caresser que pour ôter le sable qui adhère encore à son pelage. Il est alors envahi par une vague de tendresse pour sa bête, qu'il cajole, mignote, et minouche comme jamais il l'a fait auparavant. Il en fait trois fois le tour, après quoi il décrète qu'elle n'a pas de côtes cassées, et que ses quatre membres sont en bon état de marche. Mais pour en être sûr, il la fait marcher en la tenant par la bride, cependant qu'il examine attentivement ses pattes. Hum... On dirait qu'elle claudique un chouia d'une de ses pattes arrière. Zut ! Mais il s'agit d'une très légère claudication ; peut-être que ça ne l'empêchera pas de marcher pendant de nombreux kilomètres. Le méhariste veillera à faire plus de haltes pour permettre à sa monture de se défatiguer.

Le soleil n'est pas encore à son zénith. Le voyageur défaille de faim, et éprouve un besoin irrésistible d'étancher sa soif, ce qu'il n'a pas fait encore, tellement il est excité. Il a de quoi boire, en effet ; comme il l'espérait, l'une des deux outres a résisté à l'épreuve. Quant à l'autre, comme il l'avait deviné, elle est vide, quoique non abîmée ; elle pourra servir encore. L'étranger boit d'abondance, mais pas tout son soul... Évitions les excès en toutes choses.

Il décide de se laisser du temps pour décompresser avant de reprendre la route, ce qui en même temps va permettre à sa monture de se remettre de ses émotions. Il fait baraquier cette dernière pour la soulager de la selle à pommeau cruciforme, et de tout le reste. Le quadripède blatère, et le voyageur veut croire que c'est de contentement. Alors, il visite l'intérieur de son sac de victuailles, et se restaure. Au moment de préparer son thé, il découvre que sa théière est bossuée. Heureusement, elle ne fuit pas. Avant que de porter à sa bouche sa première gorgée de thé encore bien chaud, il porte un toast à son chameau.

Il est soudain pris d'un accès de rire. Il doit déposer son verre sur le sable pour ne pas le renverser. Cependant qu'une cascade de rires le secoue rudement, il comprend que les tensions auxquelles il a été soumis depuis au moins quinze heures avaient besoin d'une soupape. Son hilarité passée, tel un enfant, il se laisse choir sur le dos, puis se met à agiter ses quatre fers en l'air, tout en poussant des *yoyous* à la manière des femmes arabes et touarègues.

Il boit enfin son thé, et se traîne à quatre pattes jusqu'à son chameau. Il choisit le côté de la bête où il y a de l'ombre pour installer sa couche. Là, après avoir étendu sa couverture, il s'étend dessus en émettant un dernier ricanement pour signifier au désert que, cette manche, eh bien, c'est lui et son méhari qui l'ont gagnée. Il l'exprime à haute voix...

— Mets ça dans ta pipe, et fume, Grand désert !

Le voyageur et sa monture parcourent plusieurs kilomètres sans incident. Ils se donnent souvent campo. Le chameau ne semble plus claudiquer.

Chemin remontant, apparaissent dans l'esprit du pérégrin le visage de Safia et celui du maître des dunes. Il lui tarde de les revoir, car il a le sentiment que cette longue méharée le rend... plus digne de considération. Il s'en veut dès après, encore une fois, d'avoir nourri une telle pensée orgueilleuse. Mais d'où lui vient donc ce manque d'humilité ? Ce besoin de reconnaissance d'autrui ? Lui faut-il toujours agir, mû par l'espoir de recevoir quelque Légion d'honneur ?

Quand il atteint enfin l'Oasis au bel oued, il fait mine de ne pas souhaiter être rapidement reçu par le sage touareg. Puis, la nouvelle que ce dernier n'est pas là lui contriste le cœur. Comme cela lui arrive régulièrement, le maître pérégrine d'une oasis à l'autre, ou encore, il va se ressourcer et méditer en se retirant au Pays des dunes, où, justement, il est allé une fois de plus se retirer. On conduit le voyageur à l'habitation où il dormait lors de son premier séjour dans l'oasis.

Il a l'impression que la palmeraie a perdu son âme sans la présence de son mentor. C'est à Bachir et aux habitués des joutes oratoires qu'il relate les péripéties de sa méharée. On lui confirme que, de toute évidence, son chameau est malencontreusement tombé dans l'une de ces *foggaras* qui, jadis, acheminaient l'eau aux oasis. Ce formidable réseau de canaux souterrains a été construit grâce aux esclaves que les Hommes bleus ont possédés pendant plusieurs décennies. Ces impressionnants ouvrages, galeries souterraines, parvenaient à faire s'écouler l'eau par gravité, grâce à la déclivité du terrain, vers les séguías, canalisations et rigoles plus petites, qui prenaient le relais pour apporter l'eau aux jardins des oasis. Par suite de l'abandon de

la pratique de l'esclavage, faute de main-d'œuvre à bon marché, on négligea l'entretien du réseau. Peu à peu, au fil des décennies, les galeries se sont remplies de sable et sont devenues inutilisables.

La veille de l'arrivée du maître des dunes, le voyageur participe à une joute oratoire qui le reconforte ; tout bien considéré, il n'a pas trop perdu de son tamasheq.

PARTIE XII

Le voyageur est heureux de pouvoir transmettre à son maître les salutations du chef de l'Oasis du Chott bleu. Par ses questions précises, le Touareg prouve à son initié qu'il en sait aussi long que lui-même sur son voyage ; on dirait qu'il l'a suivi à la trace. Il vient à l'esprit du voyageur l'hypothèse farfelue que l'Archange Jibril, eh bien, c'est lui, lui, le maître des dunes ; ou encore qu'il lui sert d'agent de renseignements.

L'étranger renoue avec les leçons quotidiennes de tamasheq données par son mentor.

Un jour, celui-ci vient lui porter un petit dictionnaire bilingue tamasheq-français, tout battant neuf. Le voyageur a idée que le sage homme a fait venir ce livre d'une librairie lointaine de Tunis, d'Alger ou de Casablanca, et lequel aura mis peut-être plusieurs semaines avant de lui arriver entre les mains. Il lui offre également un taguelmoust indigo tout neuf, un peu plus court que son vieux blanc, ainsi qu'une nouvelle chemise blanche en coton. Pendant qu'il troque ses vieilles hardes contre ses vêtements neufs, le méhariste apprend que le moment est venu pour lui de subir le test du scorpion...

Le test du scorpion ?

C'est la première fois qu'il en entend parler. Il fait de son mieux pour recevoir sereinement cette nouvelle, mais n'y arrive pas vraiment. À quelle sorte d'épreuve, au juste, va-t-on cette fois le soumettre ? C'est à Azzouz, le taciturne Touareg auquel il a eu affaire lors de son jeûne, que revient la responsabilité de lui faire passer ledit test du scorpion, lui annonce le maître des dunes. Naïvement, le disciple tente de celer ses appréhensions, mais rien n'échappe à la perspicacité du sage Touareg. Le voyageur n'ose pas lui dire qu'il préférerait que l'épreuve se fit sous sa supervision à lui... Ce morose Touareg qui va le cornaquer, il ne le trouve pas d'un commerce agréable, pour dire la chose euphémiquement. Mais peut-être cela fait-il partie de l'initiation ? Qui sait, le scorpion n'est peut-être qu'une diversion afin de pouvoir observer son comportement avec un guide contre qui il a de la prévention ?

Le pérégrin n'arrive pas à s'abandonner dans un sommeil, cette nuit-là, alors qu'il espérait dormir comme un loir afin d'être dans les

meilleures dispositions possible pour affronter le défi auquel on va le soumettre.

On conduit le voyageur, qui ne s'est pas meublé l'estomac depuis plusieurs heures, à un endroit en retrait des habitations, puis on le remet entre les mains de son cornac Azzouz, l'air aussi renfrogné que d'habitude. L'homme s'approche de l'initié et lui arrache brusquement son taguelmoust, qu'il remplace par un opaque voile noir, lequel couvre entièrement la tête du disciple du maître des dunes et descend sur sa poitrine et sur son dos. Pour bien assujettir l'étoffe, le Touareg à la mine farouche passe ensuite au cou de l'élève un cordon ressemblant à un licou et auquel est attachée une lanière. Tenant ainsi en laisse le condamné, le bourreau le mène à l'échafaud...

Azzouz stoppe une fois qu'ils arrivent à une petite place dont la gaieté contraste avec la sinistre épreuve qui va s'y dérouler. Y sont alignés, ce que le voyageur ne peut pas voir, des arbres fruitiers : des figuiers, des amandiers et des oliviers. Une longue caisse en bois, apparemment toute neuve et du type de celles qui servent normalement au transport des dattes, gît à l'ombre arachnéenne d'un figuier, béant à l'une de ses extrémités. Pour en obstruer l'ouverture, on n'a qu'à faire glisser un panneau en bois de haut en bas. Ce pourrait être l'une de ces cages utilisées pour la capture de gros félins sauvages si elle était plus haute.

Azzouz ôte le licou au voyageur, le fait asseoir sur ce qui a l'air d'être un cageot, puis lui offre de la nourriture en lui permettant de soulever l'étoffe qui lui couvre la tête pour porter les aliments à sa bouche. L'étranger ingurgite sans trop d'appétit ce que lui remet entre les mains son revêche instructeur. Le dernier repas du condamné à mort... Il manque la cigarette, songe le disciple. Il sirote son thé en silence en compagnie de son cornac, qui ne fait plus aucun bruit. S'est-il éloigné ? Il est sans doute resté derrière lui. Cependant qu'il boit sa boisson chaude par petites lippées, le voyageur anticipe malgré lui le supplice qu'on s'apprête à lui infliger.

Il se voit nu, couché sur du sable brûlant, la tête encapuchonnée. Son corps déshydraté fond au soleil, se décharne, se racornit. Il a les poignets et les chevilles ensanglantés à force de tirer sur les liens qui le maintiennent rivé au sol, à plat dos, alors que ses membres allongés forment un X, tels que ceux de l'homme qu'on peut voir sur le croquis du célèbre peintre de la Joconde sur l'anatomie humaine. Quand le premier scorpion commence l'ascension de son crâne rasé de frais, l'initié abaisse très doucement les paupières, et retient son souffle. Crainte de provoquer le dangereux arachnide, il se retient d'effectuer le moindre mouvement. Toute la transpiration exsudée par son corps est bue incontinent par l'astre de feu. Il imagine que la carapace du scorpion luit au soleil. La queue, recourbée et formant un joli arc de cercle, en l'air brandit son dard venimeux. L'arthropode à la piqure mortelle explore son terrain vivant, ses deux pinces arquées au-devant de lui en guise d'éclaireurs.

Pendant qu'en propriétaire ce scorpion prospecte les lieux, un congénère vient gravir l'avant-bras gauche du gisant, qui n'arrive pas à contenir quelques frissons. Puis un autre scorpion fait bientôt son apparition sur le même membre. Les deux prospecteurs se partagent le territoire; l'un se réserve l'avant-bras, l'autre s'accorde la partie qui va du coude à l'épaule, c'est-à-dire le bras proprement dit. Surtout ne pas bouger! Mais le voyageur n'en peut plus de rester immobile. Les trois visiteurs, il le constate bientôt, ne sont que les premiers d'un gros contingent. En effet, plusieurs scorpions arrivent maintenant par bandes, des quatre points cardinaux, et entreprennent l'escalade du corps de ce Gulliver étrangement docile.

Les chatouillements sur les jambes de l'initié, sur son ventre et sur ses bras, du fait du grand nombre des scorpions, d'abord finissent par s'annuler les uns les autres. L'infortuné oublie ceux-là, accordant toute son attention aux deux scorpions qui, pour le moment, arpentent seuls sa tête vulnérable. Il frémit des paupières, et il lui échappe une malheureuse grimace au moment où l'une des bestioles emprunte la passerelle constituée par l'arête du nez. Le bestion badaud à l'aiguillon venimeux se meut lentement, vigilement, contrairement à la foule de ses semblables qui quadrillent le corps de pas nerveux et rapides, mais insouciant. Le circonspect scorpion, lui, s'arrête un moment, la tête en bas, l'avant du corps posé sur la lèvre supérieure du supplicié, et l'arrière encore juché sur la pointe du nez, en travers les narines. Il

fait une pause à cet endroit, profitant, pour se rafraîchir, des poussées d'air qui s'en exhalent, tel un clochard sur une bouche d'aération.

Le malheureux gisant ne respire plus qu'à demi, par crainte de provoquer le dangereux inspecteur. L'arachnide reprend enfin ses investigations, au grand soulagement de la victime, qui maintenant peut respirer plus normalement. Le bestion remonte sur la joue, où il stationne. Il semble au prisonnier qu'il s'apprête à le frapper de son dard en plein centre de la paupière. Un tic fait trembler les muscles des yeux du sacrifié, ce qui a l'air d'incommoder le scorpion. Au même moment, pour faire pendant à son pareil, son partenaire se positionne au-dessus de l'autre œil et s'agrippe à l'arcade sourcilière. Les deux scorpions se disposeraient-ils à perforer simultanément de leur lance aiguë les yeux de leur proie à travers ses paupières ?

Fflissh ! Flissh !

Les dards s'enfoncent comme des épées à étroite lame dans la chair des paupières, puis profondément dans les globes oculaires ; une fois, deux fois, trois fois...

Fflissh ! Flissh ! Fflissh !

La térébrante et pulsative douleur fait se contorsionner l'initié, empêché qu'il est d'utiliser ses mains pour chasser les arachnides piqueurs. Ses mouvements sont d'emblée regardés comme une provocation par l'armée ennemie, ce qui, en même temps, marque le signal d'une attaque tous azimuts dans chaque région du territoire occupé.

Alors, mille aiguillons et piques de s'abattre cruellement sur le corps du martyr, de le trouser et de l'empoisonner. Ses convulsions désespérées n'ont pour effet que de faire redoubler les coups. Les chairs sont fouillées dans les moindres replis. Les cris et les hurlements n'atteignent pas les bourreaux, qui restent sourds. Ils sont des acteurs dans un film muet. La charge de l'ennemi ubiquiste est réitérative.

Fflissh ! Flissh ! Flissh ! Flissh ! flissh !

En une suite de rutilantes perles écarlates, le sang sourd de chacune des blessures. Le corps ensanglanté de l'initié relègue dans l'oubli tous les saints Sébastien. Les harpons empoisonnés continuent de s'élever, puis de s'abattre à un rythme fou et mécanique, telles les pioches de moult prisonniers sur un sol ingrat. Éclaboussés du sang qui gicle des myriades de mini-fontaines, rouges comme des coquelicots, les scorpions vengeurs en sont réduits à frapper dans les mêmes blessures, puisque le corps a été lardé de coups sur toute sa superficie.

Exsangue, sur le point de défaillir, le voyageur cesse peu à peu tout mouvement. La douleur extrême exalte son imagination, qui prend le relais des bourreaux pour le faire souffrir à sa manière et le transformer en saint martyr canadien prisonnier des Iroquois, attaché debout à un poteau, puni par la bastonnade, le corps lacéré par des armes coupantes, les doigts broyés par les dents de ses ennemis, les ongles arrachés, et un feu allumé à ses pieds pour lui faire rôtir les jambes.

Puis, la victime affabulatrice et otage des scorpions se figure, à cette heure, que ses attaquants, en quête d'une victoire absolue, s'introduisent un à un dans tous les orifices de son corps : ses yeux crevés, ses narines, ses oreilles, sa bouche, son anus. Les dards venimeux piquent alors de plus belle, cette fois de l'intérieur, en criblant de petits trous la fragile muqueuse des divers organes, ainsi que la chair elle-même. De l'intérieur de son corps sourdent des bruits mats.

Flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh !

L'étranger à l'agonie émet quelques faibles râlements, pour la forme, on dirait, avant de se taire définitivement. Cependant, il reste encore conscient et capable, malheureusement, de ressentir la douleur.

Continue la macabre, incessante, interminable et douloureuse musique des aiguillons fouineurs.

Flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh ! flossh !

Un bruit tout autre parvenant à cette heure à ses oreilles ramène à la réalité le rêveur à l'esprit chimérique que le soleil fait transpirer à grosses gouttes. On lui retire le voile qui lui couvre toute la tête. Alors, il voit Azzouz devant lui, assis sur une caisse en bois, qui le regarde, toujours sans piper mot, toujours avec son air rechigné, et qui vide d'un trait le reste de son verre de thé.

Son rébarbatif instructeur lui balance son taguelmoust, et le voyageur le remet en place autour de son chef. Qu'est-ce qu'il aimerait en ce moment se retrouver nu comme un cierge sur une plage pour pouvoir s'immerger dedans l'eau de la mer !

À l'intérieur de la grande caisse, c'est l'obscurité totale. On en a masqué les moindres interstices ; aucun jour ni aucune lumière n'y filtrent, tandis que le fond est tapissé d'une couche de sable. Le scorpion aura ainsi l'impression d'être dans son milieu naturel... Le disciple du maître des dunes peut s'étendre de tout son long, sur le dos, comme maintenant, sans toucher les extrémités du cercueil. Du cercueil, car cette large caisse n'est-elle pas destinée à conserver bientôt son cadavre ? En tenant les bras à l'horizontale, il arrive tout juste à poser le plat de la main sur les deux parois latérales. En se dressant sur son séant pour vérifier la hauteur de la caisse, comme il l'a fait tout à l'heure, il doit pencher la tête pour ne pas se la cogner au plafond. L'oxygène pourrait venir à lui manquer, songe-t-il...

Est-il là-dedans depuis des heures ? Il a horreur d'attendre comme ça, captif, dans le noir. Une angoisse le tient aux aguets. Qu'on la lui amène tout de suite, la fameuse petite sale bête à dard venimeux, qu'on en finisse une fois pour toutes ! Une pensée le déconcerte soudain : et si le scorpion se trouvait déjà dans la caisse ? Jusqu'ici, ce qu'il attendait qu'il se produise, c'est le bruit du coulisseau qui doit fermer la caisse, panneau de bois situé à ses pieds et que l'on soulèverait pour y balancer le scorpion...

Le voyageur se dresse précautionneusement, comme pour signifier au scorpion qui pourrait déjà être à l'intérieur de son cercueil que, lui, n'est animé que par des intentions pacifiques... Il doit garder la tête inclinée vers l'avant, et son occiput touche à la paroi supérieure de la caisse. La supposition que son dangereux animal de compagnie soit déjà là lui devient de plus en plus plausible. Le rythme des battements de son cœur déjà agité s'accélère. Celui de sa respiration fait pareil. Logiquement, le scorpion, s'il est vrai qu'il est bien là, doit se tenir instinctivement contre la cloison, vraisemblablement dans l'un des quatre angles. Il est donc plus avisé de rester bien au centre de ce funeste sarcophage. À moins que... À moins qu'un scorpion possède l'habileté - mais il est peut-être trop lourd - de marcher à l'envers sur une surface ou un plafond, par exemple ? Le pérégrin se penche vers l'avant, pose ses bras sur les genoux, et sa tête sur ses avant-bras.

Le silence est aussi dense que l'obscurité. L'initié tend l'oreille dans le futile espoir de capter un éventuel déplacement du scorpion. Il se morigène aussitôt pour avoir conçu une pensée aussi puérile. Il n'en fouille pas moins l'obscurité des yeux, absurdement, vainement,

la tête penchée en avant, faute de pouvoir la tenir à la verticale. Il songe alors que ses pieds, nus dans leurs naïls, sont tout à fait sans défense. Avec mille précautions, il se déchausse, déroule lentement son taguelmoust, et dans la large bande de tissu, enveloppe un pied, puis l'autre, en prenant soin de laisser du mou entre les deux. Il refuse de s'arrêter à l'idée qui lui vient à l'esprit, celle qu'il est en train de déshabiller Saint Pierre pour habiller Saint Paul, vu que sa tête perd ainsi la protection de son écharpe... Il sait que ses efforts de rationalisation n'aboutissent à rien de convaincant, mais il tente malgré tout de se convaincre qu'il peut au moins protéger plus rapidement sa tête de ses mains et de ses bras que ses pieds... En tous les cas, ses pieds ainsi protégés, il se sent un chouia moins vulnérable. Les pulsations de son pouls restent précipitées. Il pousse un soupir de découragement et se dit que, s'il se tient coi, peut-être bien qu'il ne se passera rien, après tout... Mais de suite il lui revient en mémoire des récits décrivant les affres subies par des voyageurs piqués par le venimeux arachnide. Des frissons lui parcourent l'échine.

Une crampe oblige l'étranger à modifier sa position. Ce faisant, il donne de la tête contre le plafond de la caisse. Son crâne, privé de sa protection habituelle qu'est le taguelmoust, accuse durement le choc. Il stoppe tout mouvement, par crainte d'avoir perturbé le repos du scorpion. Pour sûr, ce genre de bestiole, quoique privée d'oreilles - c'est ce qu'il pense -, est parfaitement en mesure d'enregistrer les moindres vibrations et les plus petits déplacements d'air ; il en est convaincu.

Le méhariste change de position avec des mouvements au ralenti, se met à genoux, les fesses sur les talons, et le buste incliné vers l'avant. Cette position inconfortable l'invite, après quelques minutes, à appuyer les mains sur le sol. Cependant, il n'est pas question de prendre ce risque. Il y plante plutôt les coudes - mais est-il moins grave de se faire piquer au coude par un scorpion plutôt qu'à la main ? - en s'assurant au préalable que le bouton de ses manches longues est bien attaché. Après quoi il pose la tête dans les paumes de ses mains ouvertes. Un petit bruit le fait sursauter. Il se redresse, et toc ! Il se cogne une autre fois la tête contre le plafond de la caisse. Quel était ce

bruit venu manifestement de l'extérieur? Comme si quelqu'un avait touché à la caisse. Azzouz le taiseux? S'apprête-t-on déjà à mettre fin au supplice du voyageur? Si c'est le cas, il s'en sera tiré à bon compte. À moins que...

Tiens! Un autre bruit semblable. Difficile de déterminer de quel côté ça vient... Plus rien...

L'initié est sûr de n'avoir pas imaginé ces bruits. Il n'y a toujours pas le moindre rai de lumière qui filtre dans la cage. De toute manière, le soleil est sûrement couché depuis un bon moment. Plus il réfléchit, plus l'étranger se convainc que le bruit entendu devait être celui d'une trappe que l'on aurait ouverte, puis refermée. Une toute petite trappe, par exemple, autre que celle qui sert à fermer l'ouverture par laquelle on l'a fait entrer dans la caisse. C'est sûrement cela. Une toute petite trappe ménagée sur l'une des parois de la caisse. Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier, sinon que l'on vient seulement d'introduire dans la cage l'animal au dard venimeux, et que, conséquemment, le pèlerin s'est inutilement rongé les sangs pendant toutes ces longues heures! Une sorte d'effet placebo à l'envers... À moins que... À moins qu'on ait tout simplement ajouté dans la caisse un deuxième scorpion... Aha! Ou même plusieurs! Rien n'interdit non plus de penser qu'ils sont plusieurs à lui tenir quiète compagnie depuis le début. Ah! Mais on lui a parlé du test du scorpion. *Du* scorpion, et non *des* scorpions...

Le voyageur encagé ne tient plus en place. Il a mal au dos, il a mal à la nuque. Des crampes lui labourent les jambes alors que son cœur bat la chamade. *Pfff!* Et que dire de l'envie de pioncer! Où en est la nuit? Ah! Et puis qu'importe! Dans ce sarcophage si bien calfeutré, la nuit est omniprésente, et ce, même le jour!

Il devient de plus en plus difficile au pérégrin de rester immobile, sachant qu'à tout moment un scorpion peut lui infliger une piqûre mortelle. Pour se calmer, il se répète qu'il a librement consenti à cette initiation et, alors, il se fait violence pour prendre sur lui et se conditionner au courage et à la patience. Il se souvient que le maître des dunes est un homme trop bon pour le laisser mourir... Mais une bouffée de chaleur le saisit à la poitrine, qui, plane-plane, irradie soudai-

nement par tout son corps, y compris jusqu'à son cerveau. Il éprouve l'atroce sensation qu'on vient de paralyser ses mouvements en lui faisant enfiler une camisole de force. Il étouffe. Le besoin de faire éclater les murs de son obscur réduit se fait de plus en plus pressant. Il arrive à peine à maîtriser son envie de frapper les parois de ses mains et de ses pieds, ainsi que de crier. Il se met à suer abondamment, comme s'il venait de pénétrer dans un hammam. Il ferme les yeux et se frotte vigoureusement le visage à deux mains, comme s'il espérait, par ce geste, découvrir que tout cela n'est qu'un rêve. Ses mâchoires sont soudées l'une à l'autre. Sa respiration est entrecoupée, devient sibilante, lui râpe la gorge. Il a soif ; il lui faut se mouvoir, frapper un obstacle, frapper à coups de poing un grand culbuto empli de sable, respirer de l'air pur. Il lui faut braire, beugler, hucher à pleine voix ! Il a un urgent besoin de s'évader, de courir jusqu'à l'épuisement, jusqu'au bout du monde !

Il sue à grosses perles, il est en nage.

Il appuie la tête contre le plafond de sa cage, et y exerce une forte pression qu'il maintient le plus longtemps possible. À bout de forces, il courbe l'échine. Il inspire, puis expire à la fois par le nez et la bouche. Sa respiration est striduleuse, et l'air chuinte en passant entre ses dents serrées. On dirait un chien enragé dont la gueule est emprisonnée dans une muselière. Tout ça, nul doute, est une indication que l'oxygène se raréfie dans le cercueil. À bout de nerfs, à bout de souffle, à bout de course, à bout de courage, à bout de résistance, à bout de forces, au bout de son parchemin, le voyageur éclate en sanglots et pleure comme une Madeleine.

D'abord, il tente d'étouffer ses plaintes, mais elles lui procurent un soulagement tel qu'il se laisse aller à pleurer comme une fontaine, d'autant plus qu'il se sait à l'abri de tout regard. La tête entre ses genoux écartés, ses lourdes larmes salées tombent en silence sur le sable buvard. Des larmes grosses de l'air salin du Chott bleu. Et tombent les gouttes d'yeux gonflés qui pensaient avoir seulement oublié comment verser des pleurs. À force, l'initié se détend, ses muscles se décontractent, ses mâchoires se descellent. Il en oublie presque le danger qui pèse sur lui.

Et passent les heures, qui s'égrènent *piano pianissimo*.

Pendant un bref moment, le voyageur claquemuré dans sa bière jouit d'une quiétude d'esprit. Puis, il éprouve à nouveau l'émergence d'un sentiment d'inconfort physique. Il aimerait au moins que son geôlier lui permît de marcher dans la cour de sa prison... Et il a le gosier altéré ; c'est par la soif qu'on aura raison de lui. Oui, le scorpion n'est qu'un contre-feu, un stratagème. Le but de l'exercice consiste plutôt à vérifier la force de résistance du sujet face au supplice de la déshydratation... Le besoin d'humecter ses amygdales se fait de plus en plus obsessionnel, viscéral. Il en oublie les bestioles venimeuses qui partagent sans doute sa geôle. Il s'en bat la paupière, à cette heure, car l'obsession de l'eau l'immunise contre la peur du dard des scorpions. L'épuisement, la soif, la privation de sommeil et maintenant la faim lui émoussent le jugement. Ah ! Comme il est reposant de ne plus avoir peur ! Ne craignant plus la menace des scorpions, il s'étend sur le dos. Comme il est bien, tout à coup ! Bientôt, naturellement, il adopte la position fœtale, la tête enfouie entre ses bras croisés. Il tombe ensuite dans un assoupissement profond, qui dure... quelques secondes ; ou quelques minutes ; ou peut-être bien une heure ?

Il est réveillé par un picotement à la cuisse. Prenant à nouveau conscience du danger qui le menace, il se redresse en sursaut, et se cogne encore une fois la tête contre le plafond. Comme la légère sensation de piqûre ne dure pas, il se retient de porter sa main nue à sa cuisse : nul besoin de tenter le diable... Puis, lui vient à l'esprit l'idée que sa cuisse pourrait bien être déjà engourdie sous l'effet du venin... Cette fois, il ose se la tâter de la main. Il sent bien la pression de ses doigts sur sa cuisse. Ça le rassure... à demi. *Pfff!* Qu'attend-on, à la fin, pour mettre un terme à cette douloureuse épreuve ? Qu'un scorpion l'ait réellement assassiné ? S'agit-il de vérifier s'il peut survivre à la piqûre envenimée d'un scorpion ? Bachir lui a parlé, un jour, d'une pierre cristalline du désert aux vertus miraculeuses. On l'applique sur une blessure, et une prompte guérison s'ensuit quasiment invariablement. *Allah, faites que mon geôlier ait toute une provision de ces pierres miraculeuses !*

PARTIE XIII

Le voyageur, sain et sauf, est en compagnie du maître des dunes pour recevoir une autre leçon de tamasheq, ainsi que pour l'écouter lui lire des passages de son gros livre à la reliure en cuir.

Deux jours sont passés depuis l'épreuve du scorpion. Dans la caisse où on l'avait enfermé pendant de si longues heures, le disciple n'a été piqué par aucun scorpion. Pas une seule fois. On ne lui a dit ni combien de temps il a passé dedans le funeste coffre, ni même s'il s'y trouvait ou pas un ou des scorpions. Et il n'a pas demandé à le savoir. Il fait mine de ne pas avoir la curiosité d'apprendre ce qu'il en est de cette deuxième éventualité. C'est qu'il songe, peut-être sottement, qu'il fait ainsi preuve de virilité...

Son maître reprend ses rencontres quotidiennes avec lui, comme si de rien n'était, sans faire quelque allusion que ce soit à l'interminable épreuve qu'il lui a fait subir. Naguère encore, le voyageur aurait insisté pour obtenir des réponses à ses interrogations. Il se sait gré, à cette heure, d'être capable de prendre du recul face aux événements, même peu de temps après qu'ils aient eu lieu. Mieux vaut tuer dans l'œuf ces folles petites interrogations qui, mine de rien, par un travail de sape, troublent la quiétude de votre âme. De l'habitude de se garder une petite gêne en tout, il lui faut faire une seconde nature, que ce soit dans des moments d'incertitude, lorsqu'il s'agit de brider ses envies de boire beaucoup d'eau, ou encore de manger tout son content.

Safia le conduit à la zériba où, ces jours-ci, on s'active ferme à une corvée artisanale. À l'ombre des grandes feuilles des palmiers, la jeune Touarègue et l'étranger longent un *ados*, cet ourlet de terre qui retient le ruissellement d'eau que les séguias apportent au jardin. Dans la grande zériba, toute une petite société, surtout des femmes, s'adonne à la sparterie. On se livre à sa besogne dans un joyeux brouhaha de voix, d'éclats de rire et d'interpellations taquines. Un mur est entièrement couvert d'un épais tissu aux motifs multicolores. Le sol est encombré d'alfas, de joncs, de spartes, ainsi que de paniers, de nattes, de couffins, de cabas, certains finis d'être confectionnés, d'autres encore en voie d'exécution. Les habiles artisanes aux cheveux nattés tressent, vannent et tissent les fibres végétales avec célérité. D'heure en heure naissent de nouvelles réalisations. Safia converse avec deux amies que

le voyageur a déjà rencontrées aux joutes oratoires. Elles sont à tisser une longue natte-palissade qui pourra servir aussi bien de toit pour une zérîba que de section d'enceinte délimitant un carré de culture. À l'une des jeunes professionnelles de la sparterie qui le met au défi de se mettre lui-même à la besogne, l'étranger dit :

— Je veux bien relever votre défi.

Sa réponse suscite une cascade de rires et divers commentaires joyeux. On leur fait une place, à lui et à Safia, sur le grand tapis en laine qui égaie le sol de ses couleurs fortes, une spécialité de la région, et qui porte, explique-t-on à l'étranger, le nom de *kilim*. On apporte à ce dernier un couffin à demi confectionné. Il veut se mettre à l'ouvrage, mais il vasouille. Il vérifie d'abord comment sa voisine de gauche manie le sparte, puis celle de droite. Ensuite, il s'essaie. Des youyous accueillent son premier geste. On rit de ses maladresses, il rit aussi. Safia le dépanne à plusieurs reprises. Il passe là deux belles heures de sérénité et de plaisir.

Avant de quitter les lieux, il demande à Safia si elle veut bien l'aider dans son étude de la langue tamasheq, avant de lui montrer son beau dictionnaire bilingue pimpant neuf qu'il a reçu en cadeau du maître du Pays des dunes.

— Bien volontiers, qu'elle lui répond en souriant d'un air complice.

Ils s'installent à l'écart, cependant que les amies de la jeune femme émettent à haute voix des commentaires que le voyageur ne comprend pas, mais qui font rire Safia.

Pendant quelques jours, hormis la courte période journalière consacrée à l'apprentissage du tamasheq en compagnie du maître des dunes, on donne campo au voyageur. Celui-ci en profite pour échanger des vues, tantôt avec Safia, tantôt avec Bachir, pour faire des randonnées dans la petite communauté, ainsi que dans la palmeraie. Quand il est avec eux, il a toujours avec lui son dictionnaire bilingue, et s'en sert beaucoup. Quand ses deux amis sont curieux d'apprendre comment on prononce certains mots en français, l'étranger s'empresse de leur donner satisfaction.

Puis vient le moment de l'initiation au maniement de la *takouba*.

Le port de cette épée n'a plus vraiment sa raison d'être, mais plusieurs Touaregs la gardent encore sur eux, principalement lors de longues méharées. Le souvenir de ces sanglants combats de jadis, batailles à la *takouba*, est périodiquement ravivé dans la communauté, trois fois par année. Ces occasions mémorables donnent lieu à la présentation d'un duel symbolique. Deux adversaires s'affrontent dans les règles, en accomplissant une série de mouvements à la chorégraphie rigoureuse. C'est au taciturne Azzouz qu'on a donné la responsabilité d'enseigner au disciple du maître des dunes les rudiments de cet art de l'escrime. Hum... Puisque lui et ce taiseux Homme bleu sont destinés à se côtoyer durablement, réfléchit le voyageur, autant tenter de s'en faire un allié. À force de commerce avec cet insociable Touareg, il finira peut-être par s'accommoder de ses manières, en particulier de son mutisme. Il apprend avec un grand plaisir que Bachir assistera l'instructeur à l'humeur chagrine.

Chaque jour, le pérégrin apprend un nouveau mouvement dans l'art de manier la *takouba*. On les lui fait reprendre encore et encore. Il se rend compte que, si son instructeur est avare de paroles, il est en revanche la personnification de la vertu de la patience. Et un as de l'escrime. Le voyageur est frappé d'une stupeur admirative lorsqu'il l'observe faire une démonstration de divers mouvements, avec Bachir comme partenaire : enveloppement, estocade, battement, écharpe, coup fourré, riposte, prise de fer, corps à corps, volte... Comme le maître d'armes ne se lasse jamais de corriger les erreurs commises par son élève, le voyageur ne craint pas de laisser voir sa gaucherie et son ignorance ; avec détermination il consent à se reprendre chaque fois qu'il exécute à la diable une manœuvre.

À sa grande surprise, il se découvre une forte attirance pour ce genre d'exercice. Cela lui rappelle une période de son enfance pendant laquelle il ne jurait que par les duels à l'épée auxquels lui et ses camarades aimaient se livrer. Il se commet tout entier, avec enthousiasme, à l'apprentissage de l'art de croiser la *takouba*. Au terme de sa première journée, il est si fourbu qu'il doit se coucher quand et quand le soleil. Le lendemain, regonflé après avoir dormi comme un pauvre

qui a sa besace pleine de pain, il a retrouvé son allant. Au fil des jours, il constate avec grande satisfaction que cet entraînement quotidien le conserve dans une forme physique impeccable.

Quant à Bachir, il s'avère un véritable artiste escrimeur lui aussi. Cet habile jouteur de combats oratoires se révèle, en effet, également un expert de la takouba, tout jeune d'âge qu'il soit. C'est dans un profond ébahissement que l'escrimeur en herbe l'observe ferrailer avec l'instructeur. De par son adresse, de par ses étonnantes acrobaties et de par la rapidité de ses mouvements, son ami est presque aussi versé à l'épée que son moniteur.

Quand son élève maîtrise raisonnablement les mouvements de base, Azzouz lui donne un aperçu de ce qu'il apprendra lorsqu'il sera mûr pour passer à un palier supérieur. Et d'exécuter pour son édification des prouesses qui tiennent à la fois du karaté, du judo, de l'escrime et de la capoeira brésilienne. L'étranger en reste tout ensemble baba et frappé d'admiration. Il n'aurait jamais soupçonné les profondeurs ou la complexité de cet art. Du coup, il pardonne à Azzouz son air en apparence hautain et sa propension à garder sa langue dans sa poche. À tour de rôle, les trois hommes s'affrontent en duel. Le disciple fait de rapides progrès. Par ailleurs, d'avoir un élève manifestement doué pour ce genre d'escrime plaît visiblement à l'instructeur, tout impassible que demeure sa physionomie. Ce Touareg, tout chiche qu'il soit de félicitations, est en même temps économe de blâmes. C'est ce qui incite l'apprenti à accepter sans sourciller de se soumettre à de longues séances d'entraînement. Même qu'il en redemande. Il lui semble avoir trouvé une voie qui lui permet d'aller au bout de ses forces musculaires et, partant, de découvrir en lui-même des ressources physiques insoupçonnées.

En de rares occasions, le laconique instructeur souffre la présence d'un public restreint lors de ses leçons d'escrime. Avec l'une ou l'autre de ses amies, Safia en profite pour venir constater les progrès du voyageur.

Les semaines passent. Puis les mois.

Grâce aux leçons de tamasheq du maître des dunes, puis à celles plus détendues qu'il reçoit de Safia et de Bachir, le voyageur

arrive maintenant à s'exprimer passablement bien dans la langue des Hommes bleus. Quant à Safia et Bachir, ils ont appris un grand nombre de mots français en compagnie de leur ami, venu d'un Québec lointain.

—Vous êtes tous les deux doués pour les langues, leur a dit le voyageur à plus d'une reprise.

Et il le disait sincèrement.

En vérité, ses deux amis sont déjà bilingues, voire trilingues ; en plus de parler leur langue maternelle, le tamasheq, ils parlent un autre dialecte berbère, ainsi que passablement bien l'arabe.

Pour quelques semaines, le maître des dunes emprunte son élève à Azzouz pour l'emmener dans une nouvelle tournée d'oasis où habitent des chefs de confrérie d'Hommes bleus versés dans la science philosophique touarègue, et vivant dispersés dans une vaste aire du désert. Ce long périple revêt un caractère initiatique, qui vise à permettre au disciple de pénétrer dans certains des secrets des membres du Cercle des Initiés touaregs. Les chefs de confrérie sont tous des savants constituant un bassin de recrues où le Cercle des Initiés peut puiser quand il s'agit de remplacer l'un de leurs membres devenu incapable de jouer son rôle pour des raisons de maladie ou de vieillesse, ou encore qui, arrivé au bout de son parchemin, est passé dans un autre monde, celui des esprits. À chacune des étapes, dans une oasis, puis dans une autre, le voyageur devient, pour quelques jours, l'élève d'un maître touareg différent, qui lui donne un enseignement relatif à l'épistémè du peuple touareg, aux mystérieux arcanes de la sagesse des Hommes bleus, millénaire, ésotérique, et en partie cryptique.

Au terme de leur mission auprès des chefs touaregs, au moment de quitter la dernière oasis prévue au programme de leurs visites, puis au cours de la longue méharée ramenant le maître des dunes et son disciple à l'Oasis au bel oued, le voyageur a tout loisir de méditer sur cette extraordinaire expérience vécue au cours des derniers mois auprès de leurs divers hôtes.

Quand ils réintègrent l'Oasis au bel oued, le pérégrin a le sentiment d'avoir acquis une maturité spirituelle qui sera déterminante pour la suite des choses. Et sa respectueuse déférence à l'égard des Hommes bleus n'en est que plus grande. Pour lors, son mentor lui explique qu'il le remet entre les mains de son maître d'armes Azzouz

PARTIE XIV

À force de patience, d'assiduité et de détermination, le voyageur devient une bonne lame. Bachir lui affirme qu'il est un bretteur à la veille de l'égaliser. Il exécute déjà sans trop d'erreurs les difficiles mouvements acrobatiques de la martiale chorégraphie qui s'ajoute au maniement de la takouba. Il est encore plein de feu et d'ambition, se permet même d'envisager de participer à un tournoi. Aussi est-il un chouia déçu d'apprendre de la bouche du maître des dunes qu'il doit maintenant passer à un autre type d'entraînement.

En méditant cette nuit-là sur son sentiment de déception, il est contraint de reconnaître qu'il n'arrive pas encore à vivre au jour le jour, à accueillir avec équanimité tout événement, quel qu'il soit. Son mental n'a pas encore acquis cette indépendance qui lui permettrait de considérer sereinement les perturbations extérieures, les changements imprévus de programme... La paix intérieure durable passe inévitablement par la maîtrise de ses émotions et de ses désirs. De ça, il est persuadé. Ne continue-t-il pas de réagir comme un enfant qui boude parce que l'on vient de le priver de son jouet préféré ?

La chasse.

Le maître convie cette fois son élève au dur apprentissage de la chasse. Une pratique que, dans sa vieille vie, le voyageur se permettait de juger de haut. Surtout quand on la pratique en sportif, et que, par exemple, l'on fait du panache d'original un symbole de sa virilité. Ici, cependant, on ne chasse pas en dilettante, il le comprend très bien, mais pour nourrir la population, pour assurer sa survie.

Le taciturne lui remet tout de go entre les mains une carabine, dont il ne sait trop que faire. Il lui semble, d'ailleurs, qu'une telle arme jure un brin dans l'environnement de l'oasis. Pendant trois jours intensifs de leçons sur le maniement d'une arme à feu, il apprend à viser une cible, la bonne façon de tenir son arme - pendant la marche, avant de tirer, au moment de tirer, et après avoir fait feu -, la manière de la démonter pour en nettoyer méticuleusement chacune des pièces. Au terme de ces apprentissages, son instructeur lui fait apprendre métho-

diquement le nom de chaque pièce en langue touarègue : la crosse, le levier d'armement, la détente, le chien, la culasse, le fût, la hausse, le collier du fût, le magasin, le canon et le guidon.

Au quatrième jour, on délaisse la théorie pour la pratique. L'instructeur enjoint son apprenti à l'accompagner à une partie de chasse. Ce dernier déplore l'absence de son ami Bachir. Par ailleurs, ce jour-là, il a la chance de voir d'assez près des animaux qu'il n'avait jusqu'alors entrevus que de loin, sauf au zoo de l'Oasis au baobab : un fennec, qui rappelle un petit renard avec ses oreilles pointues ; des gazelles dorcas ; des varans, ces lézards dont la longueur dépasse les deux mètres ; des scinques, reptiles apparentés aux varans.

De retour à l'oasis à jour faillant, le voyageur prend son repas avec Bachir, à qui il fait le récit de sa journée avec Azzouz. Avec son arme, il a blessé une gazelle que son instructeur a achevée. Durant la vesprée, Safia vient se joindre à eux. L'étranger en profite pour leur demander de lui expliquer certaines choses concernant la chasse, entre autres ce que pensent les Hommes bleus de l'idée de faire mourir un être vivant, de mettre un terme à la vie d'un animal. Bachir lui explique qu'il ne se pose guère de questions philosophiques à propos de cette pratique. Pour lui, il s'agit d'une activité aussi naturelle que de cueillir des fruits. Quant à Safia, elle est d'avis, d'une part, qu'il est légitime de pratiquer la chasse pour se nourrir, mais d'autre part, qu'il est toujours triste de voir un animal se faire tuer.

Le disciple du maître des dunes participe à plusieurs excursions de chasse. La traque et la capture du gibier ne constituent cependant pas l'essentiel de l'exercice. L'instructeur s'évertue, entre autres, à affiner la vue de son protégé, à lui apprendre à *voir* dans le désert ce que de prime abord il ne voit pas. Il lui enseigne encore le sens de l'orientation, à distinguer les différents types de sols, et à subodorer de loin la présence éventuelle d'hommes ou d'animaux.

À plusieurs reprises, les deux chasseurs ramènent une gazelle à l'oasis. Puis vient le jour où le néophyte doit aller à la chasse en solitaire. Avec son chameau et son arme, il se dirige vers l'endroit du désert où il était allé un jour avec Bachir et deux de ses amis pour attraper un gibier. Allant son chemin, il a tout loisir d'observer le com-

portement étrange des gerboises sur les *nebkas*, petits mamelons de sable qui se forment autour d'une touffe de végétation. Il prend le temps d'observer, fasciné, le glissement hypnotiseur des vipères cornues sur le sable, les lourdauds scarabées aux élytres couleur de métal, les imposantes tarentules des sables, et les terribles scorpions dont la vue éveille chez lui de sinistres souvenirs.

Dans le désert, un jour passe, puis un deuxième, sans que l'apprenti chasseur aperçoive une proie digne d'être tuée.

Alors que le soleil est sur son penchant, le troisième jour, il aperçoit une antilope. Il vise, tire et l'abat. Il est étonné de l'avoir eue du premier coup, encore plus de n'être que peu tourmenté par le remords. Serait-ce que depuis ses premières leçons de chasse, sa manière de concevoir cette activité s'est modifiée ? Il semble que oui... L'être humain est-il à ce point malléable ? Lui suffit-il de s'immerger dans une culture qui lui est étrangère pour finir par adopter la mentalité des gens qui en sont, pour peu qu'il s'y amène avec une ouverture d'esprit, sans prévention ? Tout est relatif, prétendent maintes philosophies. Néanmoins, toutes les cultures se valent-elles ? Toutes les coutumes doivent-elles être regardées comme ayant la même valeur et méritant le même respect ? Y a-t-il des valeurs universelles ? Est-il vain, voire immoral, de chercher à imposer à tous les peuples de la terre un certain nombre de principes idéaux ? Dans le monde actuel, tel crime dans une contrée n'en est pas un dans une autre. Qu'en déduire ?

Le méhariste se souvient d'une vive discussion qu'il avait soutenue avec un ressortissant de l'Afrique noire, un jeune voyageur comme lui, dans une auberge de jeunesse en Suisse. Ils avaient abordé deux thèmes : l'ablation rituelle du clitoris, et parfois des petites lèvres, qu'on appelle excision, pratiquée sur des fillettes dans maints pays africains, moyen-orientaux et asiatiques, ainsi que l'infibulation, pratique consistant à coudre partiellement les grandes lèvres de la vulve des jeunes filles afin de les empêcher d'avoir des relations sexuelles précoces. Le Malien défendait l'opinion suivant laquelle un Occidental n'avait pas le droit de porter un jugement critique sur les coutumes des peuples africains ni d'aucun autre peuple, d'ailleurs, car seule une personne d'une culture donnée est en mesure de la comprendre. Il professait l'idée qu'on ne peut véritablement appréhender une culture que s'il s'agit de la nôtre, que si l'on est né dedans, de sorte que tout jugement critique de qui n'en est pas est malvenu, de mauvais aloi.

Sur le chemin du retour, à l'endroit où la *hamada*, ou plateau rocheux, s'efface pour laisser place à l'erg, l'apprenti chasseur fait baraquier son chameau. Il tient à examiner de près ces étonnantes sculptures plantées dans le sable et que des vents, au fil des millénaires, ont patiemment modelées : des roses des sables, à l'allure de choux recouverts de poussière.

Poursuivant ensuite sa route sur son méhari, une pensée trouble tout à coup le pérégrin : s'il en vient à s'habituer à tuer des animaux, cela signifie-t-il qu'il est également capable de s'accoutumer à tuer des êtres humains ? Au cours de leur longue histoire, les Hommes bleus avaient à plusieurs moments eu maille à partir avec maintes autres communautés nomades ennemies. De part et d'autre, plusieurs mouraient alors au bout de leur sang.

Or, lui, le voyageur, a désir de s'immerger dans la culture des Hommes bleus. Il souhaite, en vérité, devenir l'un des leurs. Si cette communauté était attaquée par des ennemis, ne devrait-il pas sans hésiter prendre fait et cause pour elle et, partant, tuer l'un ou plusieurs attaquants avec une arme à feu ? Par ailleurs, il est indubitablement vrai qu'on ne change pas de culture comme on change de manteau. Sans doute est-il impossible de s'assimiler totalement à une autre culture, à moins de s'y intégrer alors qu'on est encore un bambin. Reste-t-on à demeure prisonnier de la culture et de la mentalité qui ont été celles de son enfance, de sa jeunesse et d'une partie de sa vie d'adulte ? Son entreprise à lui, en Afrique, était-elle vouée à l'échec ? Par ailleurs, son ardent désir de se fondre dans une communauté dont la culture n'est pas la sienne peut-il signifier qu'il n'a pas réussi à s'intégrer dans sa propre culture ? Peut-on être étranger à sa propre culture ? S'il ne parvient pas à devenir un Homme bleu, n'est-il point condamné à vivre la vie d'un errant sans feu ni lieu ? À n'être qu'un homme sans aveu condamné à l'exil ? Un pérégrin en rupture de ban, d'Église, de pays et de culture ?

Quand l'étranger rentre au bercail, son butin de chasse bien arimé sur le dos de sa monture, le soleil est sur son penchant. À l'oasis, il est accueilli par le taciturne. Pour la première fois, il aura à faire le gros du dépeçage d'une gazelle : celle-là même qu'il a abattue. Il coupe la chair d'une main relativement sûre, en éprouvant une fierté secrète devant son instructeur. De tels gestes, qui le répugnaient jadis, lui paraissent maintenant quasi... naturels. Aussi naturels, en fait,

qu'ils l'étaient pour son brave homme de père pendant toutes ces années où il a fait boucherie dans la grange de la ferme familiale. Fendue aux bons endroits, la peau se laisse décoller par grands pans. Le dépeceur encore inexpérimenté tire d'une main sur la peau pendant que de l'autre, il applique des coups de lame à la ligne du décollement. Petit à petit, la chair se détache en faisant un bruit agréable à l'oreille : *flishhh*. Le voyageur finit par oublier presque complètement qu'il est après débiter un corps qui, encore quelques heures auparavant, possédait un cœur qui battait ; et peut-être aussi une âme. Il ne s'agit plus que d'appliquer une technique. Il retire du plaisir à manier la lame avec de plus en plus de précision ; il a un peu l'impression d'exécuter la besogne d'un artiste... Il est fasciné par cette robe en cuir de la gazelle, si bien ajustée et qui protège si bien muscles, nerfs, ligaments et tendons. Le corps de cet animal ne semble avoir aucun vice de fabrication. Une fois le travail terminé, le dépeceur ensanglanté ressent une fatigue en même temps qu'un étrange apaisement : cet exercice de dépiautement de la gazelle a eu des effets cathartiques sur lui.

PARTIE XV

Aujourd'hui, le voyageur troque sa tunique blanche contre le takakat indigo touareg, porté par-dessus son saroual. Il se ceint la taille d'un *tamenalt*, une ceinture en cuir, puis, avant de prendre le thé avec son maître, à la fin de sa leçon de tamasheq, il savoure un abricot.

Le sage homme touareg se fait volubile. Il tient des propos graves, mais un tantet abscons pour le disciple. Celui-ci en comprend les mots, mais le sens global des phrases lui échappe souvent. Le maître verse dans l'allégorie mi-partie philosophique, mi-partie poétique. À plus d'une reprise, il fait allusion à l'Archange à l'aile lumineuse, et revient constamment sur l'antithèse matériel-spirituel, ainsi que sur un *Entre-deux*, espace plein entre deux mondes, où tout est déjà là, en puissance, qu'une étincelle suffit à faire advenir à la maturité, à la réalité.

Le maître des dunes, à la surprise du voyageur, entreprend de lui enseigner l'art de lire l'empreinte d'un pas de chameau sur le sable. Au début, l'élève est sceptique : y a-t-il là vraiment matière à interprétation, à moins de se contenter d'apprécier le poids éventuel de la bête ? L'empreinte d'un pied de chameau ne ressemble-t-elle pas fort à l'empreinte du pied d'un autre chameau ? Mais le Touareg en dégage avec assurance moult particularités qui, bien que surprenantes, semblent au méhariste mériter, en effet, qu'on y gamberge. On peut, explique le maître, lire dans l'empreinte d'un pas de chameau sur le sable jusqu'aux qualités et défauts physiques de l'animal. On peut également en déterminer l'âge et le sexe. On peut encore deviner d'où il vient et où il va... On peut même déduire des faits reliés à celui qui monte le chameau... Cela, le disciple devra l'apprendre. Petit à petit. Le maître des dunes affirme également que l'examen d'une telle empreinte peut conduire à des découvertes éminemment importantes sur soi-même...

Et le sage homme d'exiger de son interlocuteur qu'il fasse un lien, d'une part avec cette petite dénivellation qu'il y a là, de ce côté de la trace de pas du chameau, et, d'autre part, avec sa vie à lui. *Hum... Voilà une question ennuyeuse*, songe le voyageur. *Entre cette petite dénivellation et ma vie, quelle parenté pourrait-il bien y avoir ?*

Il veut faire preuve de bonne volonté, et se creuse les méninges pour trouver une réponse. Mais il est distrait par son souci de plaire à son maître et ensemble par son manque d'humilité qui l'incite à craindre que son mentor en vienne à la conclusion qu'il n'a pas l'envergure nécessaire à la poursuite de son initiation... Deux minutes passent et le pérégrin, l'œil toujours fixé sur la trace, ne trouve toujours pas ce qu'il pourrait dire de pertinent. Le Touareg respecte ce silence. D'ailleurs, il ne semble guère s'en étonner ; il devine dans quels méandres tortueux s'égare l'esprit de son disciple. Le mûrissement de la réflexion ne peut pas se faire sans douleur, et d'un ; la douleur est un indice de croissance, le signe d'un développement, en particulier spirituel, et de deux. Il a prévu parler plus tard de tout cela avec son apprenti, mais pour l'heure, il attend, laisse le temps faire son œuvre, ne bouge ni pied ni patte, reste immobile comme un piquet, serein, patient.

Quant au voyageur, son regard ne quitte pas la trace de pas du chameau dans le sable, mais en vérité il ne la voit plus. Il est plongé dans un grand malaise, n'ose pas lever la tête et regarder le maître, va-souille. Lui dire, lui avouer ou pas qu'il n'arrive guère à faire un lien entre cette petite dénivellation et sa vie ? Le silence se prolonge, et il voudrait, à cette heure, que son maître d'autorité mette fin à sa torture mentale, en parlant, en prononçant quelques mots, un seul mot, quel qu'il soit...

Il décide de faire une nouvelle tentative pour trouver de quoi répondre à la question, et reporte alors attentivement son attention sur la trace. *Hum... Dénivellation et ma vie...* Soudain, comme par génération spontanée, tout un bataillon de pensées s'amoncelle en amont de l'embâcle, lequel, tel un cerbère, empêche la lumière de pénétrer dans son esprit. Il éprouve des bouffées de chaleur, comme si son cerveau était une marmite chauffée à blanc sur le point d'exploser. Puis saute le couvercle, et c'est la débâcle. Le disciple sort enfin de son mutisme, comme sous l'effet d'une exigence incontournable, capte à la volée un maximum de pensées en mouvement, qu'il communique au maître d'une voix fébrile. Sa vie, oui, a été une suite de dénivellations. Dénivellations toujours pénibles à franchir. Adolescent, il s'est combien de fois senti à un niveau différent de celui de ses parents ? Et même à un niveau différent de celui de ses compagnons d'études. Il lui est souvent arrivé de vouloir fuir... De vouloir fuir autrui...

Un jour, oui, il avait ressenti l'impérieux besoin de... L'impérieux besoin de rester seul. Seul un moment. Pour pleurer. Pour brailler tout son soûl. Parce qu'autrui, parce que ceux qui l'entouraient pensaient autrement que lui. Lui se sentait alors vivre à un niveau différent des autres. Parce que sa conception de la vie... Parce que sa manière de voir la vie jurait avec celle des autres. Celle des gens de son entourage. Dans un boisé. Il était allé, oui, se réfugier dans un boisé. Pour pleurer. Pour pleurer à son aise. À satiété. Sans être vu. Mais il avait dû réprimer ses sanglots. Il y avait là des gens. Des badauds. À portée de voix. Or, sangloter ne lui suffisait pas. Hurler. Il voulait hurler. Il avait besoin de hurler. De gueuler. De braire comme un âne. Mais il y avait non loin de lui des promeneurs. Des spectateurs. Des témoins. Nulle part où crier sa souffrance en solo. Nulle part où la vociférer en paix, tout son soûl...

Ah! Et cette Galloise. J'avais connu cette Galloise, maître. En Ontario, la province voisine de la mienne. Que j'allais régulièrement voir. Un perroquet. L'animal de compagnie de cette femme était un papegai, en effet. Elle m'avait montré un vieux journal. En page couverture... En première page, elle y apparaissait. Avec son perroquet. Cette dame avait 85 ans. Me donnait des leçons. Des leçons de prononciation. De prononciation de l'anglais. De temps à autre... De temps à autre son perroquet l'aidait. La secondait lors des leçons de diction... Leçons de diction qu'elle donnait à l'élève que j'étais. Chaque fois, elle me servait... Elle me servait du thé. J'aimais sa théière. J'aimais son thé. Elle avait un tea-cosy. La théière, je veux dire. La théière avait ce que ma Galloise appelait un tea-cosy. Un bonnet. Elle l'enveloppait, je veux dire, dans une sorte de bonnet. De bonnet en laine. Un couvre-théière en laine, quoi. J'aimais le thé bien chaud. Le couvre-théière en laine gardait le thé bien chaud. J'aimais bavarder avec cette vieille dame...

Un jour, maître, j'ai cessé. J'ai cessé, maître, d'aller chez elle. D'aller chez la dame au papegai qui avait fait la première page du journal. Qui m'offrait du thé. Chaud. Du thé chaud comme je l'aimais. Dans une théière. Dans une théière qui me rappelait une lampe. La lampe d'Aladin. L'Aladin des Mille et Une Nuits. Dans une théière enveloppée dans un couvre-théière. Un tea-cosy, qu'elle me répétait, ma Galloise. Qui gardait bien chaud le thé. Le thé que j'aimais boire bien chaud. Ai cessé. Ai cessé d'aller chez elle. Un jour. Ex abrupto.

Sans explication. Sans explication suis parti, en effet. Ai quitté l'Ontario. N'ai pas pris la peine. N'ai pas eu la politesse. Pas eu la décence. Pas eu la courtoisie d'aller seulement la voir. De lui rendre visite avant de partir. J'étais donc capable, que je lamentais ensuite. Capable de muflerie. Capable de faire mal à autrui. D'être méchant. J'étais un être méchant. Moi qui, jusque-là... Moi qui, jusque-là, me croyais à un niveau plus élevé. À niveau différent et plus élevé que celui du vulgum pecus...

Et l'arbre. Et il y avait cet arbre, maître. Un type de conifère. Près du garde-soleil. Au bout de la longue galerie de la maison paternelle. Là où l'été... Là où l'été il faisait si bon. Si bon de se reposer. Sous la brise. Assis sur la balancelle. J'étais enfant... L'arbre. Le conifère. Il était blessé. Il avait une blessure. Une plaie béante. Béante, mais cicatrisée. Dans son écorce. Son écorce arborait une sorte de hiatus. Une large fente. Je voyais bien que, dessous... Que, dessous l'écorce, le tronc était presque blanc. Ai tiré avec les doigts un bord de l'écorce. Pour agrandir la fente. Élargir le hiatus. Ai dû m'y mettre à deux mains. L'écorce était comme un vêtement. Un vêtement rigide. Un habit très ajusté. Je déshabillais l'arbre. Un peu. Sous l'écorce, le tronc nu était, oui, presque blanc. Et luisant. Couvert d'une pellicule. D'une pellicule translucide. Un peu huileuse. Sirupeuse. Goûter. Je désirais fort y goûter...

J'ai approché, maître, mon visage du tronc. Ai collé mon nez sur la partie nouvellement découverte. Poisseuse. Ai sorti ma langue. Ai léché le tronc gras. C'était un délice. J'en voulais davantage. Ai à nouveau tiré sur l'écorce. À l'aide de mes deux mains. Ai dévêtu encore plus le tronc. Me suis remis à passer la langue sur le tronc lisse et onctueux. Ne pensais plus à rien. Ne songeais plus à rien d'autre. Dans une bulle. J'étais dans une bulle. Dans un éden. Dans un éden d'avant la Faute. Un éden d'avant la science de la Faute. Niais que je mangeais le fruit défendu. Puis... Puis : «Qu'est-ce que tu fais là ?» Voix tonitruante de Jupiter. De Dieu le Père. Le pater familias ! Droit de vie et de mort. Droit de vie et de mort il possède, le pater familias. Et je vis. Et je compris. Et je sus. Et j'eus la science. La science que j'étais nu. L'originel. L'originel péché. J'avais commis le péché originel. Coupable. J'ai connu le sentiment de culpabilité. J'ai compris que j'étais coupable. J'ai connu ce qu'était la honte. On allait me chasser du paradis terrestre...

Je me suis enfin tourné, maître. Je me suis éloigné en courant. Me suis écarté de l'arbre blessé. De l'arbre de la science du bien et du mal. En même temps que du Père. Du Père qui était dessus la galerie. Près de la balancelle. Qui m'avait vu commettre mon péché depuis son poste d'observation élevé. J'ai couru. J'ai contourné la maison. Dans le but d'y entrer. Par la porte principale. Loin de la balancelle. À l'autre extrémité de la galerie. Je suis arrivé à la porte principale, haletant. Où m'attendait... Où m'attendait Dieu le Père, le pater familias... Longtemps après. Oui, longtemps après, j'ai compris. J'ai compris, maître, que c'était mon subconscient. Mon subconscient qui m'avait enjoint de me jeter... De me jeter dans la gueule du loup. Car c'était couru. C'était couru que le Père allait avoir le temps de se rendre à l'autre extrémité. À l'autre extrémité de la galerie. Je le souhaitais. Inconsciemment, oui, je le souhaitais. Car j'avais fauté. J'avais commis une faute irréparable. J'étais coupable. Je méritais le châtimement. Le châtimement... Le châtimement du pater familias...

Et j'ai souvent rêvé. Rêvé, maître, oui, de changer de niveau. De changer de niveau pour coïncider avec moi-même. Et ce, à partir de... À partir de la fin de mon adolescence. On m'a taxé d'idéalisme. Je voulais, je le veux encore. Changer de niveau, je veux dire. Je voulais monter le plus haut possible. Jusqu'à... jusqu'à atteindre les étoiles. Les Idées-étoiles de Platon. À l'origine, nous étions, les Humains, dans le séjour des Idées platoniques. Du Haut, nous sommes soudainement tombés bien bas : dans le Prosaïque. Nous avons forligné. Nous, les êtres humains, sommes déchus, en effet, de notre piédestal. Déchus de notre droit à être entier. De notre droit à correspondre avec notre Soi. Nous sommes tous des anges déchus. Dedans les neurones amnésiques de mon cerveau est un manque. Oui, maître, là gît une aspiration. Une aspiration à remonter aux origines. Je soupire après mon bonheur des origines. Sous mes pas apparaissent maints serpents. Maints serpents et peu d'échelles. Si d'aventure je rencontre une échelle, les échelons... Les échelons sont si écartés les uns des autres que... Si écartés les uns des autres qu'il m'est impossible de changer de niveau...

Pendant de nombreuses années... Pendant de nombreuses années, maître, j'ai cherché à oublier mon manque. Le vice rédhibitoire de ma nature. À étouffer mes aspirations de base. Mes hautes aspirations insatisfaites. J'y parvenais, tellement quellement, par le diver-

tissement. Par la distraction. Mais quand je cessais mes agitations... Quand disparaissaient les distractions... Quand le bruit environnant s'évanouissait... Bref, quand venait la nuit, seul avec moi-même... Quand la nuit enveloppait toutes choses, alors m'étreignait à nouveau ce manque abyssal. Ce manque abyssal qui me rappelait cruellement ma déchéance. Ma crasse incapacité à faire coïncider en moi mon être et mon devenir. L'apparente impossibilité à ne plus être simplement ce que je suis, et à devenir ce que je devrais être...

Et il y a cette amie, maître... Cette amie que je blessais sans m'en rendre compte. Ça se passait avant mon entrée à l'université...

Le jour suivant : rebelote.

Une fois de plus, le maître des dunes contraint son apprenti à méditer sur la trace laissée dans le sable par le pas d'un chameau.

— À quoi songes-tu, disciple, par exemple, lorsque tu considères cette échancrure, ici ?

Le maître touareg désigne de l'index un côté de la trace et ajoute :

— À quoi, spontanément, ce contour te fait-il penser ? Quel sentiment, quelle impression, quelle image cela suscite-t-il chez toi d'emblée ? Qu'y vois-tu, dès l'abord, instinctivement, avant que l'autocensure n'intervienne et ne vienne distraire ton regard ? Car il s'agit de regarder avec sa faculté intuitive, d'être attentif à la chose, attentif au monde, tout en étant attentif à soi, et ce, sans appliquer un filtre, sans laisser le temps à sa faculté raisonnante de se mettre en branle. Il s'agit donc de se faire enfant, de se replacer dans la position qu'on avait avant d'avoir l'âge de raison, alors que notre regard était encore naturellement pur. Il s'agit de mettre entre parenthèses tout notre bagage de connaissances acquises par la suite afin de poser sur les choses un regard toujours neuf... La vue a besoin d'être exercée. Il importe de développer, puis d'affiner une seconde vue, de découvrir le revers des choses, de comprendre qu'une autre réalité existe au-delà du phénomène, qu'elle mérite qu'on lui accorde la priorité dans notre existence, et qu'elle peut nous servir de boussole dans notre vie quotidienne, comme les étoiles le sont pour le nomade dans le désert.

Petit à petit, l'élève se découvre un sens de la vue beaucoup plus puissant qu'il ne le soupçonnait.

Par ailleurs, pendant plusieurs jours, il reçoit ses leçons de tamasheq le matin, suivies, l'après-midi, d'exercices de lecture d'empreintes de pas de chameau sur le sable. À la fin de la soirée, sur sa couche, il pense à tout ce potentiel caché en lui et inexploité. À tout ce réservoir de ressources inemployées. La grande aventure ne consisterait-elle pas à apprendre à utiliser au maximum ses ressources, et à aller ainsi au bout de soi-même? Peut-on y parvenir seul? Il semble que non : on a tous besoin d'un ou d'une guide, de mettre en pratique une méthode telle que la maïeutique pour se révéler à soi-même. Le hasard a heureusement conduit le voyageur à ce formidable guide qu'est le maître des dunes.

Avant de dormir, l'apprenti ressasse des propos restés obscurs pour lui, certains propos que son maître lui tient depuis plusieurs jours, afin d'en découvrir le sens.

Le sage Touareg, le taciturne, deux autres Hommes bleus et le voyageur savourent une *béchéna*, mets à base de farine de mil, de lait, de beurre, de fromage de chèvre et de dattes. Le mets préféré du disciple du maître des dunes. Si celui-ci est aussi sobre qu'un chameau, il n'en est pas moins capable de juger à sa juste valeur un mets exquis. La conversation des convives porte sur une méharée prochaine vers le Hoggar. L'apprenti a beaucoup entendu parler de ce formidable massif rocheux situé bien loin vers le sud. Il se souvient d'avoir lu un livre à propos de Charles de Foucault, qui s'y était rendu et qui avait étudié la langue des Hommes bleus. Le pérégrin espère être de l'expédition.

Après le thé, le maître l'amène à l'écart, dehors, où ils s'assoient face à face. Le Touareg avance sa main vers son élève, plie l'auriculaire et l'annulaire, baisse le bras jusqu'au sol, puis plante dans le sable ses trois autres doigts non repliés. Ensuite, doucement il retire sa main du sable. Il demande alors à son disciple d'en faire autant. Exécution. À partir de ces traces laissées dans le sable par les trois doigts du voyageur, le maître des dunes n'entreprend rien de moins que de fouiller le passé de son interlocuteur, à qui il fait de stupéfiantes révélations. Le pérégrin a eu plusieurs occasions de s'étonner depuis qu'il côtoie les Hommes bleus, mais jamais autant que maintenant. Son maître lui décrit des événements qu'il a réellement vécus dans

son Québec natal, avec, de surcroît, des détails presque oubliés de lui-même, mais qu'il reconnaît parfaitement en entendant son prodigieux ami les dévoiler !

Devant cette espèce d'Homme bleu thaumaturge, comme il se sent petit ! Mais par quel miracle cet homme a-t-il pu apprendre ces choses sur lui ? Est-il quelqu'un depuis son arrivée dans le désert à qui il aurait eu, lui, le voyageur, l'occasion de relater de tels souvenirs ? Absolument pas. Les prouesses du maître vont encore plus loin, si tant est que cela soit possible. Qu'on en juge : les yeux toujours fixés sur les traces de doigts dans le sable, son mentor raconte un rêve récurrent qu'enfant, faisait son disciple, et dans lequel celui-ci se retrouvait dans un environnement lumineux à la fois étrange et rassurant. Le Touareg débite innocemment ces révélations, comme si cette science divinatoire allait de soi. Qui est donc ce diable d'homme ? Le voyageur se remémore leur première rencontre au Pays des dunes. Malgré la discrétion et la simplicité de l'Homme bleu, il en avait subi instantanément l'ascendant. Manifestement, cet individu est un être exceptionnel. Plus qu'humain ?

Safia vient chercher le méhariste pour le conduire à la grande place où plusieurs jeunes filles s'activent déjà à préparer la fête. Une veillée que l'on promet chaude et joyeuse. Pendant le trajet, ils passent devant un petit groupe de chèvres, qui enfournent prestement un petit tas d'herbe que vient de leur apporter un adolescent. Plus loin, Safia console un enfant qui pleure en lui montrant sa main égratignée et tachée d'un peu de sang ; téméraire, il a tenté de grimper à un talha, cet arbre aux longues épines tranchantes. La jeune femme lui enveloppe la main dans un mouchoir en lui prodiguant des mots consolateurs. Le loupriot finit par cesser de pleurer. Peu après, Safia et le voyageur arrivent chez des amis, qui sont à agiter de petites outres en peau de chèvre, comme s'il s'agissait d'instruments de musique faits à partir de calebasses. L'étranger apprend qu'ils barattent de la crème pour en faire du beurre. Ils échangent des vues avec les nouveaux arrivants, puis, quand ces derniers repartent, Safia s'assure que tous seront de la fête prévue en soirée.

Ce soir, c'est *l'Ahal*.

L'année dernière, le voyageur était à faire une longue méharée dans le désert au moment où l'on avait célébré l'Ahal. Pour cette raison, il n'avait pas pu y participer. Cette grande kermesse, entre autres objectifs, vise à favoriser la rencontre des jeunes hommes et des jeunes femmes encore célibataires. La fête est tout en musique. La tradition veut qu'elle soit organisée par les jeunes femmes non encore mariées. Une partie du programme est réservée à des prestations à caractère littéraire et oratoire. Sur le sable de la grande place, on a étendu de longues nattes-palissades, alors que des banderoles et des guirlandes flottent tout autour du périmètre réservé aux réjouissances.

Des moutards s'amuse à traverser les lieux à la course, dans un sens puis dans l'autre, en frappant bien fort le tapis nappé de leurs pieds nus. Excités par les préparatifs des réjouissances, ces galopins n'arrivent pas à contenir leur trop-plein d'énergie. Ils savent pertinemment que, plus tard, les adultes leur demanderont de se tenir tranquilles. Aussi tiennent-ils à profiter au maximum de ce moment de grâce ; leurs galopades et leurs gambades se font de plus en plus audacieuses.

Pendant ce temps, les musiciennes et les musiciens s'amènent, et s'installent avec leurs instruments. Celui que l'on appelle l'imzad est indispensable à la tenue de l'Ahal. Cette vièle monocorde a une caisse de résonance faite d'une moitié dealebasse sur laquelle est tendue une peau, en général une peau de chèvre, mais parfois une peau d'ourane, le grand lézard des sables.

Ce sont les tambours et les congas qui de leurs sons sourds et pénétrants marquent le début de la fête. Quand on juge tous les retardataires enfin arrivés, les joueuses de tambourins ajoutent au son sourd des peaux celui métallique de leurs instruments. D'autres jeunes musiciennes viennent les appuyer en faisant résonner leurs *derboukas*, tambourins en terre cuite. Pendant une bonne partie de la veillée, cette musique de fond perdurera et créera une ambiance envoûtante qui excitera les esprits, et qui tiendra en son pouvoir tous les participants et participantes, en plus de les hypnotiser à la manière du magnétiseur balançant son médaillon devant les yeux fascinés d'un patient. Les musiciennes et musiciens, nombreux, forment deux grandes équipes ; tantôt ils se relaient, tantôt ils jouent de conserve, tantôt ils se répondent. Quand les percussionnistes commencent de diminuer d'ardeur, les joueuses d'imzad se mettent en action. Les plaintes qu'elles

tirent de leurs instruments coulent délicieusement sur le fond rythmé des percussions. Impressionné, le voyageur absorbe respectueusement tous ces sons qui le pénètrent jusqu'à la moelle. Il y a des vibrations magiques dans l'air. Et de l'amour... C'est pour lui un instant de parfait bonheur. Il a les yeux rivés sur Safia, qu'il ne savait pas si habile musicienne. Toute concentrée sur son imzad, elle joue en véritable virtuose. Comme elle est belle, parée ou pas de colliers et de bracelets ! Son visage respire la santé. Sa peau douce, songe le méhariste, appelle les caresses de sa paume à lui. Une force tranquille émane de la personne de cette intelligente jeune femme.

Un chœur de douze chanteuses aux voix aiguës et nasillardes déchire subitement l'air, ce qui impose instantanément le silence aux imzads. Accompagnées des seuls congas et des tambours, les femmes strident leurs lamentations dans une langue que le voyageur ne reconnaît pas. De l'ancien tamasheq, peut-être, ou encore un autre dialecte berbère. À cinq mètres en face des chanteuses, un groupe d'hommes répond maintenant aux couplets chantés par leurs vis-à-vis. Dans une parfaite synchronie, ces psalmistes entament leurs strophes pendant que se repose le chœur féminin. Mais bientôt, celui-ci commande le silence à la gent masculine en intervenant avec une force redoublée. Puis les chanteurs s'imposent à nouveau et font taire les chanteuses. Le duel est enclenché, et se poursuit pendant une demi-heure. Quelques-uns des joueurs de congas, à cette heure, délaissent leur instrument pour emboucher des flûtes. Après quoi, les uns après les autres, les instruments se taisent, à l'exception d'une flûte.

L'auditoire comprend de quoi il s'agit : c'est ainsi qu'on a accoutumé d'annoncer le volet littéraire et oratoire du programme. Tour à tour, de jeunes hommes et de jeunes femmes déclament des tirades et des poèmes, relatent des histoires et chantent des récitatifs. L'une des récitantes dépeint, avec un sens affiné du raccourci, la croyance des Touaregs relative à l'au-delà. Ses paroles proclament qu'une attitude de bonté et de respect envers ses frères et ses sœurs dans cette vie, à sa juste valeur sera rétribuée dans un autre monde. Une autre psalmodie le récit du miracle des oasis qui fleurissent en plein désert. Certains chantres font participer le public en lui enjoignant de répéter le dernier vers des strophes qu'il chante.

Un conteur déride l'assistance avec ses histoires tout ensemble comiques et fantastiques, dont les épisodes s'emboîtent les uns dans

les autres, à la manière des contes des Mille et Une Nuits. Le plaisir est à son comble chez les spectateurs quand des comédiens, vêtus de costumes extravagants et aux couleurs criardes, se mettent en frais de faire revivre les personnages d'un classique du répertoire : *Le vendeur de chameaux*. Le protagoniste, gras comme un moine, répète à l'envi devant les chalands que les temps sont durs et qu'il arrive à peine à joindre les deux bouts ; pendant que le bonimenteur lamente son sort, il ne voit pas que de sa bourse accrochée à sa ceinture s'échappent une à une des pièces de monnaie. Le sieur se vante, en outre, d'être un fin connaisseur de bêtes ; devant un acheteur potentiel, il fait une description avantageuse de l'un de ses chameaux en en vantant la qualité de ses empreintes de pas dans le sable. La trace, qu'il croit être celle d'un jeune chameau, s'avère, comme on l'apprend bientôt, être celle d'un âne...

Alors les musiciennes et les musiciens reviennent en force et mènent jusqu'à un crescendo leurs sons et leur tempo. On applaudit à tête fendre. Les auditeurs et ensemble les exécutants éprouvent un plaisir jubilatoire. À la fin, une fois que les youyous et les vivats frénétiques meurent, le public jouasse envahit le centre de la place et se confond avec ceux qui ont livré une prestation. L'atmosphère est électrique. On congratule, on s'esclaffe, on louange, on s'aime. Une fois de plus, grâce à ce rite annuel, la communauté a l'occasion de cimenter les liens qui unissent ses membres. Cette fin de veillée n'est que le début de la fête pour les jeunes hommes et les jeunes femmes qui n'ont pas encore fixé leur destinée. En effet, pendant que la foule se disperse, chacun des jeunes hommes s'éloigne avec sa chacune sous la protection ou la complicité des palmiers et des étoiles pour se conter fleurette ; Safia et le voyageur sont du nombre.

PARTIE XVI

Deux jours, maintenant, que le voyageur s'éloigne de l'Oasis au bel oued. Sur la rahla de son chameau, adossé au troussequin, il a chaud. L'air brûlant que charrie le vent dessèche vite la peau du visage si elle n'est pas protégée. Comment les Hommes bleus ont-ils fait pour s'habituer à cette accablante chaleur ? En tous les cas, l'étranger croit pouvoir affirmer qu'il n'a jamais eu aussi chaud dans le désert qu'à présent.

La région qu'il traverse porte bien son nom : Pays de la soif. Manquer d'eau et se perdre dans cette région du désert est fatal. Si ces conditions climatiques ne l'inquiètent guère, c'est qu'il n'est pas seul, cette fois. En effet, il a des compagnons de voyage, des vétérans du désert, de surcroît. Quand on prétend pénétrer dans la région du Hoggar, vaut mieux ne point s'y aventurer seul. Ni même à deux.

La petite caravane se compose de six hommes et de huit chameaux. Ces derniers sont chargés comme des baudets, en particulier les deux bêtes de somme supplémentaires, privées, elles, de méharistes. Le groupe a de la marchandise à troquer contre divers articles. Le voyageur a le sentiment que cette méharée sera à marquer d'une pierre blanche. Pour la première fois, il éprouve, en compagnie de ces Hommes bleus, le sentiment qu'on est tout près de l'accepter comme l'un des leurs. À force, on aura reconnu la sincérité de sa démarche.

Azzouz ouvre la marche. Suivent dans l'ordre le sage Touareg du Pays des dunes, le voyageur, Bachir et deux autres Hommes bleus. L'étranger est le seul à ne pas porter la takouba à la hanche. Au dernier chameau de la caravane, les deux *vaisseaux du désert* supplémentaires sont attachés ; avançant l'un derrière l'autre, ils ferment la marche.

On fait halte. Le moment est venu d'ériger le bivouac nocturne. En un tournemain, les tentes sont prêtes. Le voyageur songe qu'il est maintenant en droit d'affirmer qu'il est nomade parmi d'autres nomades.

La petite caravane, alors que le soleil darde en aplomb ses rayons sur le désert, continue sa progression vers le sud. Elle monte sur des

dunes tantôt, elle les contourne tantôt. Les kilomètres s'égrènent derrière eux, tels les grains d'un chapelet musulman. Les méharistes aperçoivent au loin, devant eux, d'autres Touaregs à dos de chameaux qui viennent dans leur direction. Le guide de la petite caravane se tourne pour dire quelques mots au compagnon qui le suit. Instinctivement, les Hommes bleus portent la main à leur takouba. Le pèlerin sent que, mine de rien, tous les hommes sont sur leurs gardes. Lorsque les trois étrangers arrivent à leur hauteur, le guide reconnaît le trio de méharistes. On en profite donc pour faire une halte. On fait baraquier les montures, on prend le temps de préparer le thé, puis on taille une longue bavette amicale.

Un matin, le sable de l'erg finit par laisser place à un sol semé de cailloux ; ils ont atteint le reg, où domine la pierraille. On bivouaque, on se sustente, on lève le camp, on chemine derechef à la queue leu leu sur le désert rocheux, on plante à nouveau les tentes, on casse la graine, on échange des vues en buvant son thé brûlant, on rit, puis on se pagnote.

Il y a des soirs, il y a des matins.

Le reg s'élève peu à peu, de sorte que la caravane se retrouve à présent sur un vaste plateau rocheux, une hamada. Au loin, l'horizon commence de se faire moins net, de se déchiqueter. Les caravaniers, chauffés par la lumière laiteuse d'un soleil rouge, ont à cette heure l'impression de gagner du terrain sur la ligne de l'horizon. Ils ont fait des détours pour dépasser des ressauts granitiques. Ils arrivent maintenant aux abords du *Tassili n'Ajjer*, cette formidable zone tampon qui, forte de ses 1000 mètres d'altitude, encercle le massif du Hoggar, de façon à le protéger et ensemble à le soustraire à la vue du peloton des méharistes. Ce Tassili donne à contempler des formations rocheuses et un paysage comme d'aucuns imaginent qu'il s'en trouve sur la surface de la Lune.

La caravane atteint les premiers blocs rocheux, imposants, dont les crêtes semblent s'évertuer à chatouiller le ciel. On jette l'ancre. Six des huit chameaux barquent en même temps, ce qui permet aux conducteurs de mettre pied à terre. Les bêtes blatèrent, réclamant de quoi reconstituer leurs réserves d'énergie musculaire. On leur donnera

bientôt de quoi manger. Pendant que les uns les conduisent à l'ombre du plus gros des blocs de pierre, que d'autres s'emploient à monter et à disposer les tentes en cercle, et que les derniers sortent les provisions de bouche, le disciple du maître des dunes, content de délier les muscles ankylosés de ses jambes, explore doucement les lieux. Il s'engage dans la brèche d'un rocher. Ses lourdes nails se posent sur des degrés naturels, découpés dans le roc. Ils le conduisent à une première plateforme. Il s'y arrête un instant pour couler un regard sur ses compagnons d'équipée, qui s'activent en contrebas à installer le douar ; on dirait un groupe de danseurs en train d'exécuter une chorégraphie bien réglée. L'étranger poursuit son escalade, malgré la chaleur qui le fait suer à grosses gouttes. Il arrive enfin au sommet du monolithe, les poumons en feu.

Mais il est récompensé de sa peine par la formidable vue que lui fournit sa position privilégiée. Comme l'arbre qui cache la forêt, le gros rocher dont il vient d'ascensionner le sommet recèle derrière lui une multitude d'éminences rocheuses de toutes les dimensions. Il s'y trouve, en particulier, d'immenses cubes en pierre brisés ou lisses, disséminés là à perte de vue, du côté est aussi bien que du côté sud. Ces masses de grès font penser au visiteur à d'énormes dés qu'un dieu oisif - le Dieu pascalien ? - aurait lancés sur cette région désertique dans ses moments de désœuvrement, lesquels, on l'imagine aisément, sont monnaie courante pour Celui dont l'existence s'inscrit dans l'Éternité. Entre certains de ces blocs rocheux, le sol est lézardé, et certaines failles sont visiblement très profondes. Dans cet incomparable paysage domine la couleur ocre.

Le vertige d'émotions qui assaillent le voyageur le ramène à son arrivée au Pays des dunes. Là-bas, le gigantesque tapis de dunes coniques en impose par sa symétrie ; ici, au contraire, le paysage force l'admiration par son aspect baroque, du fait de sa variété de formes, de sa composition anarchique. Au Pays des dunes, le grand Joueur éternel s'est amusé à disposer régulièrement des cônes de même dimension sur un colossal damier. Ici, dans les parages de ce massif volcanique du Hoggar, on pourrait croire que le grand Joueur, à la faveur de l'une de ses colères aussi soudaines que ténébreuses, a soulevé un semblable damier avant que d'en projeter violemment dans les airs les dés à la dimension démesurée ; en tombant sur le continent africain, à proximité du Hoggar, les colossaux cubes rocheux se sont brisés en

plusieurs morceaux. Sous l'impact, le sol désertique s'est crevassé. Le gigantisme de ces lieux, qui exsudent un effrayant silence comparable à celui qui règne dans le cosmos, obnubile l'étranger. Il en oublie la fatigue du voyage, et demeure figé comme s'il venait de voir la Méduse.

On prend le repas sous la toile.

D'un côté, le rebord ouvert de la tente, où l'on déguste la dînée à l'aide de sa fourchette du Père Adam, forme un arc de cercle. Au fond, la bâche supérieure est maintenue soulevée et tenue à l'horizontale à l'aide de deux longs pieux en bois. À l'après-repas, alors que l'on continue à s'arroser le gosier avec de généreuses rasades de thé sucré, à couvert du vent, les langues sont déliées et les palabres emplissent l'abri de fortune. Une virile camaraderie règne entre les compagnons de route du voyageur, qui leur envie leur bonne humeur, leur insouciance et leur détachement. Lui, en ce moment, que lui arrive-t-il donc ? Il n'arrive pas à partager la pétulance de ses amis. Malgré qu'il en ait, un désagréable sentiment d'être en trop s'est en effet emparé de lui en se jetant sur sa personne sans crier gare. Il se sent étranger, tout à coup, au milieu de ces Hommes bleus accoutumés à vivre coude à coude à longueur d'année. Il a beau avoir appris à bien maîtriser la langue touarègue, connaître à peu près les us et coutumes de ces hommes, il se sent en tiers, aujourd'hui, mis à l'écart. Il a perdu son aplomb. Il n'ose plus poser un geste, craint d'agir incongrûment, comme un enfant au milieu d'adultes. Étranger dans un étrange environnement. Il file un coup de périscope vers le maître des dunes, qui semble captivé par ce que lui raconte son voisin. Le voyageur éprouve le besoin de lui découvrir son humeur chagrine et son malaise.

Après une longue sieste, c'est comme un automate qu'il aide les autres caravaniers à démonter les tentes. Peu après, les six hommes et les huit chameaux se remettent en file et appareillent.

Safia.

Le pérégrin a besoin d'elle en ce moment. C'est bien plutôt à elle qu'il a actuellement le goût d'épancher son cœur. Au cours des trois heures qui suivent, dodelinant du corps cependant que sa monture avance d'un pas régulier, il ne songe qu'à la jeune, douce et sagace Touarègue prénommée Safia.

La caravane ascensionne la pente douce d'un mamelon. C'est là, d'où l'on jouit d'une vue plongeante et panoramique sur la région, qu'on choisit de bivouaquer.

Tout à ses pensées - allègres quand il se remémore la belle Touarègue, mornes quand il médite sur son sentiment d'être un étranger parmi ses compagnons de route -, le voyageur est surpris de constater que la nuit a déjà failli. Il a fait tout le trajet en somnambule.

Il sort de sa léthargie à la vue de l'espace environnant qu'éclaire bellement la clarté de la lune et des étoiles. C'est un paysage si étrange, qu'il ferme un moment les paupières, comme pour chasser l'illusion qu'il se croit être le jouet. Mais quand il rouvre les yeux, les mêmes fantasques figures s'offrent à son regard ébahi. Machinalement, il fait baraquier son chameau. La scène nocturne enveloppe dans une atmosphère de sfumato les impressionnants amas rocheux. Les failles et le terrain accidenté tiennent à la fois du gouffre du Grand Canyon, des îles Mingan du golfe Saint-Laurent et des spectaculaires formations rocheuses de Vila Velha dans l'État du Parana brésilien. Il y a là des falaises escarpées à la silhouette festonnée, percées de niches et de grottes de toutes tailles; des crevasses parallèles et d'autres qui se croisent à angle droit et qui suggèrent d'extraordinaires tableaux de Tic-Tac-Toe; des pitons renflés, bedonnant sur tout leur pourtour, et dont la base semble avoir été rongée par les dents de quelque géant castor québécois; des rochers percés, multiples copies grandeur nature du célèbre Rocher Percé gaspésien de la Belle province; des aiguilles ou des pics tantôt inaccessibles, tantôt ornés de degrés naturels; des colonnes, des flèches de cathédrales gothiques...

C'est plus tard que l'étranger découvrira que nombre de ces formations rocheuses sont entièrement enjolivées d'inscriptions et de bas-reliefs évoquant des animaux chimériques, ou encore, qui sont gravées de mystérieux hiéroglyphes. Le voyageur se rendra compte également qu'il y a là des galeries souterraines avec ou sans issue, des grottes, des avens, des dolines et des gouffres.

Et puis des mystères.

Et puis le silence.

Au défaut du jour, le pérégrin se réveille, las d'avoir parcouru pendant son sommeil, sur un méhari imaginaire, à la course et en compagnie de Safia, les grandes étendues du Tassili qui bordent le Hoggar.

Le groupe casse la croûte, puis lève le piquet.

À fur et mesure que la caravane se rapproche du massif, la pente ascendante du terrain va se raidissant. Une végétation apparaît néanmoins. Sur les dunes de grès désagréé pousse le *drinn*. Des cyprès aux membres torturés viennent à leur tour rappeler aux méharistes qu'ils ne sont plus sur le plateau dit de la mort. Le sol pétré est de plus en plus généreusement couvert de plantes, sœurs du lichen et de la prêle. Les chameaux se mettent à blâter de concert, ce qui surprend le voyageur. Peu après, à la base d'une haute paroi de roc bien lisse et à la crête tellement avancée que l'on s'étonne qu'elle ne se soit pas encore effondrée, l'étranger découvre avec ébahissement des cuvettes à demi remplies d'eau ! Voilà qui explique le tintamarre des méharis à l'odorat développé. D'ailleurs, songe le pérégrin, certains de ces vaisseaux du désert sont sans doute déjà venus dans ses parages ; ils ne sont pas nés avec la dernière pluie. Bientôt, chaque bête refait le plein, chacune à sa propre fontaine d'eau miraculeuse.

Ici et là perchés, des ibis et des aigrettes, mécontents de voir leur habitat violé, pèpiement leur colère à l'endroit des violateurs.

Les caravaniers bivouaquent, se restaurent, boivent le thé, discutent le bout de gras, racontent des histoires, rappellent des légendes qui ont le Hoggar pour décor.

Au terme de longues heures d'une méharée fertile en détours et en méandres, crevasses obligent, le groupe débouche sur une échappée qui offre une vue somptueuse du majestueux massif du Hoggar. Aucun des Hommes bleus n'en est à sa première visite de ces lieux extravagants ; néanmoins, c'est dans un silence respectueux que, quand et quand le voyageur, ils contemplent tous le grandiose accident géologique. Le Tassili, quant à lui, demande l'aman, rend les armes ; il se termine brusquement là, à deux cents mètres de l'imposant massif. Devant un tel ouvrage de la nature, le plateau de grès, si vaste soit-il, n'est pas de taille, en effet. Une profonde et large fosse défend l'accès à la formidable masse rocheuse qu'est le Hoggar, fabuleux et inac-

cessible château fort. Aucun pont-levis en vue, aucune passerelle. La topographie balafrée et morcelée du Tassili, que les méharistes ont mis des jours à traverser, ainsi que son désordre contrastent avec les grandes surfaces unies du gros dos en pierre se dressant, olympien, devant eux. La monstrueuse masse menace et défie le spectateur.

—La nature ne finira jamais de me surprendre, prononce le voyageur à voix basse.

La caravane s'ébranle à nouveau, puis entreprend de longer humblement le canyon, direction sud. Plus tard, les membres de l'équipée et leurs huit chameaux atteignent le lit d'une rivière. Pour lors, il n'y coule qu'un filet d'eau. L'étranger apprend qu'il s'agit de la rivière Tamanrasset. Tous la traversent, et poursuivent l'expédition vers l'est.

Ils s'arrêtent à un campement établi par des Touaregs, qui les invitent à passer la nuit sous leurs tentes. Ces Hommes bleus connaissent bien le maître qui habite le lointain Pays des dunes. Les palabres sont longs et joyeux autour de la théière qu'on remplit plusieurs fois, jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

PARTIE XVII

Une oasis enfin.

Tamanrasset.

Le voyageur, qui depuis quelques jours a laissé derrière lui son accès de déprime, est excité à la vue de la ville de Tamanrasset, non loin de laquelle on trouve des champs volcaniques. Faisant fi des rigueurs climatiques sahariennes, elle est bien vivante dans son oasis-écrin. Il y a longtemps que le pérégrin a vu autant d'animation. Ici, il est à même de constater la diversité de la population touarègue. La langue tamasheq n'est pas parlée par tous, constate-t-il. De plus, une mésintelligence apparaît entre certains groupes. Les Iklans, par exemple, semblent les moins bien considérés parmi cette population oasienne. Au milieu de plusieurs communautés touarègues, comme les Haraines et les Maabites, survivent quelques familles arabes. Lors de ses déambulations dans la ville, le voyageur entend de-ci de-là des mots arabes, qu'il a appris lors de son séjour dans le nord de l'Afrique. Son maître lui fait l'honneur de l'emmener chez l'Amenokal, le grand chef des Touaregs. Il reconnaît de suite dans le personnage un autre être exceptionnel. Sa haute taille, près de deux mètres, lui en impose. Mais l'homme impressionne encore davantage par sa vive intelligence, par l'autorité et la force tranquille que dégage sa personne.

Les caravaniers ont quartier libre pendant plusieurs jours.

Environ une semaine après leur arrivée dans Tamanrasset, la plus grande ville carrefour de la région, le voyageur et ses compagnons font un pèlerinage à la monumentale tombe de la reine fondatrice du peuple des Hommes bleus, la matriarche Tin Hinan.

De retour à Tamanrasset, on donne à nouveau campo aux pèlerins. L'étranger en profite pour explorer le Musée de la préhistoire et de la géologie. Parmi les rares visiteurs de cet établissement culturel, au moment où il s'y trouve, il s'en trouve deux habillés à l'euro-péenne. Affublé de sa vêtue touarègue, le méhariste passe incognito à côté de ces géologues ou prospecteurs, venus dans la région sans doute alléchés par la présence d'uranium et de métaux précieux. Il y a belle lurette que le disciple du maître des dunes a porté les yeux sur des Occidentaux. Il ne ressent pourtant aucune envie de les aborder; il n'éprouve aucun désir d'échanger des impressions avec eux. Des

étrangers. Ils sont de purs étrangers pour lui. On ne pratique pas impunément, et sur une période prolongée, le désert et les Hommes bleus. Incontestablement, la mentalité indigo de ces hommes du désert a fini par déteindre sur lui. Ce dont il se réjouit.

La caravane poursuit son chemin vers l'est, sous la vigilance du piton Tahat qui domine Tamanrasset de ses 3003 mètres d'altitude. Les voyageurs sont délestés d'une partie de leur marchandise, troquée contre divers objets dont ils ne prendront possession que dans plusieurs jours, car, pour lors, ils ont affaire ailleurs.

Ils doivent contourner par un long chemin le massif, côté sud, avant de pouvoir remonter vers le nord. Ils butent finalement contre un bras rocheux que le monstre de pierre a étendu, comme pour leur barrer la route. Il leur faut emprunter un autre itinéraire de déviation avant de cheminer, enfin, sur une grande steppe d'armoïse, l'erg d'Admer.

On fait une halte, on établit le campement, on mange, on boit le thé, on se repose, puis on repart en direction du Tassili n'Ajjer.

Au Tassili n'Ajjer, autre massif au nord de celui du Hoggar, pendant que les Hommes bleus rendent visite à des compatriotes établis dans de petites communautés dispersées dans les environs, le voyageur réalise une sorte de pèlerinage en abyme sous la houlette du sage Touareg, à travers les dédales rocheux du Tassili, là où se trouvent d'extraordinaires peintures et gravures rupestres, devant lesquelles le maître des dunes a eu maintes fois l'occasion de méditer. L'apprenti en découvre de nouvelles chaque jour, dont plusieurs sont étonnamment bien conservées. Certaines de ces œuvres millénaires ont en effet gardé fraîches leurs couleurs ocre et jaune. Le disciple du sage Touareg contemple des silhouettes de rhinocéros et d'autres mammifères, des lances, des formes humaines, des signes mystérieux, et des formes géométriques diverses. Une profusion de dessins, de peintures et de gravures rehausse d'immenses parois de roc, verticales ou obliques, ou l'entrée de grottes et le pourtour de pitons. Des peintures repré-

sentent des vaches. Le voyageur reconnaît aussi aisément des chevaux, des autruches et des girafes.

Il se plaît à penser que toutes ces anciennes productions artistiques sont l'équivalent d'une bouteille jetée à la mer, lancée du fond des Âges dans la mer du Temps, et recelant des messages pour les générations successives des peuples africains, ainsi que pour tous les humains de la terre. Pour ces lointains créateurs d'œuvres d'art inusables, ce fut là une manière d'atteindre à l'immortalité. L'étranger, pour sa part, fait partie du dernier chaînon de cette longue et solide chaîne humaine ancrée dans les profondeurs des siècles. Ces messages gravés dans le roc il y a jusqu'à sept mille ans, selon certains, l'interpellent au cœur de la formidable zone désertique qui traverse l'Afrique d'outre en outre. Il est ému. Il voudrait à son tour parler à ces messagers lointains qui lui tendent des témoins, mais la communication n'est apparemment qu'à sens unique ; en tout cas, certainement pour lui. Mais pour le maître des dunes...

Le soir, après le thé, c'est avec respect qu'il écoute le sage homme lui parler de l'origine du monde et de sa destinée. Est-ce l'environnement sacré où ils se trouvent ? Toujours est-il que le voyageur est touché par le caractère solennel des propos qu'il entend. On dirait que le sage Touareg a déjà eu accès à l'autre monde, au fameux Entre-deux, qu'il est en mesure d'entrer en communication avec les auteurs mêmes des peintures et des gravures rupestres du Tassili n'Ajjer. Il parle de tout : de poésie, de mystère, de la véracité des choses scellées sous leur apparence. Il entraîne son élève au cœur des réalités, dans l'essence ou dans l'envers des choses. Tant et si bien que le disciple finit par verser dans une sorte d'état second. Serait-ce en partie dû au thé dont il boit une grande quantité en écoutant son maître ? La chaude boisson contiendrait-elle autre chose que de l'eau, de la menthe et du sucre ? Pendant un moment, il éprouve de l'angoisse à l'idée que son maître pourrait arrêter de parler, car il a le sentiment que, cessait-il d'entendre sa parole en ce moment, il serait perdu, tomberait dans le néant, ou basculerait dans une autre dimension inconnue... Mais, et s'il s'agissait de la béatitude éternelle ? Oui, pourquoi pas... Du coup, à nouveau optimiste, l'étranger choisit de savourer cet instant euphorique en espérant demeurer le plus longtemps possible dans le nuage qui, pour l'heure, les enveloppe, lui et le maître. Oui, que dure toujours et à jamais ce délicieux envoûtement !

PARTIE XVIII

Derechef dans l'Oasis au bel oued.

Voilà trois semaines que le voyageur et les autres caravaniers sont de retour des parages du massif de l'Hoggar. Les huit bêtes de somme qui ont fait le long trajet sont revenues encore plus chargées de marchandises qu'elles ne l'étaient à l'aller. Pendant que l'étranger se réinstalle dans une certaine routine quotidienne, les paysages de ce lointain lieu sacré qu'il a visité, ainsi que les impressions qu'ils ont produites sur son âme assoiffée d'absolu, continuent de peupler son sommeil.

Aujourd'hui, il reçoit un cadeau de son maître : un nouveau saroual.

Le sage Touareg, après la leçon de tamasheq à son disciple, entreprend de le familiariser avec les subtilités présidant à la cérémonie du thé, telle qu'on la pratique en particulier dans les grandes occasions. Pendant que le professeur s'affaire à réunir les ustensiles pour la préparation du thé touareg, trois enfants curieux viennent s'installer aux premières loges. L'officiant, assis en tailleur, met l'eau à bouillir dans la bouillotte, qu'il place sur le feu, ainsi que des feuilles de menthe dans la théière. Quand l'eau bout, il en verse sur les feuilles. D'un petit coffre en bois marqueté, il sort un pain de sucre, puis s'empare d'un verre, en frappe le cul contre une arête de la masse de sucre ; le morceau ainsi détaché ne jouit de sa fragile liberté que le temps que met le maître à le jeter dans l'eau fumante de la théière.

Pour accélérer sa dissolution, l'hôte agite le récipient où se fait l'infusion d'un léger mouvement circulaire. Ensuite, il tire à lui un grand verre qu'il laisse reposer sur la natte. De la main droite, avec laquelle il tient un carré en tissu noir, il empoigne l'anse de la bouillante théière. D'un geste sûr, l'émérite officiant fait alors couler sans bavure la boisson brûlante dans le grand verre, tout en levant rapidement le récipient jusqu'à la hauteur de son menton ; il arrête de verser le liquide quand la mousse déborde du verre. Éclats de rire des enfants. Il reverse ensuite le contenu du verre dans la théière, qu'il soulève à nouveau pour remplir une seconde fois le verre. Quatre fois il répète l'opération. La cinquième fois, il remplit un petit verre de la précieuse boisson. Juste deux doigts. Il la goûte. Satisfait, il remplit de thé le

verre de son initié avant d'en rajouter dans le sien. Plus tard, après s'être servi à lui-même et au voyageur un deuxième verre de thé, il rajoute du sucre dans la théière. Ce n'est qu'après s'être versé un troisième verre qu'il consent à offrir une boisson diluée et inoffensive aux enfants, histoire de les payer pour leur patience. Les galopins tendent la main et sourient jusqu'aux oreilles.

D'un discret branlement du chef, la voyante invite ses deux clients à pénétrer dans son antre.

Le couple s'exécute. Le sol de la zériba est entièrement couvert d'une natte, elle-même couverte en son centre d'un kilim en laine de chèvre et de chameau. Pieds nus, les jambes repliées à la manière d'une apprentie yogi qui n'y arrive pas encore tout à fait, la devinresse reste assise sur le tapis, le dos raide et immobile, pendant que s'assoient devant elle en tailleur Safia et le voyageur. Les habits de la diseuse de bonne aventure brillent de couleurs vives. Son visage souffre d'un maquillage excessif, ses longs cils noirs luisent, alors que ses paupières, démesurément grandes, recouvrent de grands yeux noirs cernés d'épais traits de khôl.

Elle se recueille un long moment en tenant à deux mains un talisman suspendu par une cordelle à son cou, puis remue doucement les lèvres. Le voyageur en déduit qu'elle murmure quelque incantation. Il se ravise quand il découvre qu'elle chique du tabac. Enfin, l'un n'empêche pas l'autre. La femme se lève, se retourne, se penche à droite, et agrippe sur le tapis une demi-calebasse remplie d'herbes émietées. Elle se met à marmonner des formules ésotériques, incompréhensibles pour ses deux auditeurs, et, tout en longeant les murs de la grande pièce, elle imite le geste auguste du semeur et jette à la volée des pinces d'herbe séchée sur le sol. Le calme apparent de Safia réconforte un voyageur mal à son aise en présence de cette inquiétante sibylle. Celle-ci sort de la zériba, sans discontinuer de semer son gazon séché, puis va le répandre, vraisemblablement, cette fois, autour de l'habitation.

Pendant ce temps, ses clients hésitent à faire le moindre mouvement. Le voyageur tourne la tête vers sa compagne, soulève un sourcil dubitatif; Safia se contente de hocher pensivement la tête. De l'inté-

rieur, l'un et l'autre arrivent à suivre la progression de l'énigmatique Touarègue grâce aux marmottements qu'elle ne cesse d'émettre, lesquels traversent aisément les murs d'alfa, qui de-ci de-là laissent également passer le jour. La devineresse éloigne ainsi les djinns, a-t-on expliqué la veille à l'étranger, ces génies malfaisants, dont la présence dans la demeure risquerait de fausser ses prédictions. Un rite purificateur, donc.

La femme apparaît dans le cadre de la porte, regagne sa place assise sur le tapis, face à ses invités. Elle se recueille à nouveau, les mains accrochées à son talisman, et pousse un murmure inaudible tout en remuant les lèvres qu'elle a épaissies et d'un rouge carmin. Après trois minutes de ce manège, comme si elle avait oublié ses clients, elle se lève et se dirige vers un angle de la pièce. Elle s'y agenouille, puis soulève un coin de la natte. Elle roule cette dernière jusqu'à dégager un petit espace de sable capable d'accueillir quelques personnes. Par la suite, elle invite le voyageur à venir s'y asseoir seul devant elle. Il hésite deux secondes, et après avoir jeté un furtif regard à Safia, il obtempère. L'hôtesse dotée du don de double vue lui tend alors une petite branche de genévrier. Lorsqu'elle a terminé d'égaliser de la main le sable devant elle, elle enjoint au client de tracer sur le sable, les yeux clos, une croix avec une extrémité de la branche. Il fait acte d'obéissance. Elle lui reprend le rameau, et lui demande de retourner s'asseoir sur le tapis près de sa compagne. Avant de s'adonner à l'examen des lignes tracées sur le sable, elle exige de ses hôtes qu'ils lui tournent le dos. Les deux se conforment de bonne grâce à son souhait, tout de même un chouia intrigués.

À l'abri des regards, la diseuse de bonne aventure procède à une minutieuse observation, sans cesser de débiter d'inintelligibles onomatopées. De temps en temps, elle pousse une exclamation d'étonnement et peu après, de ravissement. Enfin, sans bouger d'un cil, elle reste parfaitement coite. Au bout de deux minutes, elle se meut enfin. Quand elle revient au centre de la pièce, elle frappe dans ses mains trois coups secs et étrangement sonores, ce qui a pour effet de faire se tourner la tête de ses hôtes. Comme par magie, surgit alors à la porte un Touareg plus très jeune, avec tout le nécessaire à thé sur un plateau en cuivre martelé. Il dépose son fardeau sur la natte, près de la voyante restée debout, avant de s'effacer discrètement.

— Venez, qu'elle prononce après s'être assise.

Ses clients vont jusqu'à elle. Elle les invite d'un geste de la main à s'asseoir devant le plateau, en face d'elle. Avec des gestes économes et ensemble gracieux, elle préside la cérémonie du thé. Bientôt, ses invités boivent en silence et à petites lichéés leur brûlante boisson sucrée. Une fois celle-ci consommée, la pythie prononce son oracle à deux reprises, identique, d'abord au voyageur, ensuite à sa compagne.

— La personne que vous aimez avec une entière sincérité en ce moment dans les profonds replis de votre âme est incontestablement celle qui vous convient à tous égards.

Les jours passent. Puis les semaines. Puis les mois. Agréablement pour le voyageur.

Son dictionnaire bilingue en main, il s'adonne à de quotidiennes leçons de tamasheq, tantôt avec le maître des dunes, tantôt en compagnie de Safia et de Bachir ; il vit de tendres et paisibles moments, savourés en compagnie de Safia. Il participe de plus en plus activement à de gratifiantes joutes oratoires, et aussi, chaque semaine, son maître rigoureux, méthodique et un chouia spartiate, le soumet à une nouvelle épreuve.

Depuis quelques semaines, le sage Touareg encourage son disciple à être au mieux de sa forme. Bientôt, grâce à l'aide d'Azzouz, le voyageur peut affirmer qu'il n'a jamais été en meilleure forme que maintenant : aucune graisse corporelle en trop, un réseau de muscles de plus en plus souples et ensemble vigoureux. Son mentor le pousse à développer une adresse digne de l'athlète qui va participer à des compétitions olympiques. Paradoxalement, dans son enseignement doctrinal, il professe l'importance du spirituel, la primauté absolue de l'esprit sur le corps. Car, inéluctablement, soutient-il, vient un moment où le corps humain s'efface, soit brutalement ou petit à petit, jusqu'à laisser toute la place à la réalité spirituelle. Qui plus est - ce qui ne manque pas d'étonner le voyageur -, le maître affirme que le passage du plan corporel au plan spirituel relève de la décision de chaque être.

— Vraiment ? ne peut se retenir de demander l'apprenti, qu'une telle assertion laisse complètement ébahi.

L'enseignement du maître le fascine, bien qu'il n'y voie pas que des évidences ; ou peut-être bien à cause des mystères qu'il contient.

Une fois de plus, Azzouz le taciturne agit comme moniteur auprès de l'étranger. Délestés de leur takakat et de leur chemise, les deux hommes se mesurent dans des combats de lutte à la gréco-romaine, ainsi que dans des courses ; ils rivalisent d'adresse dans toutes sortes de jeux et d'exercices de gymnastique ou acrobatiques. Le voyageur, bien qu'en bonne condition physique, n'est pas de taille devant l'athlète complet que se révèle être son adversaire, dont le corps souple est tout muscles et tout tonus. Ce diable d'homme, en sus d'autres qualités, est un véritable champion des arts martiaux. Tous les jours, à plusieurs reprises, il incite le disciple du maître des dunes à exécuter le même exercice : se laisser choir sur le sable, le corps à l'horizontale, d'une hauteur de deux mètres et demi. Le but de cet acte de bravoure est d'éviter de tomber sur un objet quelconque placé en plein sur le point de chute, à la faveur de contorsions. Pour pouvoir accomplir ce geste, une manière d'échafaud a été érigé dans le sable. Une échelle en corde d'alfa permet de monter jusqu'à la poutre transversale.

L'instructeur, pieds et torse nus, s'y hisse pour faire une démonstration à son élève. Il s'assoit à califourchon sur la poutre transversale. Devant et derrière lui, assujettis sous la poutre et perpendiculaires à elle, il y a deux courts madriers placés à une distance d'un peu moins de deux mètres l'un de l'autre. À chacune des extrémités de ceux-ci est attachée une grosse corde, très courte, qui se termine par une boucle. Doucement, le Touareg se laisse glisser sur un côté en saisissant devant lui un anneau de corde dans la main droite en même temps qu'il insère un pied dans un autre derrière lui. Il empoigne ensuite une boucle dans son autre main, puis insère son pied libre dans une pareille boucle. Du coup, il se retrouve suspendu, le corps parallèle à la poutre sous laquelle il se trouve maintenant, la face tournée vers le bas, les deux mains agrippées à une boucle de corde, et les deux pieds introduits dans d'autres boucles similaires. Il fixe des yeux l'une des naîls du voyageur, qui git sur le sol à deux mètres et demi sous lui, et sur laquelle il lui faut éviter de tomber. Après un court moment d'immobilité parfaite, tout en se dégageant simultanément des quatre boucles, le touareg se laisse choir dans le vide. Une formidable contorsion acrobatique fait dévier la trajectoire naturelle de son corps en chute libre, qui choit à droite de la naîl.

Le pérégrin exhale un long soupir avant de grimper à son tour sur la potence. Il s'installe à l'horizontale sous la poutre, les mains et les pieds dans les boucles des cordes, ventre face au sol, dans la même position tantôt prise par son instructeur. Jusque-là, ça va. La perspective de tomber à plat de cette hauteur n'a cependant rien de réjouissant en soi, même si c'est sur un sol fait de sable. Une chute sur une surface sableuse n'a rien de pareil à une chute sur un matelas en paille. Et pour surmonter ce péril, il lui faut fournir en deux secondes un effort de torsion du corps pour que son point de chute soit à l'écart de sa naïl. Hum...

Avant de lâcher prise, l'élève, qui pour lors manque de confiance en lui, réprime l'envie de se balancer tout en se tenant aux cordes pour faciliter une déviation au cours de la chute. Mais ce serait tricher. Il ferme un moment les yeux pour favoriser sa concentration, puis, comme l'a fait son instructeur avant lui, il laisse enfin glisser ses mains et ses pieds des boucles. Deux secondes plus tard, il choit lourdement en plein sur sa naïl. L'esquisse d'un mouvement de torsion qu'il a imprimée à son corps est restée sans effet : ne contrevient pas qui veut à la loi gravitationnelle. Par ailleurs, le heurt de son corps contre le sol lui coupe littéralement le souffle. Il ramasse enfin ses membres, s'agenouille et s'assoit sur les talons, le temps de reprendre sa respiration normale. Il lève la tête vers la poutre transversale de l'échafaud, et se demande comment, en quelques secondes et par quelle manœuvre acrobatique, il pourra jamais parvenir à éviter de choir sur sa naïl. Il sait que son implacable instructeur ne lui fera pas quartier, et que ce dernier n'aura de cesse que lorsque son protégé réussira l'exploit à répétition et sans difficulté. Ayant à l'esprit le maître des dunes et Azzouz, le voyageur en est à se demander s'il est possible que ceux-ci le connaissent davantage que lui-même, qu'ils sachent mieux que lui jusqu'où il peut aller, jusqu'où ses forces peuvent le mener...

À l'occasion d'une autre leçon de tamasheq, le sage Touareg ne manque pas de discourir une fois de plus sur le thème de la grande aventure humaine et sur l'eschatologie individuelle et universelle. Au terme de la leçon, le voyageur va baguenauder sous la palmeraie en ruminant ces propos qu'il vient d'entendre sur les fins dernières de

l'être humain et sur l'Univers. Il longe un mur de roseaux qui délimite un carré de culture. Un âne brait. Pensif, l'étranger a l'air d'aller au hasard de ses pas, mais il aboutit précisément à la demeure de Safia.

Au fil de leurs chastes rencontres, cette jeune femme est devenue sa confidente de prédilection. Il a découvert en elle une personne qui en sait beaucoup plus que sa réserve naturelle ne le laisse supposer. Elle a, par exemple, quelques longueurs d'avance sur lui dans l'entendement des questions existentielles qui le hantent en permanence. Tout bien considéré, songe-t-il, elle a une manière de voir les choses apparentée à celle du sage Touareg. Quand il se fait cette réflexion, c'est avant qu'elle lui confie avoir déjà eu le privilège, elle aussi, de suivre l'enseignement du maître du Pays des dunes. Elle surprend encore le pérégrin en lui confiant qu'elle-même, et ce, à sa propre demande, a subi des épreuves d'initiation sous la houlette d'Azzouz.

En flânôchant côte à côte sous les feuillées des palmiers, c'est devenu leur habitude, ils arrivent à l'échafaud du haut duquel le méhariste s'est tant de fois laissé choir au cours des derniers jours. Il remarque que le décor a été modifié quelque peu. À l'endroit stratégique du point de chute, là où on plaçait d'ordinaire l'une de ses naïls, il découvre, enfouis verticalement dans le sable, deux morceaux de bois. L'extrémité supérieure de ceux-ci émerge du sol à une hauteur d'environ trois centimètres. Un trou est percé au bout de chacun, sur le dessus. Seulement quelques centimètres les séparent l'un de l'autre. L'exercice devient ainsi autrement plus dangereux. Comme depuis deux jours, et aujourd'hui encore, le voyageur a toujours réussi à éviter la naïl lorsqu'il tombait, son intransigeant instructeur aura jugé qu'était venu le moment d'augmenter d'un degré le coefficient de difficulté de l'épreuve. L'étranger saura demain s'il est à la hauteur des espoirs de son mentor.

Le lendemain, pieds et torse nus, à califourchon sur la poutre transversale, le pérégrin n'arrive pas à détourner les yeux des deux morceaux de bois, qui font deux taches sombres et hostiles sur le sable doré. Avant qu'il ne monte sur l'échafaud, tout à l'heure, Azzouz lui a expliqué qu'il s'agit, en réalité, de deux madriers d'un mètre de longueur. Le voyageur se répète qu'il a déjà réussi, à plus d'une reprise, à

se contorsionner de manière à tomber à côté de sa naïl. Les morceaux de bois sont placés exactement où l'était sa sandale. Alors, c'est du pareil au même. Il déploie de grands efforts de concentration pour se couer la torpeur qui le paralyse. Il se couche à plat ventre sur la poutre, se laisse glisser sur la droite, ses deux mains empoignent chacune une boucle de corde, puis il glisse chacun de ses pieds dans l'une, puis dans l'autre bague d'alfa. La chaleur est sèche et intense. Une suée lui couvre tout le corps, et les gouttes de transpiration qui lui glissent sur le nez et le menton s'évaporent en partie avant même de toucher le sol. L'inconfort de sa position, alors qu'il est suspendu à l'horizontale sous la poutre, l'incite à prendre sur lui et à passer à l'acte. Par un effort d'autosuggestion, il se donne du courage. Il s'apprête à se laisser choir en libérant l'un de ses pieds d'une boucle, puis l'une de ses mains. Il ne se tient plus, à cette heure, que du bout des doigts d'une main, et à l'aide d'un seul pied. Sa tension musculaire est à son maximum ; il lâche prise.

Un cri formidable lui échappe en même temps qu'il effectue une brillante contorsion. Dès le moment où son corps prend contact avec le sol, il suffoque. Il se tourne sur le dos pour mieux reprendre haleine, et se détend en se permettant un discret sourire, heureux de cette autre victoire sur sa peur.

Dix minutes plus tard, son moniteur lui demande de répéter l'exercice.

Deux jours après, encore une fois pieds et torse nus, le voyageur est de nouveau à califourchon sur la poutre transversale de l'échafaud. Au jour d'aujourd'hui, placée en retrait, quelqu'une sera témoin de sa performance, ce qu'il n'apprendra que beaucoup plus tard. Pour l'heure, son regard est dirigé vers les deux morceaux de bois qui émergent du sable, sous lui, plus précisément vers les deux objets qu'Azzouz a fichés sur l'extrémité des deux madriers : deux lames de poignard, pointes en l'air. Voilà donc le rôle auquel l'instructeur avait prévu faire jouer à ce trou que le voyageur avait remarqué auparavant sur l'extrémité de chacun des madriers. L'étranger en est à songer que, cette fois, il n'a vraiment pas droit à l'erreur. Il tente de se rassurer en se disant que ses efforts pour tomber à côté des madriers ont été

couronnés de succès lors de ses six dernières tentatives. Pourquoi ne réussirait-il pas une septième fois d'affilée à faire dévier l'axe de sa chute ?

Il est bientôt suspendu à l'horizontale, dessous la poutre, les pieds et les mains dans les boucles d'alfa. Il se répète comme un mantra : «Madriers avec ou sans poignard, quelle différence, puisque je vais tomber à côté ?» Il se concentre, puis dégage en même temps des boucles d'alfa ses pieds et ses mains.

L'espace d'un éclair, le temps que dure sa chute, son imagination, tel le démon prenant possession d'un corps, envahit son esprit. Il voit son corps doublement empalé sur des épées qui lui sortent par le dos ; des coléoptères embrochés sur un morceau de liège ; des samouraïs qui se font seppuku ; des enluminures qui montrent des soldats armés d'un sabre et qui étripent proprement leurs ennemis ; des sadiques qui fendent le ventre de femmes enceintes ; son propre corps à lui, le voyageur, percé d'outre en outre, pissant un sang carmin qui se répand sur un sable doré et poudreux qui le boit tel un avide buvard.

Laissant échapper un cri sourd, l'apprenti effectue une remarquable contorsion qui, en deux secondes, déjoue la loi de la gravité en le faisant choir plus loin que jamais de la pointe des deux madriers. Il grimace toutefois de douleur en tombant sur le sol. Puis, haletant encore, sans qu'il l'ait vu venir, il est pris d'un extravagant fou rire qui le soulage immensément de sa tension nerveuse.

Azzouz le laisse se reposer dix minutes, puis l'enjoint, impas-sible, à refaire l'exercice.

PARTIE XIX

C'est le maître touareg lui-même qui fait glisser *l'ahbeg* sur le bras gauche de son apprenti.

Chez les Hommes bleus, l'anneau en pierre grise se porte au-dessus du coude. C'est un signe d'acceptation par ses pairs.

La veille d'un autre départ pour une lointaine oasis, cette fois en compagnie du fidèle et taciturne Azzouz qui s'y rend pour affaires, l'étranger de son maître un *taralabt*, cet élégant portefeuille en cuir porté en bandoulière et dans lequel il pourra transporter ses effets personnels : un petit miroir, du khôl et du tabac, par exemple, du tabac à chiquer appelé *chemma*. Le maître lui fait aussi cadeau de la dernière pièce qui manque à son costume : la takouba. Dorénavant, cette épée va lui battre la hanche à chacune de ses expéditions, à l'instar de ses compagnons de voyage.

Pendant toute cette méharée avec le taciturne Touareg, à l'aller comme au retour, aucune parole n'est prononcée. Ce singulier Homme bleu, dont l'abord paraissait tellement âpre lors de leurs premiers rapports, petit à petit a su mater les premières antipathies du voyageur. À force de le pratiquer, ce dernier découvre que son aversion initiale pour lui s'est évanouie, et qu'elle s'est muée en respect. Il se surprend, maintenant, à pouvoir voyager côte à côte avec lui, à la fois sans se sentir mal à son aise et sans éprouver l'obligation de parler. Aurait-il enfin acquis un peu de la sagesse de l'Homme bleu ?

Avec chaque mois qui passe, l'enseignement du maître se fait de plus en plus ésotérique.

Sur un plateau, le sage homme apporte à son disciple un vaste monde spirituel. Derrière chaque pan de connaissances acquises se profile une nouvelle sphère de savoir à conquérir. Le voyageur avance de plus en plus profondément dans les épaisseurs et les arcanes de la sagesse des Hommes bleus. Le Touareg lui répète que l'important n'est pas nécessairement d'atteindre à LA vérité ; c'est le mouvement lui-même qui compte, le cheminement vers plus de vérité. L'on est pleinement vivant qu'à la condition d'être en marche.

PARTIE XX

Au jour d'aujourd'hui, le voyageur reçoit chez lui un visiteur : le maître des dunes.

Ils procèdent aux salamalects rituels.

Le disciple est heureux de pouvoir accueillir son mentor pour la toute première fois dans sa propre maison au toit conique et végétal, dont les murs sont faits de terre séchée doublée de nattes de feuilles de palmier. Il éprouve sincèrement, en revoyant le Touareg, le sentiment d'être en présence d'un frère de sang.

Le maître des dunes arbore l'un de ses sourires dont il est d'ordinaire avare, alors que le voyageur le conduit dans la pièce où se trouve un couffin près duquel se tient une jeune femme. Un rejeton dort dans le berceau portatif. L'épouse du voyageur et le sage Touareg se saluent.

— *Maydjan.*

— *Maydjan.*

Peu après, l'étranger, Safia et le maître des dunes s'assoient sur un kilim.

Avec adresse, l'apprenti soulève haut la théière, puis emplit trois verres en verre de la brûlante boisson. Son mentor et lui ne se pratiquent plus depuis plusieurs mois sur une base quotidienne, mais bihebdomadaire. L'admiration et l'affection du voyageur pour le sage Homme bleu n'en continuent pas moins de croître. Il y a tant de vérité, de sagesse et de générosité chez cet être !

Aujourd'hui, le Touareg passe plus de trois heures dans la demeure de Safia et du pérégrin. Et c'est aux deux époux qu'il offre ses leçons relatives à la pensée philosophique et spirituelle des Hommes bleus. Cette fois, il leur transmet des connaissances en deux temps : d'abord par un enseignement magistral qui dure une heure ; ensuite, il répond pendant deux heures à leurs questions.

Ce soir-là, quand Safia et le voyageur se retrouvent seuls chez eux avec leur poupon, ils conviennent tous les deux qu'ils ont de la chance de pouvoir profiter de la science et de la sagesse de ce maître-penseur qu'est le sage Touareg, et, de surcroît, d'entretenir avec lui des rapports de profonde amitié.

Quand ils sont installés sur leur couche conjugale, tendrement enlacés, face à face, le voyageur dit à son épouse :

— La vie est bonne pour nous, hein, Safia ?

Safia lui donne un tendre baiser sur la bouche, puis répond simplement :

— Oui, mon époux. L'on s'aime et des gens de qualité nous aiment.

L'étranger songe qu'ils viennent de vivre une journée parfaite. Il est si ému, qu'une larme de joie profonde sourd de sous sa paupière.

Souvent, avant de s'endormir contre le corps chaud de Safia, le voyageur se remémore différentes étapes de ce qu'il appelle sa vie africaine. Quelques années déjà ont passé depuis son hyménée. Le lendemain de leur mariage, Safia lui avait fait le récit de sa préparation à la cérémonie nuptiale. Il se le repasse régulièrement en boucle dans sa tête, la nuit, avant de s'endormir. Il a l'impression de la voir, sa Safia. Elle se dirige vers le hammam où elle va prendre un bain de vapeur. Elle est aidée d'une multitude de femmes. Celles-ci entreprennent de la laver, puis de lui frotter le corps avec du *tfa*, cette argile qui rend la peau si douce. Avec du henné, elles lui teignent la chevelure, la paume des mains et la plante des pieds. Elles arrangent en fines tresses ses longs cheveux qu'elles enduisent ensuite de *mardouna* pour leur donner plus de brillance. Elles l'habillent de vêtements battant neufs, fraîchement sortis des mains habiles des meilleures couturières de la communauté. Elles la parent de bijoux, et lui couvrent la tête d'un *alechou*, un grand châle bleu indigo.

Qu'est-ce qu'elle était belle quand il la vit dans ces atours, lui, le disciple du maître des dunes !

Par ailleurs, encore aujourd'hui, Safia lui a narré sa performance à lui pendant la cérémonie de leur mariage. C'est qu'il avait appris par cœur un poème touareg, à l'insu de sa dulcinée, qu'une des amies de cette dernière, joueuse d'imzad hors de pair, avait mis en musique ; et il l'avait chanté pour sa bien-aimée en se faisant accompagner par cette musicienne :

*Des nuits et des nuits j'ai passé
À la revoir dans mes songes
Lorsque dessous le ciel étoilé du désert
Je me remémorais son visage et son sourire.
Pour mériter ses faveurs, je me voilerais d'un indigo brillant
Je chausserais des sandales au prix d'une chamelle
Je me parerais de cinq boubous tout neufs...*

Tout cela paraît maintenant si proche et si lointain à la fois au voyageur devenu papa.

Et le Pays des dunes ? Combien d'années se sont écoulées depuis sa toute première visite en ce lieu ? Son tête-à-tête avec le sage Touareg dans sa demeure troglodytique fut incontestablement la rencontre la plus décisive de sa vie. Des années plus tard, peu avant qu'il prît officiellement épouse, son maître lui avait confié qu'avant même de lui parler, au moment où il s'était amené au Pays des dunes, que dès le premier regard, il avait compris ou su que ce jeune étranger deviendrait son disciple. Ce jaugeur d'âmes avait deviné que le jeune homme venu d'un lointain Québec aurait la capacité de subir avec succès la longue initiation touarègue.

Des souvenirs plus récents reviennent à la mémoire du voyageur.

Cette scène des Hommes bleus empêchés de voir, par exemple. La partie qu'il n'a pas vue, Safia la lui a contée. C'était il y a deux mois à peine. Il est assis sur le sable en compagnie de douze Hommes bleus qui forment trois rangées parallèles. On l'a installé, lui, à la première rangée. Devant eux, dix femmes touarègues leur font face, assises coude à coude en arc de cercle. Elles portent toutes l'alechou bleu sur la tête, tandis que leurs avant-bras sont appesantis de bracelets. Trois d'entre elles marquent la cadence en frappant sur la peau tendue d'un tambour cerclé de lamelles métalliques mobiles. À l'instar des autres hommes, le voyageur s'enveloppe entièrement la tête dans son tagelmoust. Il ne voit plus rien.

Une femme entonne alors une complainte, sorte de chanson à répondre. Chaque petite strophe est répétée par le chœur féminin. Les dames qui n'ont pas de tambour se mettent à battre la mesure des mains. Le rythme s'accélère en même temps que la chanteuse soliste hausse la voix. Les musiciennes et elle atteignent un plateau. Elles

maintiennent le tempo rapide sans manifester le moindre essoufflement. Le disciple du maître des dunes finit par avoir des frissons, emporté par le mouvement répétitif et envoûtant des voix et des instruments. Soudé aux épaules de ses compagnons, il constate qu'ils frémissent pareil que lui. Leur pouls bat en accéléré et à l'unisson. Ils se mettent à dodeliner de la tête en suivant la mesure des percussions, et ajoutent un mouvement du buste d'avant en arrière.

Sans changer de rythme, la soliste entonne une nouvelle mélodie dont les propos ont rapport aux djinns. Elle provoque la gent masculine, la menace, lui lance des imprécations. La respiration des hommes voilés suit la cadence des tambours. Tout en prenant garde de jeter un coup d'œil autour d'eux, certains insèrent sous leur taguelmoust de la fine poudre de tabac qui excite leur odorat. La soliste se lève, se met à tourner sur l'aire sableuse devant les spectateurs et se meut comme si ces derniers n'étaient pas empêchés de voir. Le voyageur la sent passer devant lui aux courants d'air qui viennent jusqu'à ses mains et à ses pieds nus dans ses naîls, et aux grains de sable que soulèvent ses pas et qui retombent sur ses pieds. Il entend surtout la voix qui s'approche, puis qui s'éloigne. Il se retient d'écarter son taguelmoust, bien qu'il en ait. Affublé de la sorte, il éprouve une soudaine vulnérabilité, comme un jeune enfant jeté brusquement dans le noir de sa chambre. Quand la voix se rapproche, sans savoir pourquoi, il appréhende des coups à la tête, voire une gifle. La chanteuse se contorsionne avec de plus en plus de véhémence, se cabre, se jette sur le sable, tremble comme une épileptique, se relève, vocifère, hurle. Elle se jette derechef sur le sol, et, curieusement, elle se fait tout à coup muette et statue.

L'un des Hommes bleus se lève alors, la tête toujours enveloppée dans son écharpe, et donc, dans l'impossibilité de voir quoi que ce soit. Il sert dans la main un fouet aux longues lanières d'alfa. À son tour de s'en prendre aux mauvais génies. Il se met à imiter, les résumant, les gestes et les cris de la soliste, comme s'il l'avait vue faire. Il tournoie sur lui-même avec son fouet tenu à bout de bras, alors que les lanières frôlent les têtes de ses pairs. Puis, sans transition, il se laisse choir sur le sable. Il s'y débat comme un aliéné, lançant des cris rauques. Au même moment, trois Hommes bleus dévoilent leur visage, et entreprennent de le maîtriser. L'un d'eux saisit sa takouba et, se penchant sur le démoniaque, la pose aux articulations du corps de

celui-ci, qu'on est finalement parvenu à immobiliser. L'homme laisse reposer la lame quelques instants à différents endroits sur les membres du dément, pour finalement la poser à plat sur ses mâchoires. Le gisant se calme peu à peu, tant et si bien qu'il tombe dans un subit sommeil, comme un bébé après la tétée.

PARTIE XXI

Le maître du Pays des dunes a prévu un deuxième pèlerinage au Hoggar, accompagné, cette fois, de son seul disciple.

Ainsi, pendant près de quatre mois, le sage Touareg a tout loisir de lui transmettre des précisions sur sa conception des origines du monde et de la destinée humaine. L'apprenti adopte d'emblée la manière de voir de son maître : toutes les étapes de son initiation l'y ont préparé, et font en sorte que cette perspective philosophique lui apparait naturelle, une suite logique de tout ce qu'il a appris jusqu'ici de la culture des Hommes bleus. La démonstration, logique, lui semble irréfutable. Il apprend - jusque-là il n'en était pas sûr - que le Cercle des Initiés des Hommes bleus a pignon sur rue à Tamanrasset. Le maître des dunes lui révèle également que la vision du monde et la théologie des communautés touarègues se sont notablement affinées, il y a moins d'une décennie, à la suite de leurs longs échanges de vues avec un célèbre savant jésuite venu méditer incognito dans le désert. Ce paléontologiste et penseur visionnaire a fait plus d'un pèlerinage au Hoggar, quelques années à peine avant sa mort, pèlerinages couverts par l'anonymat.

Les membres du Cercle des Initiés, bien que vivant reclus, lisent tous les livres importants publiés par l'Occident qui traitent de l'Évolution du monde et de ses Origines, sans négliger d'autres ouvrages de ce genre publiés en Orient. Tous au moins trilingues, ils avaient déjà lu, et ce, même avant leur première rencontre avec le fameux jésuite français, les ouvrages singuliers de ce paléontologue, y compris ceux que le pape avait mis à l'index. Les Hommes bleus se sont tout de suite senti une parenté spirituelle avec cet auteur européen controversé. Leur vision respective de l'être et du monde coïncidait en de nombreux points. Les propres écrits des Touaregs, chichement distribués hors de leur Cercle restreint, et lentement peaufinés au fil du temps - comme les bons vins qui se bonifient avec les années - professent dans leur essence nombre de vues qui sont peu ou prou celles exposées dans les livres du savant jésuite.

À Tamanrasset, l'apprenti et son maître sont de nouveau accueillis par l'Amenokal.

Pendant la longue méharée vers le massif du Hoggar, puis vers Tamanrasset, le sage Touareg a expliqué au voyageur que le grand chef des Hommes bleus est en même temps la tête dirigeante du Cercle des Initiés. L'étranger constate aujourd'hui - doit-il s'en étonner - que le vieil homme qu'il a devant lui, qui le dépasse de deux têtes et qu'il a rencontré lors de sa première visite de Tamanrasset, est parfaitement au courant de son initiation ; il sait tout, jusque dans les moindres détails. Pendant que son maître et lui sacrifient au rituel du thé touareg dans la demeure de leur hôte, où trois autres Hommes bleus viennent se joindre à eux, le pérégrin apprend également que son mentor et le grand chef des Touaregs sont du nombre des quelques personnes à avoir rencontré le savant jésuite à chacune de ses visites dans la région du Hoggar. L'Amenokal raconte les circonstances dans lesquelles le grand paléontologiste, à qui l'on doit des découvertes importantes en Chine, entre autres au Gansu et en Ordos, en est venu à partager ses connaissances avec le Cercle des Initiés des Hommes bleus.

Par ailleurs, le vieux chef résume, à l'intention de ses visiteurs, la conception du monde patiemment développée par les penseurs touaregs, ainsi que les ajouts qui ont permis de la raffiner, grâce à certains emprunts faits aux conceptions philosophiques et spirituelles du jésuite.

Ainsi parle l'Amenokal :

— Le Monde de l'infini cosmique est en expansion depuis l'originelle Explosion. Il y a des centaines de millions d'années, dans la chair hétérogène de la Terre encore toute jeune, chair composée d'innombrables poussières de diverses sortes et grosse d'avenir, s'est effectué un bouillonnement créateur formidable. D'innombrables corpuscules primordiaux se sont un jour agglomérés en formant des granules munis d'un pouvoir essentiel pour la suite du Monde : un pouvoir d'interaction. Voyez-vous ?

L'homme, avec des gestes alentis, s'accorde une gorgée de thé.

— Ce mystérieux pouvoir de liaison et de correspondance, poursuit-il, c'est en réalité l'énergie du Monde à venir et, en même temps, la forme la plus primitive de l'étoffe de l'Univers. D'abord, il se forme des corps simples desquels surgit le Monde Minéral. Les molécules, constituées d'amas de particules, se regroupent, elles, par

simple juxtaposition. En se cristallisant, voyez-vous, une partie de la peau de la Terre libère de l'énergie, qui a la propriété de se reposer sur elle-même ; ainsi naissent les mégamolécules, plus complexes, qui forment le monde des composés organiques. Le Minéral et l'Organique, à vrai dire, naissent presque en même temps.

Le philosophe touareg empli à nouveau son verre de thé.

— L'énergie reployée sur elle-même emprisonne une certaine masse d'une réalité au potentiel extraordinaire : de la conscience élémentaire. Cette masse n'est rien autre que la substance de la Précie. Ce Dedans des choses, voyez-vous, croît sous la pression provoquée par l'enroulement de la planète sur elle-même. Pour bien comprendre l'Univers, en effet, il faut absolument admettre qu'au Dehors de la matière correspond un Dedans. Faisons un bond dans l'histoire de l'évolution de la Terre. Ce Dedans est déjà apparent dans les Plantes, et encore davantage chez les Insectes. Il devient manifeste chez les Vertébrés, puis incontestable chez les Humains.

L'éminent palabreur boit du thé, et reprend :

— Le phénomène de Conscience, patent, donc, chez l'être humain, est une propriété qui doit être logiquement étendue à tout l'Univers, à tous ses composants, puisque l'Homme est fait de l'étoffe même de l'Univers, en est issu ou, pour le dire autrement, en est tissu. Toute matière possède invariablement sa face mécanique et sa face biologique, un Dehors doublé d'un Dedans. Avec le temps, voyez-vous, les éléments de Conscience, c'est-à-dire les éléments du Dedans, vont se complexifier et se différencier parallèlement aux éléments du Dehors. À la Conscience la plus développée va correspondre nécessairement une Matière plus organisée. À la vérité, l'Évolution de l'Univers se résume à l'histoire de la victoire du Multiple organisé sur la Multitude inorganisée. Il faut, en effet, convenir que les corps organisés, une fois décomposés, se résument tous à des particules identiques. Cependant, il faut ici prendre garde d'en inférer que l'Univers se tient, que l'Univers trouve son unité, par le Bas, par ce qui sous-tend les corps organisés. Ça n'est là qu'apparence, j'en suis fermement convaincu. Si, en effet, l'Univers se tient, c'est au contraire par plus de complexité vers le Haut.

Le savant homme boit le reste de son thé, puis poursuit son discours.

Le jour suivant, le disciple, son maître et leur vénérable hôte sont assis sur une natte autour d'une théière fumante, à l'ombre d'un palmier dattier. L'Amenokal, flanqué de deux gros livres à la reliure en cuir s'apparentant à celui du maître des dunes, reprend son exposé commencé la veille.

— De même que l'atome est le grain naturel de la Matière inorganisée, de même la Cellule est le grain naturel de la Matière organisée qu'est la Vie. Plus complexes que les mégamolécules, les Cellules s'élèvent - par leur Dedans - à un degré d'intériorité plus grand. Il se produit, voyez-vous, du passage de la mégamolécule à la Cellule, une mutation semblable à celle qui, sous l'effet de la chaleur, transforme l'Eau en Vapeur ; une étincelle d'énergie suffit pour en assurer le passage et la transmutation. Les Cellules, elles, se regroupent non plus par simple ajustement mécanique comme dans le cas des Molécules, mais par une étroitesse association symbiotique.

Le vieux sage s'octroie une petite lampée de thé, et dit :

— Ainsi, de ce réseau d'influence et d'échanges entre les Cellules naît une sorte de superorganisme diffus, un tout génétiquement solidaire. La Cellule possède, voyez-vous, ce prodigieux pouvoir de se reproduire par division. Ce principe de duplication, ajouté au mécanisme de l'association symbiotique, donne à la Vie une force d'expansion invincible. Bientôt, les forces et la patience de l'évolution font apparaître la Lignée, ou l'Orthogenèse, qui permet à la Vie d'avancer vers une complexité croissante. Et à mesure que la Vie se complexifie, l'énergie psychique, ou radiale, s'accroît. Ce qu'il importe de noter, c'est que le rouage de choix qui constitue un terrain d'élection pour le jeu du Psychisme, c'est-à-dire pour le jeu de la Conscience, c'est le système nerveux. C'est de cette façon que l'on peut distribuer les Vivants selon leur degré de Cérébralisation, selon leur masse nerveuse logée dans le Cerveau. Chez les Mammifères...

Un jeune Touareg vient porter à l'Amenokal un message écrit sur un morceau de papier, non sans s'excuser plusieurs fois plutôt qu'une de le déranger. Le vieux chef en lit la suscription, remercie le messager, et reprend le fil de sa leçon de sciences naturelles.

— Chez les Mammifères, comme vous le savez, le cerveau est plus imposant que dans les autres groupes de Vertébrés. Déjà, chez les

Insectes et les Arthropodes, les ganglions nerveux se ramassent dans la tête. Le Cerveau est incontestablement l'indicateur par excellence de la mesure de la Conscience. De la Géogenèse on est passé à la Biogenèse. De là, on passe au palier suivant : la Psychogenèse. Géo, bio, psycho. La montée de Conscience finit nécessairement, voyez-vous, par atteindre un point critique. Cela est bien connu des scientifiques, puisque ça vaut pour toute grandeur qui s'accroît. Comme l'eau qui, encore une fois, à partir d'un certain degré de chaleur se met à bouillir en produisant une transmutation. Notons bien ceci : si l'on suit l'axe qui monte d'un Cône, la Surface s'efface irrémédiablement à mesure qu'on va vers la section supérieure, et, insensiblement, finit par devenir un simple Point. Cela est chose remarquable ; un infime déplacement vers le haut, effectivement, n'occasionne rien de moins qu'une Métamorphose. Avec l'Arthropode, figurez-vous - pensez ici aux crustacés, aux insectes et aux arachnides comme les araignées et les scorpions -, on est presque parvenu au sommet du Cône. Quand il y arrive, il fait un saut à l'infini vers l'avant : c'est la naissance de l'Humain. Dorénavant, la Conscience devient capable, et ce n'est pas peu, capable, à la suite d'un enroulement sur soi, de s'apercevoir elle-même, une première dans l'évolution de l'Univers. Avec l'apparition de l'Humain, voyez-vous, naît la Pensée, vient à l'existence la Réflexion, ce fabuleux pouvoir de la conscience d'effectuer un retour sur elle-même. Dit autrement : si l'Animal sait, l'Humain, lui, sait qu'il sait. Voyez-vous ?

Le troisième jour, le trio est de nouveau installé au pied d'un palmier dattier. Assis en tailleur, ils ont, à portée de main, l'indispensable thé à la menthe infusant dans une grosse théière. L'Amenokal, après avoir répondu aux questions du voyageur, poursuit en ces termes son récit sur l'Évolution du Vivant, car celle-ci est loin d'être arrivée à son terme.

— Une fois ramassé sur lui-même, le centre psychique réfléchi poursuit sa propension à se replier davantage en soi-même. Déjà, l'Individu animal a acquis une certaine autonomie par rapport à l'Espèce, une certaine individualité. Au palier supérieur, avec l'Humain, la Cellule devient *Quelqu'un*. Après le grain de Matière, puis le grain de

Vie, voilà le grain de Pensée. Matière, vie, pensée. Et il y a encore plus. Dorénavant, voyez-vous, la montée de Conscience est une montée *des* Consciences. Du jamais vu. Une ascension des Consciences autonomes. Mine de rien, ce phénomène se produit maintenant, au jour d'aujourd'hui, au moment où je vous parle ; *Quelque chose* est en train de s'accumuler dans le rameau humain, et ce, sous l'effort des Intelligences qui se succèdent, grâce à ce phénomène que l'on appelle l'Éducation. L'effort conjugué d'Intelligences libres a pour heureux effet d'accélérer la Conscientisation. De là, voyez-vous, une augmentation de Conscience. Cet enrichissement, cette progression, annonce un autre avènement : l'avènement de l'Humanité, l'advenue de l'Humanité à travers les Humains.

L'Amenokal s'accorde ici une pause pour se désaltérer le gosier avec du thé.

— Une étape supplémentaire est franchie dans l'Évolution de la Vie : la Psychogenèse se prépare à laisser place à la Noogenèse, une nappe nouvelle qui enveloppe la Vie : la Nappe pensante. À la vérité, voyez-vous, on n'a pas à établir de différence entre le Vertébré qui se donne des ailes et l'aviateur qui s'en construit. Ou, si l'on veut en voir une, il faut dire que celui-ci fabrique Consciemment ce que celui-là forge Instinctivement. C'est grâce à l'Invention, en effet, que l'Humain prolonge, sous forme réfléchie, le mécanisme obscur du tâtonnement de la Nature. L'Humain prend ainsi naturellement la tête de l'Évolution. L'Hérédité, sans cesser d'être germinale, devient active. Voyez-vous ? L'Hérédité devient active, capable d'initiative, en s'hominisant, et ce, grâce à la Réflexion.

Le grand sage s'offre encore un peu de thé avant de reprendre son dialogue.

— C'est également avec l'avènement de la Réflexion, il importe de le souligner, voyez-vous, qu'apparaît l'Anxiété humaine. Cette faculté de la Conscience, l'être humain ne l'obtient pas sans avoir à payer un prix, car elle a pour effet de créer un sentiment de petitesse et de fragilité chez chacun des êtres humains face à la vastitude du Monde. L'Humain se sent perdu dans les immensités de l'Univers, dans la Multitude qui l'a précédé - un tableau qui démontre la généalogie des espèces vivantes nous le fait voir d'un coup d'œil -, et dans la Multitude qui va lui survivre. Pourtant, pour être optimiste, il suffit de considérer que cet Univers est là non pas pour *écraser* l'Hu-

main, mais pour le *porter* en avant de toute sa puissance. Son incom-
mensurable Étendue est une force, un avantage, un atout. D'ailleurs,
la Conscience, de par sa nature même, donne aux Hommes l'assu-
rance d'une marche vers l'avant, d'une progression qui doit les mener
jusqu'au bout d'eux-mêmes. En effet, à mesure que la vision interne
de la Conscience s'accroît, une vision plus complète se déploie et
pousse encore plus loin en avant. S'enclenche ainsi une sorte de cercle
vertueux. La marche vers un Absolu, c'est là mon avis, est à la fois
naturelle et irrépessible.

Cependant que le vieux philosophe porte à nouveau à ses lèvres
son verre de thé, le voyageur, subjugué, pousse un discret soupir de
soulagement ; les propos qu'il vient d'entendre lui paraissent tellement
riches, qu'ils en deviennent presque excessifs. Heureusement que le
discours s'arrête de temps à autre pour boire du thé. L'étranger peut
mettre cet arrêt à profit pour assimiler ce qui vient de lui être dit. Il ne
veut pas perdre un seul mot des propos du chef du Cercle des Initiés.
Ce sage Amenokal parle d'or. Quand il ouvre la bouche, c'est comme
s'il ouvrait un coffre au trésor. L'apprenti est conscient qu'il est *hic et
nunc* après vivre un moment exceptionnel dans sa vie d'adulte.

— Cette marche vers l'Absolu ne peut cependant se réaliser in-
dividuellement, contrairement à ce que laissent croire certains cou-
rants de pensée. Voyez-vous, c'est là un point important. Les grains
de Pensée ont la propriété naturelle de se joindre les uns aux autres.
Si les Humains gagnent en force, c'est essentiellement par la mise en
commun de leur Dedans. La Rondeur même de la Terre, figurez-vous,
milieu fermé par excellence, un Ramassé sur soi-même, est une invi-
tation impérative à cette confluence des Pensées qui n'arrête pas de
prendre de l'expansion, et ce, comme toujours, grâce à un retour ré-
pété sur elles-mêmes. De plus, soulignons que le mélange des Lignées
humaines se réalise à travers leurs Institutions sociales. Ainsi, voyez-
vous, au jour d'aujourd'hui, nous assistons à quelque chose d'extraor-
dinaire. Jugez-en : après l'enroulement de la Terre sur elle-même, puis
l'enroulement de la Pensée individuelle sur elle-même, nous sommes
maintenant témoins de l'Enroulement collectif de toutes les Lignées
humaines sur elles-mêmes. Il est bien qu'il en soit ainsi, puisque les
Humains ne peuvent entrer qu'ensemble dans le Super-Humain.

Le lendemain, c'est dans sa propre demeure que le grand chef des Hommes bleus, dit l'Amenokal, donne son dernier exposé sur son système cosmogonique et sur l'évolution du règne du Vivant. Le voyageur remarque dans la pièce la présence d'une grande bibliothèque bien garnie en livres de divers formats. Après avoir répondu à quelques autres questions que l'apprenti a eu le courage de poser, le philosophe affirme ce qui suit :

— La Conscience suprême vers laquelle se dirige l'Humanité ne peut emmagasiner les conquêtes du Réfléchi qu'en évitant la diffusion des Consciences, qu'en empêchant leur noyade dans un grand Tout anonyme. C'est que, voyez-vous, elle vise au contraire, cette Conscience suprême, à mener l'Humain vers une Hyper-Personnalisation. De plus, c'est parce qu'il engendre la Conscience que le Monde est nécessairement de nature convergente : les grains de Pensée, par nature s'attirent. Les éléments conscients du Monde, cela me paraît incontestable, convergent vers un point, le point OMÉGA. À mesure que chaque Conscience approche d'OMÉGA, elle devient encore plus soi, toujours plus consciente d'elle-même, et tend à se concentrer sur elle-même à l'image du point dans lequel le Monde entier était lui-même concentré avant l'Explosion originelle. Un tel prodige ne devrait pas nous surprendre : avant de naître, le baobab n'est-il pas lui-même tout entier contenu dans la graine ?

L'érudit boit le reste de son thé et dit encore :

— Et puis, quel nom faut-il donner à la propension des éléments du Monde à se rapprocher ? Cette aptitude au rapprochement, cette prédisposition à l'union des constituants du Monde, leur affinité, cela est, à la base, la définition même de l'Amour. C'est l'Amour, oui, voyez-vous, qui rassemble les fragments du Monde. C'est lui qui permet la Convergence psychique du Monde sur soi-même. Mais ce qui importe de noter par-dessus tout, c'est que, dans la grande Union finale, chaque être humain est assuré de conserver son Unicité, de rester distinct. Voyez-vous, il ne s'agit pas, et j'insiste, de se fondre dans un grand Tout anonyme. Non, la Personne, je le répète, la Personne a un avenir. Personnaliser en totalisant n'a en effet rien d'utopique : l'Amour dans le couple le réalise quotidiennement.

Ici, le sage regarde le voyageur droit dans les yeux.

—Safia et toi, en effet, poursuit-il, démontrez, à l’instar des couples fidèles, que l’on peut Personnaliser en totalisant. Par ailleurs, l’Amour qu’éprouve chaque Humain pour autrui finira par s’étendre à la totalité du Genre humain, puis, plus encore, à la totalité de l’Univers lui-même. Certains grands hommes, les Mystiques, sont déjà arrivés à concrétiser une telle ambition. Songeons, d’autre part, qu’un sentiment semblable nous étreint devant la Beauté. Pour assurer la marche de l’Humanité vers l’étape suprême, il est essentiel de faire reposer nos constructions sur une base plus solide que la Terre, car elles disparaîtraient avec elle, notre planète n’étant pas éternelle. Cela nous confirme une fois de plus que l’Univers se tient par le Haut et non par le Bas. OMÉGA est la seule base indépendante sur laquelle on peut compter sans risque de se tromper. Il faut se convaincre encore que si, chez l’Animal, la Mort *résorbe* dans la Matière le psychisme élémentaire qu’il contient, chez l’Humain, au contraire, la Mort *libère* son psychisme, qui va alors se joindre à OMÉGA. L’on peut définir OMÉGA de la façon suivante : un Univers extra - ou supra-planétaire qui collecte les Psychismes, c’est-à-dire les Personnes. En quoi consistera la Fin du Monde ? La Fin du Monde consistera, j’en suis persuadé, en un retournement interne sur elle-même de la Noosphère, la sphère de l’Esprit, arrivée au maximum de sa Complexité et de sa Centration. L’Esprit du Monde, voyez-vous, se détachera définitivement de sa gaine matérielle pour reposer sur OMÉGA.

Ainsi parla le grand Chef des Hommes bleus, figure de proue du Cercle des Initiés.

Le voyageur passe plusieurs autres jours à Tamanrasset. Il met à profit ces moments d’oisiveté pour méditer les paroles de l’homme sage. Quel extraordinaire intellect il a, cet Amenokal ! Quelle profondeur de pensée ! L’étranger est conscient d’avoir grâce à lui découvert un pan entier tout à fait nouveau, pour lui, de la réalité du monde, de celle de la vie. Il sait gré au sage Touareg du Pays des dunes de l’avoir ramené à Tamanrasset, dans cette région de l’imposant massif du Hoggar.

Le disciple est serein quand vient le moment de quitter la ville pour la poursuite du voyage jusqu’au Tassili n’Ajjer. Ces lieux, à cause

de ces œuvres millénaires, innombrables, gravées sur la paroi des rochers, et à cause des ondes particulières qui s'y propagent en permanence, sont propices au ressourcement spirituel. Quand on est là, pour se réchauffer l'âme et la nourrir, il n'y a qu'à se mettre en retrait de ses semblables, à être attentif et disponible, à faire le silence en soi, et à se laisser imprégner par la bienfaisante ambiance surnaturelle du lieu.

Une fois leur destination atteinte, l'apprenti et le maître des dunes, installent leur bivouac. Ils sont convenus de passer plusieurs semaines au Tassili n'Ajjer. À la noirté, le voyageur médite sur son avenir. Il échafaude déjà des plans pour le jour où son fieu sera assez grand pour faire ce pèlerinage. Ce sera merveilleux de venir dans ces lieux sacrés avec lui et Safia.

Ici, l'obscurité a l'heur de le transporter dans un monde enchanté. Nuit après nuit, il évolue ainsi dans des lieux et des atmosphères édéniques. Seul son corps, qui obéit docilement à la loi de la gravité, et qui lui semble pataud bien qu'il soit en très bonne forme physique, l'empêche de jouir pleinement de cette félicité, freine considérablement sa conscience dans ses élans. Il est devenu, son corps, un fardeau. Avec chaque nuit qui passe, sa conscience s'agite de plus en plus fort et s'impatiente. Le vrai est beaucoup plus dans la conscience que dans les sens. Son être profond, pour dire vrai, se résume à sa seule pensée, car il n'y a de réalité vécue que psychique. D'ailleurs, rêverie après rêverie, le pérégrin sent que se fissure davantage son enveloppe corporelle. Il mue. Comme le serpent du désert. Le noyau conscient de sa personne s'apprête à larguer sa gaine, pour n'être plus que Conscience, que pure Conscience, parcelle de La Conscience suprême. Le moment est venu. Ça y est, il le sent, il bascule dans une autre dimension...

Félicité indicible, il n'existe plus : il Est.

Il Est enfin.

Il Est, simplement. Formidablement. À plein. Il est Volonté. Volonté qui n'aspire plus qu'à guider vers l'Un les Humains. Mais...

Nouveau renversement... Déséquilibre... Le voyageur redevient soudain un être sensible, enveloppé dans le champ de la gravité terrestre. Pendant un moment, c'est le vertige. Puis il est derechef tout léger. Il commence de léviter. Le voilà haut dans les airs, filant comme une comète. Au-dessous, les paysages terrestres défilent. À grande vitesse. De ses feux, un soleil penchant ensanglante l'horizon. Puis,

l'ouïe du méhariste détecte un bruit mat qui bat en cadence. Tout près de lui, à gauche et à droite, il aperçoit bientôt de grandes ailes. On dirait qu'elles sont siennes. Elles s'élèvent et s'abaissent majestueusement pour lui faire prendre encore plus de hauteur. Sous son aile droite, une lumière blanche et diffuse balaie la nuit naissante comme un projecteur mobile. Il poursuit son ascension.

Les ailes emportent leur passager vers les souveraines hauteurs.

Fin

Du même auteur :

Tendre Tendresse, roman

Éd. La Plume D'or, 2022 - ISBN 9782925178262

Sous la surface des choses, recueil de nouvelles

Éd. Point de fuite, 2002 – ISBN 2-89553-024-6

J'ACCUSE tout ce monde-là d'en être, essai

Éd. : À compte d'auteur, 2007 – ISBN 978-2-9809941-0-4

Petit palmier dans le ventre, roman

Éd. Point de Fuite, 2012 – ISBN 9782895530503

Poignard rebelle, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 – ISBN 978-2-9816132-9-5

La Haine en partage, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 – ISBN 978-2-9816132-7-1

Du sang dans le cosmos, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 – ISBN 978-2-9816132-5-7

Par qui nous nous anglicisons, essai

Éd. L'Escargot bleu, 2020 – ISBN 978-2-9816132-8-8

L'Île qui ensorcela L'Écrivain, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2020 – ISBN 978-2-9816132-6-4

Le Cargo, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 – ISBN 978-2-9819325-3-2

Méchant loup, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 – ISBN 978-2-9819325-4-9

Question d'accent, mon cher, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 – ISBN 978-2-9819325-5-6

L'Archevêque et la Prostipute, roman

Éd. L'Escargot bleu, 2021 – ISBN 978-2-9819325-2-5

Un palmier et une grenouille, conte alberto-adrienirlandois illustré

Éd. L'Escargot bleu, 2021 – ISBN 978-2-9819325-6-3

